

LES ENFANS

ÉLEVÉS DANS L'ORDRE

DE LA NATURE,

OU

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE NATURELLE

DES ENFANS DU PREMIER AGE.

A l'uſage des Peres & Meres de Famille.

Par M. DE FOURCROY, *Conſeiller du Roi au Bailliage de Clermont en Beauvoiſis.*

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

Experientia, Magiſter Artium.



A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, *quartier Saint André-des-Arcs.*



M. DCC. LXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



ÉPITRE
DÉDICATOIRE.

AUX MERES DE FAMILLE,

C'EST à vous, Sexe charmant, que le Tout-Puissant a créé pour le bonheur de l'humanité; c'est à vous, respectables Meres de famille, qui vous sacrifiez à l'éducation de vos Enfans, que je dédie mon Livre. Quel Savant, aussi éclairé que vous sur la matiere que j'y traite, peut juger plus sainement

de la valeur de mon travail! Quel Protecteur plus zélé peut mieux le faire valoir! N'êtes-vous pas les arbitres ſouverains de tout ce qui tient au ſentiment, & celui qu'inſpire la paternité n'eſt-il pas le plus vif de tous? Lui ſeul a guidé ma plume dans ce petit Ouvrage : daignez donc en agréer l'hommage, & me faire grace des défauts que vous y rencontrerez, en faveur du motif qui me l'a fait entreprendre.

Je ſuis avec le reſpect le plus profond,

MERES TENDRES ET COURAGEUSES,

Votre très-humble & très obéiſſant ſerviteur,

DE FOURCROY.



PRÉFACE.

Ce petit Livre renferme des principes qui ſont peu conformes à d'anciens préjugés auxquels un grand nombre de perſonnes tiennent encore. Mais quelles que ſoient les opinions de ceux qui le liront, la ſeule grace que je leur demande, eſt de ne pas condamner les miennes ſans avoir conſtaté la vérité des faits que j'avance, qui ſont tous appuyés d'expériences nombreuſes & ſouvent réitérées.

J'ai diviſé mon Ouvrage en deux Parties, dont j'ai numéroté tous les paragraphes, pour la commodité de ceux à qui il eſt deſtiné.

La premiere Partie, qui n'eſt preſque qu'un Diſcours préliminaire, contient tout ce qui peut être regardé comme hiſtorique dans l'Éducation phyſique des Enfans. Telles ſont, la diſcuſſion des principes que j'ai adoptés, & de ceux qui l'ont été par quelques modernes Orthopédiſtes; les objections, les réponſes, les exemples & les obſervations qui en ſont une ſuite; les anecdotes curieuſes qui y ſont relatives; enfin les preuves les plus démonſtratives de la ſupériorité de ma méthode ſur toute autre, pour la conſervation & la régénération de notre eſpece.

Dans la ſeconde Partie, je rapporte de ſuite, & ſans interruption ni digreſſion, ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſavoir dans

l'Hiſtoire Naturelle des Enfans du premier âge, pour la Mere qui les allaite, & pour le Pere qui ne dédaigne pas de s'occuper de leur Education phyſique.

Je n'ai pas cru pouvoir me diſpenſer d'y avertir les Dames de la conduite qu'il leur eſt avantageux de tenir depuis l'inſtant de la couche & pendant le nourriſſage, vu les relations intimes & directes du régime de la Mere ſur ſa ſanté & ſur celle de ſon Nourriſſon. En un mot, j'ai tâché de faire de cette Partie un Manuel commode pour les Meres, dans lequel, en leur mettant ſous les yeux un tableau fidele de tous les états ſucceſſifs de l'enfance, je cherche à les prémunir contre ces inquiétudes dangereuſes auxquelles elles ſe

livrent ſouvent ſans raiſon, dès que leur enfant crie un peu fort, ou paroît éprouver quelque vive douleur. Je leur indique d'ailleurs des procédés ſimples, mais immanquables, pour réuſſir dans leur entrepriſe preſque au-delà de leurs eſpérances. Je puis avancer, en effet, qu'il y aura bien peu de Meres qui ne ſoient étonnées de leurs ſuccès, parmi celles qui voudront bien ſuivre avec exactitude une Méthode que j'ai éprouvée ſur mes propres enfans.

Comme je ne donne dans cette ſeconde Partie que des préceptes dénués de preuves, & ſur leſquels chacun pourroit ſe faire différentes objections, je renvoie, pour les articles que j'en juge le plus ſuſceptibles, aux

Numéros de la premiere Partie, où se trouve la réponse à chacune de ces objections; & j'ose me flatter qu'il y en a fort peu parmi les plus spécieuses, que je n'aie pas combattu avec avantage. Je me suis principalement appliqué à être par-tout clair & concis, & à rendre mon Livre de l'usage le plus commode, en suivant pas à pas la marche de la Nature, que j'ai observée avec une singuliere attention depuis fort long-tems, & que j'ai seule prise pour guide. On trouvera néanmoins des répétitions que je n'ai pû éviter, & que j'ai même employées quelquefois de dessein prémédité, parce qu'elles portent sur des objets qui m'ont paru de la plus grande importance, & sur lesquels j'ai jugé

qu'il étoit essentiel de revenir.

Si je prends la liberté de rapporter des passages tirés de Livres dont les Auteurs sont encore vivans, c'est que dans la matiere que je traite, j'ai trouvé peu de ressources chez les Anciens. J'avois besoin de m'appuyer d'autorités respectables, & j'ai pensé que celle des Van-Swieten, des Buffon, des Tissot, & des autres savans Médecins & Naturalistes de notre siecle que j'ai cités, inspireroit, pour le moins autant de confiance aux Lecteurs, que le nom des Auteurs de l'Antiquité la plus reculée. Je me suis d'ailleurs figuré que je rendrois en cela un vrai service à la société, puisque c'étoit un moyen de faire connoître à plusieurs personnes de très-bons

Ouvrages, dont elles auroient peut-être, ſans moi, ignoré l'exiſtence.

Je ne nierai pas qu'il ne ſe trouve dans mon Livre pluſieurs choſes déja dites dans ceux qui ont le même objet; mais il y a plus de dix ans que je travaille ſans relâche à l'Ouvrage que je publie aujourd'hui. N'y voulant rien avancer que d'après mes propres expériences, il ne m'a pas fallu moins de tems pour le conduire à l'eſpece de perfection à laquelle mes talens pouvoient atteindre. Si donc je parois ſuivre la marche des Ecrivains qui m'ont précédé, & ſi dans le récit des mêmes faits rapportés par eux, je me ſers par haſard des expreſſions qu'ils ont employées, je ne penſe pas néanmoins qu'on

puiſſe me taxer de plagiat. Je conviens avoir lu & étudié tous les Traités d'Education, tant anciens que modernes, que j'ai pu me procurer; mais j'ai amaſſé, par mon ſeul travail, un grand nombre d'expériences & d'obſervations qui ſont neuves, & qu'on ne peut me diſputer d'avoir publié le premier, dès l'année 1770, dans mes *Lettres ſur l'Education phyſique des Enfans.* Je rends d'ailleurs à chacun ce qui lui eſt dû, en mettant les curieux à portée d'avoir eux-mêmes recours aux ſources dans leſquelles j'ai puiſé, par le ſoin que j'ai de les leur indiquer.

J'ai placé après la ſeconde Partie, quelques notes propres à rendre mon Ouvrage plus complet. Pluſieurs d'entr'elles ont

d'ailleurs rapport à des points eſſentiels de l'éducation phyſique des Enfans, ſur leſquels je ne ſuis pas d'accord avec les Auteurs qui les ont donnés comme des regles à ſuivre, en partant de principes qu'il m'a paru intéreſſant de combattre.

Mon Ouvrage eſt du reſte ſans prétentions. Je n'y ai eu d'autre but que de me rendre utile à l'humanité, & j'ai d'autant plus lieu de me flatter que j'ai été aſſez heureux pour y parvenir, qu'une immenſité de lettres de Paris, de différentes Provinces & même des pays étrangers, ne m'ont annoncé que des ſuccès de la part des Peres & Meres qui m'ont honoré de leur confiance. C'eſt ce qui me donne celle que le Public verra avec

plaiſir cette ſeconde édition, qui n'eſt eſſentiellement point différente de la premiere, mais à laquelle j'ai ſeulement ajouté de nouvelles obſervations à l'appui des principes que j'avois établis, avec des notes curieuſes & intéreſſantes qui m'ont paru devoir rendre mon Ouvrage plus complet.





LES ENFANS

ÉLEVÉS DANS L'ORDRE

DE LA NATURE.

PREMIERE PARTIE.

On ne peut qu'applaudir à l'espece de mode qui commence à s'introduire chez les Dames, d'allaiter elles-mêmes leurs enfans. L'immense quantité de ceux qui périssent entre les mains des Nourrices à gages, soit par leur négligence ou par leur impéritie, a commencé par dessiller les yeux de quelques meres sensibles. Elles ont été effrayées des risques sans nombre

que couroit, à la merci d'une vile mercenaire, un fils unique, objet de leurs desirs & de toute leur tendresse. Elles ont senti combien étoit barbare la coutume d'abandonner ainsi ses enfans au moment de leur naissance. Elles ont considéré que la Nature leur ayant donné des mamelles & du lait, comme aux Paysannes, elles pouvoient, comme elles, remplir en entier les fonctions de meres. Elles ont vu, d'ailleurs, les ravages d'un lait mal détourné, causer des maux de toute espece, & la mort même, à quelques-unes de leurs amies ou de leurs connoissances. Elles en ont vu d'autres conserver toute leur fraîcheur, après avoir fait un an, & plus, les fonctions de Nourrices qu'on leur avoit fait croire si dangereuses & si pénibles. De-là elles ont reconnu que, pour la conservation de leur santé & celle de leurs charmes, dont elles ont tant de raisons d'être jalouses, elles étoient intéressées à ne point abandonner leur propre sang à des étrangeres. Elles ont

enfin été convaincues, que si le nourrissage leur occasionnoit des peines, même de l'assujettissement, il les en dédommageoit au centuple, par le plaisir inexprimable que leur fait goûter ce sentiment exquis, dont le Créateur les a douées pour le fruit de leurs entrailles; par un attachement & des complaisances de la part de leur époux, qui augmentent sans cesse par la vue habituelle de ce vrai lien de l'union conjugale. Elles en retirent d'ailleurs des avantages présens & futurs, tant au physique qu'au moral & pour elles & pour leurs chers nourrissons.

2. L'exemple de quelques femmes foibles & délicates, qui, d'après les conseils de Médecins ou d'Accoucheurs éclairés, ont entrepris de nourrir leurs enfans, & y ont eu un succès complet, sans que leur santé ni leurs attraits en eussent reçu le plus petit échec, a fait ouvrir les yeux à toutes celles dont le cœur n'étoit pas sourd à la voix de la Nature, & qui se sont en même-tems trouvé maîtresses de

l'écouter & d'y obéir. Mais il en est, par malheur, un trop petit nombre de celles-là. Il est étonnant combien a encore de force le préjugé contraire, & combien il soustrait de meres à l'empire d'une loi si douce & si salutaire. Sont-elles assez courageuses pour s'y déterminer? Il leur faut vaincre la résistance d'un mari, esclave de ses plaisirs ou de sa molle tranquillité, qui craindroit que son repos ne fût troublé par les cris d'un enfant dont le sort le touche peu. La répugnance du mari vaincue, (car en est-il d'assez dénaturé pour résister à l'éloquente séduction qui coule des lèvres d'une mere plaidant devant lui une cause si favorable,) vient l'opposition plus dangereuse des grand'mamans: elles argumentent de la foible complexion de leur fille & de leur tendresse pour elle, avec un certain acharnement, qui montre assez combien leur amour-propre seroit blessé, si la fille leur donnoit, en nourrissant, une leçon de tendresse maternelle, qu'elle auroit dû recevoir d'elles.

Ces obſtacles puiſſans ſont-ils ſurmontés, ainſi que tous ceux qui viennent de la part des grands parens, des amis, &c? paroiſſent les manœuvres des Sages-femmes & des Gardes. Comme les vues intéreſſées de leur cupidité ne ſemblent pas d'accord avec le nourriſſage des meres, il n'eſt point de ſtratagêmes qu'elles n'inventent, point de reſſorts qu'elles ne faſſent jouer, pour faire accroire à celles chez qui elles ont entrée, qu'elles n'ont pas de lait; ou pour les faire échouer dans leur louable entrepriſe, en faiſant ſemblant de les y ſeconder de tout leur pouvoir. A meſure que ces abominables créatures y réuſſiſſent, ce ſont autant d'exemples dont elles s'étayent, pour les citer aux jeunes femmes qui voudroient nourrir, afin de les en détourner. On leur fait des monſtres de cette opération ſimple & naturelle: on la leur préſente comme environnée de dangers de toute eſpece: on tend à leur crédulité toutes ſortes de piéges. Eh! comment leur jeuneſſe ſans expé-

rience pourroit-elle ſe défendre d'en être dupe, s'il eſt vrai que *l'ignorance des faits eſt la ſource de toutes nos erreurs?* *

3. Telle eſt, en raccourci, l'hiſtoire de ce qui ſe paſſe, à cet égard, journellement à Paris & dans toutes les grandes villes : elle eſt malheureuſement ſi conforme à la vérité, qu'il n'eſt preſque perſonne qui ne pût en citer des exemples parmi les femmes de ſa connoiſſance. Mais ſi, d'un côté, tant de moyens ſemblent concourir à empêcher les meres un peu aiſées de nourrir leurs enfans; celles qui en ont la bonne volonté, reçoivent d'ailleurs, & en abondance, des encouragemens & des ſecours infinis. Des Médecins ſages & expérimentés leur preſcrivent le nourriſſage, comme un des plus puiſſans moyens de conſerver leur ſanté, & comme un remede pour la réta-

* C'eſt ce qu'a très-bien prouvé M. Emmery, dans ſon Diſcours prononcé à l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Metz, le 25 Août 1771, jour de Saint Louis.

blir. C'eſt en effet un préſervatif aſſuré contre les accidens ſans nombre que leur cauſe à tout âge, & ſur-tout dans celui qui eſt pour elles le plus critique, cette humeur laiteuſe qui a reflué dans la maſſe du ſang. Il ſeroit, ſans doute à ſouhaiter pour elles, & pour l'humanité entiere, qu'elles en fuſſent toutes inſtruites & bien perſuadées *.

* « Une des femmes-de-chambre de Madame de » Sartine, relevant de couches le 21 du mois der» nier, tomba morte au moment même de ſa pre» miere ſortie. L'ouverture de ſon cadavre ayant » été faite le lendemain par M. Didier, Maître en » Chirurgie, en préſence de MM. Raulin & de » Laſſaigne, Médecins du Roi; ces Meſſieurs trou» verent les veines de la tête & du bas-ventre en » bon état; mais à l'ouverture de la poitrine, les » poulmons paroiſſoient livides à leur ſuperficie, » & parſemés de taches violettes. Leur ſubſtance » étoit remplie de véritable lait, que la moindre » compreſſion faiſoit découler des véſicules. C'eſt » donc au lait ſeul qu'il faut attribuer une mort qu'on » eût pu prévenir, en laiſſant évacuer cette humeur » par le ſein, au lieu de la forcer, comme on a cou» tume de le faire, à refluer vers les couloirs deſtinés » à des fonctions différentes. Que de maux naiſſent » de ce renverſement de l'ordre naturel! Les dépôts » laiteux, les fievres miliaires & putrides, les fleurs » blanches abondantes, les douleurs des membres, » les engorgemens glanduleux, les ſkirres, les » ulceres, les cancers à la matrice, &c. ſont autant » de ſuites de cette dangereuſe pratique. Puiſſent les

Le desir de prolonger leurs jours feroit peut-être sur elles plus d'effet que tous les argumens des Docteurs. C'est aussi ce qu'ont eu pour but plusieurs Auteurs modernes, qui n'ont rien laissé à desirer sur cet article, sur lequel je ne m'étendrai pas plus au long par cette raison.

Il est de même des Accoucheurs pleins de probité & de désintéressement, qui, non contens d'engager de tout leur pouvoir les meres à allaiter leurs enfans, leur en démontrent encore la nécessité & la facilité, en leur indiquant les meilleurs procédés à suivre pour y réussir. Ce sont de zélés patriotes, qui emploient utilement,

» femmes, connoissant mieux leurs intérêts, nourrir » enfin leurs enfans ! A la douce satisfaction d'être » véritablement meres, elles réuniront l'avantage, » non moins précieux, d'écarter les dangers qui les » environnent, & qui semblent être une juste puni- » tion de la violence qu'elles font à la Nature ».

Ce passage, que j'ai tiré de la *Gazette de Santé*, N°. 2, datée *de Paris le 4 Juillet 1773*, renferme un fait qu'il n'est pas possible de révoquer en doute, & des observations d'une si grande importance pour les femmes, que j'ai cru devoir les rapporter ici tout simplement, & sans y joindre aucune réflexion.

pour leur pays & pour les races futures, leurs talens & la confiance que le ſexe accorde naturellement à leur profeſſion. Ils mériteroient des marques diſtinguées de la reconnoiſſance de leurs concitoyens, pour tout le bien qu'ils leur font.

On trouve auſſi de ces meres heureuſement nées, de ces véritables héroïnes du ſexe, qui, d'elles-mêmes, ſans ſecours, & malgré les plus grandes oppoſitions de la part de ce qui les environne, n'ont beſoin que de ce ſentiment naturel qu'elles éprouvent à la vue de leur cher nouveau né, & que l'on appelle inſtinct chez les animaux, pour être capables de lui tout ſacrifier. Ces exemples puiſſans, qui ſont la meilleure de toutes les leçons, en entraînent de tems en tems quelques autres à les imiter; & c'eſt ainſi que gagne peu à peu cette eſpece de mode, qui devroit être univerſelle. On voit auſſi des maris ſenſés y engager leur épouſe par tous les moyens qui ſont en leur pouvoir; on en voit même,

qui, pleins de tendreſſe pour leur commune progéniture, ne dédaignent pas de partager avec leur moitié les ſoins multipliés dont elle ſeroit ſurchargée, afin de la guider plus ſûrement dans ſa marche, & de la conduire au vrai but, qui eſt celui de former des hommes à la Patrie & des ſujets à l'Etat.

4. Cependant ce n'eſt pas aſſez, pour y parvenir, que les enfans aient ſucé le lait maternel; l'homme au moment de ſa naiſſance, peut être conſidéré, quant à ſa partie matérielle, comme une plante foible & délicate, qui a beſoin d'une culture méthodique & bien appropriée à ſon eſpece, ſi on veut l'élever, & lui faire prendre tout l'accroiſſement dont elle eſt ſuſceptible. Il eſt vrai que l'attention des anciens Naturaliſtes ne ſemble pas s'être tournée de ce côté, parce que la pureté des mœurs, compagne de la vie ſimple & frugale de nos ancêtres, formoit, pour ainſi dire, le ſol fertile où cette plante croiſſoit & ſe multiplioit d'elle-même, ſans preſque aucune

culture

culture (*I*)*. Mais depuis que le luxe, la molleſſe, avec tous les vices qu'ils traînent à leur ſuite, ont altéré ce fonds ſi riche de population, il s'eſt détérioré par dégrés; ſes productions devenues plus foibles, n'ont pu fournir qu'une ſemence de mauvaiſe qualité, & ſouvent inféconde. Enfin la dépopulation s'eſt fait ſentir dans quelques Etats de l'Europe, au point de ne pouvoir plus ſe la diſſimuler.

5. Parmi le grand nombre de cauſes qui peuvent contribuer à ce mal dans notre Royaume, la plupart dépendent des mœurs actuelles & du génie même de la Nation, que le tems ſeul peut réformer. J'ai donc cru devoir m'attacher à combattre quelques abus particuliers, qui, quoique dérivés de la même ſource, m'ont paru plus faciles à déraciner. Frappé de l'eſpece d'épidémie qui regne conſtamment ſur les Enfans du premier âge (*II*), dont il eſt certain que la moitié au plus, priſe

* *Voyez les Notes à la fin du volume.*

en général, parvient à celui de ſept ans, j'ai penſé qu'une ſi prodigieuſe mortalité dépendoit néceſſairement d'un vice radical dans l'éducation phyſique qu'ils recevoient. Beaucoup d'obſervations, jointes à des expériences multipliées, m'ayant fait reconnoître toute l'étendue du mal avec quelques moyens d'en arrêter les progrès, j'ai conſulté les Auteurs qui ont traité cette matiere *ex profeſſo*.

6. Hyppocrate, Galien, ainſi que tous les grands Médecins & Naturaliſtes de l'Antiquité, ne diſent que quelques mots, en paſſant, ſur ce qui concerne les Enfans. Locke, quoiqu'un des meilleurs diſciples du fameux Sydenham, au jugement même de ce ſavant Médecin, & l'un de ceux pour qui il avoit conſervé le plus d'attachement; Locke, dis-je, dans ſon *Traité de l'Education des Enfans*, a eu principalement en vue de former l'homme moral. Il ne daigne pas s'arrêter à ceux du premier âge, ſi ce n'eſt qu'il ait voulu parler d'eux, lorſqu'il

recommande *que les Enfans ne ſoient point vêtus ou couverts trop chaudement en hiver ou en été ;* comme on doit le préſumer de ce qu'il ajoute un peu plus bas, *que nos corps peuvent endurer ce à quoi ils ſont accoutumés de bonne-heure.* Ce ſont d'excellens préceptes, que la pratique fera reconnoître pour tels à tous ceux qui eſſayeront d'en faire l'application à leurs enfans.

* 7. L'illuſtre Buffon, dont le génie

---

* Scevole de Sainte-Marthe, ce Savant illuſtre ſous les regnes de Henri III & de Henri IV, Rois de France, & connu par tant d'Ouvrages recommandables, eſt, je crois, le premier François qui ſe ſoit occupé véritablement de l'Education phyſique des enfans naiſſans. Il fit, à ce ſujet, de grandes recherches ; & pour les préſenter d'une maniere plus agréable, il les renferma dans un Poëme latin, intitulé *la Pædotrophie*, qu'il fit imprimer en 1584. Il le dédia à Henri III, qui lui commanda de le traduire en françois. Mais la mort précipitée de ce Prince, & les affaires importantes dont Henri IV chargea Scevole, ne lui en ayant pas donné le tems, Meſſire Abel de Sainte-Marthe, ſon petit-fils, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Doyen de la Cour des Aides, & Garde de la Bibliotheque de S. M. à Fontainebleau, s'eſt cru obligé de donner la Traduction de *la Pædotrophie*, pour honorer la mémoire de ſon illuſtre biſayeul, & mettre cet ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de perſonnes. Il eſt cependant peu connu de celles auxquelles il ſemble deſtiné, & ne peut même

& les connoiſſances dans l'Hiſtoire Naturelle font tant d'honneur à notre Nation, Buffon prouve, en grand Phyſicien & en ſavant Anatomiſte, combien le nourriſſage maternel eſt précieux pour la conſervation des enfans; mais l'étendue de ſon entrepriſe ne lui permet pas, comme il le dit lui-même, de s'appeſantir ſur les détails minutieux des états ſucceſſifs par leſquels les enfants paſſent depuis la naiſſance juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & ſur leſquels il eſt forcé de couler rapidement, vue l'abondance de la matiere.

8. Le Citoyen de Genève, dans ſon *Émile*, ne traite que par ſpéculation, du premier période de la vie, & des ſoins qu'il demande. Il eſt facile à un pere éclairé, qui n'a pas quitté ſes enfans depuis l'inſtant de leur

leur être d'un uſage commode. Malgré tout ce qui s'y trouve de bon; l'objet principal, qui eſt l'Education des Enfans du premier âge, y eſt fréquemment éclipſé par des traits de la Fable, de l'Hiſtoire & de la Philoſophie, qui en font ſeulement un Poëme très-varié & très-agréable pour les Littérateurs.

naiſſance, de s'appercevoir qu'il en parle en philoſophe *garçon*, & qu'à ce titre il n'avoit aucune connoiſſance des détails du ménage. On voit ſeulement que cet homme de génie, la tête remplie des différens ſyſtêmes qu'il s'étoit formé, croit par-tout en trouver des preuves dans ſes obſervations paſſageres & momentanées ſur les Enfans du premier âge. Malgré tout cela, ſon Livre, qui eſt fort connu parce qu'il eſt très-intéreſſant par ſon ſujet & très-bien écrit, a détruit une partie des anciens préjugés des Nourrices. Il y a même beaucoup à profiter pour ceux qui le liront avec diſcernement & dans cette vûe, perſonne n'ayant mieux démontré que lui les avantages réciproques de la lactation maternelle pour la Mere & pour l'Enfant. Il a ſûrement contribué à en amener la mode, & c'eſt un grand bien qu'il a fait.

9. Balexſerd a publié, ſur *l'Éducation phyſique des Enfans*, une très-bonne Diſſertation, couronnée par la

Société d'Harlem en 1762; il y traite la matiere plus à fond. On peut y puiser des connoissances utiles, quoique je ne sois pas en tout de son avis.

La premiere édition de l'*Avis aux Meres qui veulent nourrir leurs Enfans*, donnée en 1767, est une brochure remplie de bonnes instructions; & le suffrage que l'illustre Tissot y a donné, en fait suffisamment l'éloge. C'est l'ouvrage d'une Mere tendre, qui, après avoir eu le chagrin cuisant de perdre successivement plusieurs enfans chez les Nourrices, a enfin pris son parti d'en remplir elle-même les fonctions: s'en étant bien trouvée, elle invite son Sexe à suivre son exemple & ses avis.

Il en a paru en 1770 une seconde édition tellement corrigée & augmentée, qu'il est impossible d'y retrouver la premiere. On lit en tête de cette seconde édition, une Lettre de M. Tissot, Médecin de Lausanne, dans laquelle il est question de moi; mais la date de

la lettre qui eſt du 22 Novembre 1767, montre aſſez qu'elle n'a rapport qu'à la premiere édition, laquelle ayant été écrite ſous la dictée du cœur, & ſans prétentions, eſt de beaucoup préférable à la ſeconde, où l'on embraſſe un nouveau ſyſtême abſolument contraire au premier, & très-dangereux dans ſes conſéquences.

10. M. Raulin, Médecin ordinaire du Roi, a publié en 1769 un *Traité de la Conſervation des Enfans.* On trouve dans cet Ouvrage beaucoup de recherches curieuſes. Cependant l'Auteur, qui rapporte les uſages de différentes Nations & de pluſieurs Provinces de France dans la façon de gouverner les Enfans, n'indique pas celle qu'il juge la plus convenable à notre climat. Par cette raiſon ſon ouvrage, d'ailleurs aſſez volumineux, paroîtroit, quoique rempli de très-bons préceptes, convenir difficilement aux femmes, que le Créateur ſemble avoir ſpécialement chargées du ſoin & de la conſervation des Enfans du premier âge.

11. *La Mere selon l'ordre de la Nature*; dont M. de Leurye fils, Maître en Chirurgie, est Auteur, présente dans la premiere Partie de cette Brochure une démonstration physique & anatomique, non-seulement des avantages, mais encore de la nécessité qu'il y a pour les Meres de nourrir leurs Enfans. Ce petit Ouvrage est très-méthodique, & d'un usage fort commode pour les Dames; on y remarque seulement que l'Auteur, qui vit à Paris, n'a presque écrit que pour les habitans de cette ville, & qu'il n'a osé dire tout ce qu'il pense sur la meilleure éducation physique qu'on puisse donner aux Enfans. Du reste, en se montrant maître de son sujet, il donne d'assez bonnes leçons à ceux de ses Confreres qui n'ont pas, dans la Nature, la même confiance que lui. Il y a néanmoins plusieurs points essentiels de l'éducation, sur lesquels mes observations & mon expérience ne me permettent pas d'être du sentiment de M. de Leurye, ce dont je me réserve de faire note dans la suite, suivant les occasions.

12. L'*Avis au Peuple ſur ſa ſanté* fournit lui ſeul, dans le XXVIIe Chapitre, un Traité plus complet ſur l'Education phyſique des Enfans, &, ſelon moi, bien ſupérieur à ce qui a paru juſqu'ici ſur cette matiere. Le Médecin célebre qui en eſt l'auteur, Maître dans ſon Art & guidé par quinze années d'études ſuivies ſur cet objet, nous a tracé de nouvelles routes bien plus ſûres que les anciennes. Il décrit avec ordre, netteté & préciſion, tout ce qui arrive ſucceſſivement aux Enfans depuis la naiſſance juſqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Il combat puiſſamment les anciens, mais trop dangereux préjugés, dont ils ſont ſi fréquemment les victimes. En un mot, il eût été à deſirer pour le public, que les grandes occupations de M. Tiſſot lui euſſent permis de faire de ce Chapitre, un Avis particulier aux Meres de famille. Cet Ouvrage, qui auroit alors embraſſé les plus petits détails, ſeroit devenu pour elles un manuel d'un uſage journalier, & qu'elles

eussent bientôt appris par cœur, au grand avantage de l'humanité. Au surplus, il ne s'agit que de prendre la peine d'étudier cet excellent Livre, pour reconnoître qu'il ne laisse rien à desirer sur l'utilité qu'on en peut tirer, puisqu'il indique les moyens les plus sûrs de conserver sa santé & celle de ses enfans, avec ceux de la rétablir en cas de maladie.

13. Je crois devoir maintenant rendre compte des principes sur lesquels est fondée la méthode d'éducation physique que je me suis faite, & des raisons qui m'ont déterminé à l'adopter pour mes enfans, par préférence à toute autre.

Ayant passé plusieurs années à l'Amérique, j'y avois remarqué que les Naturels du pays, Blancs, Noirs ou Sauvages, tant hommes que femmes étoient tous très-bien faits; qu'on n'en voyoit aucuns ni tortus, ni bossus, ni attaqués de descentes, accident si commun aux François. Curieux d'apprendre d'où pouvoit

provenir un ſi grand avantage des Américains ſur nous, j'en cherchai la cauſe dans l'éducation phyſique qu'ils recevoient du moment de leur naiſſance.

A peine ſont-ils nés, qu'ils prennent, avec la vie, poſſeſſion de la liberté. Au lieu de les ſerrer dans des langes, on les lave régulierement de la tête aux pieds, au premier ruiſſeau qui ſe trouve à portée; on les poſe ſur une natte, tout nuds, ou ſeulement couverts d'un drapeau de toile; ou bien on leur met, quand on en a, une chemiſe qui ne paſſe gueres le nombril; & voilà tout leur habillement juſqu'à quinze ou ſeize ans. Hors le tems où ils tetent, ils ſont toujours ſur la natte à dormir, ou à s'exercer ſuivant leurs forces, ou bien aſſis à terre pendant que la mere travaille. Quand ils ont acquis environ deux mois, elle commence à ſe mettre ſur la natte, à quelques pieds d'eux; & lorſque la faim les fait crier, elle leur montre le teton en les appellant. A

un âge encore ſi foible, le beſoin, ce premier mobile de l'induſtrie, détermine déjà ces petits êtres à ſe traîner de leur mieux, à quatre pattes, pour aller chercher leur nourriture. J'en ai vu ſe mettre ainſi en chemin, à quatre mois, pour aller au-devant de leur mere, dont ils diſtinguoient la voix de fort loin: ils parcouroient cinq ou ſix toiſes de terrein, puis s'aſſéyoient pour écouter, & crier ſi elle ne venoit pas. Dès qu'ils l'entendoient, ils recommençoient à ſe traîner, & parvenoient ainſi à aller plus de trente pas à ſa rencontre. Vers huit mois, on les voit ſe lever debout à l'aide de ce qu'ils peuvent attraper, & huit jours après marcher ſeuls, ſans avoir jamais eu, ni maillots, ni corps, ni liſieres, ni bourrelets. L'habitude qu'ils ont contractée d'être aſſis toujours à platte-terre, fait que, s'ils ſe ſentent chanceler, ils s'aſſéyent tout de ſuite; au moyen de quoi ils ne tombent jamais ſur le viſage, ni en avant. Le lait de la mere eſt leur ſeul aliment

jusques vers huit mois, qu'elles commencent à y joindre les vivres du pays, qui sont tous légumineux, & jamais ils ne mangent de bouillie, la plus mauvaise de toutes les nourritures pour les enfans. Comment, avec un pareil régime, & toujours livrés à eux-mêmes, sans avoir jamais été gênés, ni serrés en aucune partie de leur corps, ne s'éleveroient-ils pas à souhait, & seroient-ils sujets à des défauts dans la taille, puisque la Nature en liberté ne produit rien que de parfait?

Je revins en France, bien résolu de mettre en usage pour mes enfans, si jamais j'en avois, une méthode d'éducation physique, dans laquelle j'avois reconnu de si grands avantages. Il ne me restoit que l'incertitude de savoir si elle n'auroit pas d'inconvénient dangereux dans un climat aussi différent qu'est le nôtre, de celui de nos Isles de l'Amérique. Je ne pouvois gueres m'instruire parfaitement à cet égard, par la difficulté d'engager les meres de ce pays-ci à en

faire des essais sur leurs enfans; & j'en cherchois inutilement les moyens depuis bien des années, lorsque les Ouvrages de M. Tissot m'étant tombés entre les mains, j'y lus, avec une satisfaction inexprimable, qu'il avoit adopté cette méthode en grande partie, & qu'elle avoit eu, sous ses yeux, la plus heureuse réussite. Cependant l'expérience m'ayant appris, comme le dit très-bien M. Clerc *, *que les hommes qui se sont acquis la plus grande réputation d'esprit & de savoir, ne sont pas pour cela infaillibles, & qu'une foi trop implicite pour ce qu'ils avancent, tient de l'aveuglement*, je voulus, malgré mon entiere confiance en M. Tissot, voir & juger par moi-même.

Le délabrement de ma santé m'ayant obligé de quitter Paris pour aller respirer le bon air de la campagne, & y vivre uniquement de lait, je m'y

---

* Médecin, Auteur de l'*Histoire Naturelle de l'Homme en état de maladie.*

trouvai d'autant plus a portée de commencer un cours ſuivi d'obſervations ſur les Enfans, que le travail du cabinet m'étant abſolument défendu, l'exercice me devenoit néceſſaire & qu'avec du pain dans ma poche, j'étois aſſuré de faire bonne chere dans tous les villages. Ce fut-là que je conſidérai de près ce tableau effroyable, mais attendriſſant, des miſeres humaines dans le premier période de notre exiſtence. L'état pitoyable de ces petits êtres, doués à peine de la vie animale, avoit ſans doute quelque ſympathie avec celui de foibleſſe où j'étois, & peut-être avec mon régime preſque ſemblable au leur, puiſque malgré l'horreur qui me ſaiſit en les voyant les premieres fois, j'eus la force de ſoutenir ce ſpectacle, & le courage de me le remettre ſouvent ſous les yeux pendant pluſieurs années. J'en pris ſi bien l'habitude, que, ni leurs infirmités, ni leurs cris, ni l'odeur fétide qui les environne ordinairement, ne me rebuterent pas. En un mot, je puis

dire avoir eu une telle paſſion pour cette partie de notre Hiſtoire Naturelle, que je n'ai pas négligé d'entrer dans les plus minutieux détails ſur ce qui concerne les Enfans du premier âge, & d'y revenir ſans ceſſe, perſuadé qu'il n'y en a point d'indifférens pour un obſervateur attentif.

J'ai donc été à portée de vérifier la plus grande partie des faits qu'avance M. Tiſſot dans ſon *Avis au Peuple* ; ce qu'ayant exécuté, je l'ai trouvé en tout ſi conforme à ce que j'ai vu & éprouvé, que je n'ai pû lui refuſer une confiance abſolue ſur tout le reſte, & que je me ſuis déclaré ſon diſciple en devenant ſon admirateur.

C'eſt après des études de cette eſpece, qu'animé de l'eſprit patriotique qui a conduit la plume des Auteurs que j'ai cités, j'ai envoyé aux Affiches de Picardie, en 1770, un petit extrait de ma Méthode d'Education phyſique, dont je venois de reconnoître les avantages ſur mes propres enfans. La Réfutation qu'un anonyme entreprit

d'en faire, m'a donné lieu à plusieurs répliques, qui l'ont étendue de plus en plus; ensorte que le tout réuni, a formé, sur cet objet, un Recueil passablement utile, & qui m'a paru assez agréable au Public, en ce qu'on y trouve les objections pour & contre. Mais il y manque, ainsi que dans les Ouvrages dont j'ai parlé, une grande quantité de détails très-intéressans pour ces meres tendres & timides qui nourrissent leur premier enfant, & qui s'allarment des plus petits événemens, parce qu'ils leur sont inconnus. C'est pour les rassurer, & leur mettre sous les yeux un tableau fidele de tous les états graduels & successifs de l'enfance, que j'ai refondu tout ce que j'avois écrit sur cette matiere, d'après des expériences qu'on pourroit regarder comme étant de M. Tissot, mais que je me suis appropriées en les faisant moi-même, sans cesser de lui en rendre hommage. J'y en ai joint, d'ailleurs, un grand nombre d'autres qui me sont particulieres, & que je ne

dois qu'à mes propres recherches.

14. Telle eſt, par exemple, l'obſervation que perſonne n'avoit faite avant moi, que les maillots ſont la premiere, & peut-être la ſeule cauſe, des ruptures ou deſcentes, ſi communes parmi les enfans mâles (*III*) dans ce pays-ci.

Les Nourrices croyent, pour la plupart, avoir fait un chef-d'œuvre quand elles ont emmailloté un enfant bien droit & bien ferme, de façon qu'il eſt preſque roide comme un bâton. Cependant qu'en arrive-t-il? Les deux rangs de bandes qu'elles appliquent depuis le deſſous des bras juſqu'aux pieds, compriment fortement la poitrine & preſque tous les viſceres. Le mal-aiſe qu'éprouvent indiſpenſablement les foibles victimes de l'impéritie de ces payſannes, & les douleurs même qu'occaſionne cette ſituation forcée, les obligeant de crier, la poitrine ni le bas-ventre ne peuvent plus ſe dilater, & tout l'effort des inteſtins, au lieu d'être porté en dehors, ſe concentre par force & ſe dirige

vers l'anneau. La portion de l'inteſtin qui y correſpond, s'y fait jour, & tombe dans les bourſes d'autant plus facilement, que c'eſt le ſeul endroit où cette compreſſion n'ait pas lieu.

15. Veut-on en voir la preuve? Qu'on démaillote l'enfant qui crie, qu'on le mette en liberté: ou il ſe taira; ou, s'il continue de crier on lui verra ſur le champ rapprocher ſes genoux de ſon ventre, & ſes talons de ſes feſſes; c'eſt-à-dire, prendre à-peu-près la même poſition qu'il avoit dans la matrice. C'eſt, ſans contredit, la Nature qui la lui indique; & l'on doit en cela, comme en toutes choſes, admirer la ſageſſe de ſes vues, parce que l'anneau, par cette ſituation, ſe trouve fermé, de façon qu'il eſt phyſiquement impoſſible à l'inteſtin d'y deſcendre.

C'eſt donc aller directement contre le vœu de cette même Nature, & s'oppoſer à l'une de ſes plus eſſentielles opérations, que de tenir les Enfans ainſi allongés & comprimés de toutes parts.

16. Les autres effets pernicieux des maillots, qui ſont infinis, & qui coûtent la vie ou la ſanté à une immenſe quantité d'enfans, ſont ſi connus, & ils ont été répétés tant de fois, qu'il n'eſt preſque perſonne qui puiſſe les ignorer; ainſi je ne perdrai pas mon tems à les détailler : celui-ci, qui eſt de la plus grande conſéquence, ſuffiſant de reſte pour les faire proſcrire par les meres ſenſées. Il en eſt d'ailleurs fort peu, ſi ce n'eſt parmi les femmes de la campagne, qui y aſſujettiſſent leurs enfans, lorſqu'elles veulent bien prendre la peine de les allaiter.

17. Mais ſi on ne leur met point de bandes, on donne dans un inconvénient qui fait preſque le même effet. On a grand ſoin, ſur-tout en hiver, de les garnir de langes piqués, de couvertures de laine dont on les enveloppe. On retrouſſe tout ce paquet de deſſous les pieds en remontant, pour l'aſſujettir & l'attacher bien ferme avec des épingles ſur le corps de l'Enfant. Il en réſulte d'abord, qu'il eſt étouffé ſous le poids

de tant de vêtemens, qui, en l'accoutumant à trop de chaleur, lui nuifent beaucoup plus qu'on ne peut l'imaginer, comme je le montrerai dans la fuite. En fecond lieu, ils l'empêchent de prendre les diverfes fituations qui lui font commodes ou néceffaires, fuivant fes befoins. Il faut au contraire, après qu'il eft né, le vétir légerement, & le coucher dans fon lit à plat, d'abord fur le côté droit, couvert feulement d'une couche & d'un lange de futaine, avec une liberté entiere de fe tourner comme il le jugera à propos. Tant qu'on voudra s'écarter de cette fimplicité naturelle, en y mettant de l'art, des préjugés, ou de l'entêtement, on préparera à fes enfans des maux & des accidens fans nombre.

18. L'abus des corps à baleines, qui eft moins grand parmi les femmes du peuple, parce qu'ils les gênent pour travailler, & que, par cette raifon, celles qui ont le moyen d'en avoir, ne les portent prefque que les Dimanches & Fêtes; cet abus, dis-je, eft beaucoup

plus enraciné dans les villes, où le préjugé en faveur des corps subsiste encore dans tout son entier. Je me crois bien fondé à penser qu'ils gâtent la taille, encore plus que ne font les maillots, qui agissent davantage sur les cuisses & sur les jambes. J'en tire la preuve, de ce que l'on voit peu de bossus dans les campagnes, où les boiteux, les crochus, les cuisses arquées & les genoux cagneux se rencontrent assez communément: au lieu que les hanches creuses, les grosses épaules, les épines contournées, les poitrines maigres, étroites & serrées, sont, par préférence, les attibuts de l'habitant des villes, sur-tout des bourgeois & gens aisé; ensorte qu'il est difficile d'y rencontrer une femme vraiment bien faite, lorsqu'elle n'a plus son corps.

19. Si ensuite on considéroit que ces difformités de la taille sont indubitablement un obstacle à l'accroissement & aux libres fonctions des visceres les plus essentiels à la vie, ce qui influe

néceſſairement ſur la ſanté; ſi on vouloit examiner combien ſont généralement délicates les perſonnes contrefaites & celles qui portent des corps habituellement, on ne balanceroit plus à ſe débarraſſer, ſoi & ſes enfans, de ces cuiraſſes nuiſibles en tout point, qui tiennent, avec les maillots, un rang diſtingué parmi les cauſes ſi nombreuſes de dépopulation *.

20. Je conviens, néanmoins, que le Sexe étant fait pour plaire, il ne doit pas en négliger les moyens. Mais ſi on remarque que ce don ſi précieux eſt en lui le vœu même de la création, on ſera perſuadé qu'il n'a beſoin, pour le remplir parfaitement, que de ſuivre la loi ſimple de la Nature, qui dans aucun cas n'a beſoin d'être réformée. Car c'eſt en vain que nos

---

* Voyez *la Dégradation de l'eſpece humaine par l'uſage des corps à baleines*, de M. Bonneau, & les *Recherches ſur les habillemens des Femmes & des Enfans*, par M. Alphonſe le Roy, Docteur en Médecine, qui ont été imprimés à Paris, le premier en 1770, le ſecond en 1777. A Paris, chez M. Onfroy, rue du Hurepoix.

Européennes se figurent, en grande partie, que la beauté de la taille consiste à être pour ainsi dire coupée en deux comme une guêpe par le milieu du corps, & qu'elles peuvent à cet égard subjuguer l'univers; la loi de la Nature, bien plus respectable, leur démontre chaque jour leur erreur, en les punissant de leur entêtement à s'y soustraire, par la perte de cette même beauté qu'elles recherchent avec un empressement indiscret, &, qui pis est, par celle de leur santé, seul lustre de la beauté, sans lequel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'inspirer de l'amour.

Les Dames donc, qui d'après ces observations ne banniront pas de leur maison les maillots & les corps, ne doivent plus prétendre au titre de Meres tendres & affectionnées pour leurs Enfans, puisqu'elles les rendront sciemment, & de propos délibéré, les victimes d'un faux préjugé ou d'un amour-propre mal-entendu, qu'elles n'auront pas voulu soumettre à la

raison.

raiſon. C'eſt, en ce cas, l'affaire des Peres de la leur faire entendre de leur mieux en y employant ſucceſſivement tous les ménagemens que leur prudence leur ſuggérera ſuivant les circonſtances, mais ſans jamais ſe rebuter. Car c'eſt, ſelon moi, dans cette vigilance active des chefs de famille de l'un & de l'autre ſexe, que conſiſte principalement la perfection de l'Education phyſique & morale; & toutes les loix divines & humaines nous diſent que c'eſt un devoir indiſpenſable de la paternité (*IV*).

21. L'application ſinguliere avec laquelle j'ai étudié, ſuivi & obſervé mes Enfans, ainſi qu'un très-grand nombre d'autres, dans tous les momens de leur exiſtence, depuis la naiſſance juſqu'à l'âge de trois ans, qui eſt le période le plus critique de la vie, m'a conduit à une autre découverte, que je crois auſſi nouvelle que celle que j'ai faite ſur les maillots, & qui n'eſt pas moins importante. Je prétends que tout ce que les Enfans nés de parens

ſains, nourris par la Mere, & élevés ſelon ma méthode, éprouvent de douleurs qui les font crier, & qu'on prend pour des ſymptômes de maladies, ne ſont que ceux de la violence momentanée d'une criſe, dont la fin eſt toujours avantageuſe pour ces petits individus. Tous les états de mal apparent par leſquels ils paſſent, ſont donc, ſelon moi, d'une néceſſité abſolue dans le développement ſi rapide de toutes leurs parties, quoiqu'ils varient ſuivant la conſtitution du ſujet. Ce ſont des révolutions conſtantes auxquelles ils ſont tous aſſujettis du plus au moins, peut-être dans des tems différens, mais qu'on doit regarder comme une ſuite de cette criſe preſque perpétuelle, dans laquelle j'ai remarqué qu'ils ſont depuis la naiſſance juſqu'à ce qu'ils ayent pouſſé leur vingtieme dent; tems où tout le monde convient que leur vie court les plus grands dangers.

22. Or, ſi nous conſultons Hyppocrate & les plus ſavans Médecins qui

ayent exiſté depuis lui, nous les trouverons tous d'accord ſur la conduite à tenir dans ces tems de criſe. Tous recommandent de reſter paiſible obſervateur des opérations de la Nature, qu'il faut reſpecter, en la laiſſant agir en liberté, & ſans la troubler par des ſecours, au moins ſuperflus, s'ils ne ſont pas pernicieux. Je ne penſe pas que perſonne puiſſe nier ce principe fondamental, appuyé ſur la ſaine doctrine des plus habiles Obſervateurs du monde entier, & vérifié chaque jour par les Praticiens éclairés. Je vois les grands Maîtres ſe plaindre qu'on veut mettre de l'art par-tout dans le traitement des maladies. *Syndenham faiſoit vingt viſites*, dit M. Clerc, *& une ſeule ordonnance : Syndenham guériſſoit.* Voici comme il s'explique lui-même, & ſon autorité doit être d'un grand poids, non à cauſe de la célébrité de ſa réputation, mais parce que ce qu'il avance eſt abſolument conforme à l'expérience. « Celui, dit-il, qui ob-

» ſerve les phénomenes naturels des
» maladies avec le plus de ſoin &
» d'attention, deviendra le plus habile
» à découvrir les indications vraies &
» propres à guérir. On doit plus de
» confiance à la Nature qu'on n'en a
» ordinairement, puiſque c'eſt une
» erreur de ſuppoſer qu'elle a toujours
» beſoin du ſecours de l'art ».

Je ſuis d'ailleurs perſuadé que les maladies elles-mêmes ſont, dans l'ordre de la Nature, des eſpeces de remedes qui, en expulſant les humeurs vicieuſes, rétabliſſent l'équilibre dans la machine, lui communiquent un mouvement plus régulier & plus uniforme, & donnent enfin une vigueur nouvelle à un tempérament robuſte & ſain.

Voyons maintenant comment Galien, ce ſavant du premier ordre, cet émule ſi fameux du pere de la Médecine, qui eût été ſon égal, s'il eût eu en partage la ſageſſe & la modération d'Hyppocrate; voyons, dis-je, com-

ment Galien nous définit la nature *. « C'eſt dans les animaux un principe » actif, qui prévoit & dirige leurs » opérations; qui, dans les hommes » mêmes, exécute des mouvemens » que leur volonté ne pourroit pro- » duire, & qu'ils peuvent à peine ima- » giner; qui fait mettre en action, » indépendamment de notre volonté, » des muſcles à nous inconnus, & par » des moyens que nous ne connoiſ- » ſons pas davantage; qui enfin, auſſi » prompte que la parole, & ſans avoir » beſoin du ſecours du Médecin, fait » trouver ou ſe fabriquer des voies » nouvelles, & faire, en un mot, » tout ce qu'il faut pour ſe débarraſſer » de l'humeur morbifique ».

23. Ce ſeroit, je crois, faire ici un

* *Natura eſt vis in animalibus habitans, & earum operationum rectrix provida, quæ in hominibus ipſis, eos motus exequitur quos voluntas vix poſſet; quæque muſculos nobis ignotos & modis ignotis, non ſecùs ac voluntas, in ſuos fines adhibet; quæ vias ſibi novas invenit & cudit ad materiæ morbificæ exterminationem: quæ verbo, ſine doctore, omnia quæ opus ſunt efficit.* Galien, Epidem. L. 5.

étalage inutile d'érudition, & sortir de mon sujet, que d'accumuler les citations pour prouver la vérité d'un axiome, reconnu pour tel par tous les gens de l'Art. Cela posé, il ne reste plus qu'à savoir si je suis bien fondé à en faire le principe & la base de mon Education physique des Enfans ; & c'est ce que je me réserve de démontrer dans ma seconde Partie, en détaillant ce qui leur arrive. Je me contenterai de remarquer pour le présent, que si les plus habiles Médecins sont persuadés que, dans la pratique, la *Médecine observatrice* est souvent préférable à la *Médecine agissante* pour la guérison des adultes, dont les maladies ont des causes fréquemment compliquées ; à plus forte raison cette derniere a t-elle peu d'occasions de s'exercer vis-à-vis des enfans, qu'on prend mal-à-propos pour des malades si-tôt qu'ils crient un peu fort, tandis que les différens états qu'ils subissent, & leurs cris mêmes qui constituent leur seule façon de s'exprimer, sont

tous dans l'ordre naturel de leur exiſtence & de leur accroiſſement.

24. Je ſais cependant que la tendreſſe maternelle, qui s'allarme très-facilement, trouvera cruel de laiſſer ſouffrir tranquillement ce qu'elle chérit; que le premier mouvement, en pareil cas, eſt d'appeller du ſecours & de recourir aux remedes, vu l'habitude qu'on a contractée de ſe conduire ainſi. Je ſais auſſi que la foibleſſe des meres & leur peu d'expérience vont ſouvent juſqu'à défendre aux femmes qui prennent ſoin de leurs enfans, de les laiſſer crier, comme ſi cela dépendoit d'elles, ſans réfléchir que c'eſt un vrai ſoulagement quand on ſouffre, que c'eſt le ſeul langage des enfans tant qu'ils ne parlent pas, & qu'on ne peut le leur ôter. Mais c'eſt encore ici l'affaire du pere, de pourvoir à la conſervation de ſa progéniture, qui lui eſt confiée comme à ſon épouſe par la loi ſacrée de la Nature. Tous deux doivent y concourir conjointement, chacun ſuivant

les fonctions qu'elle leur a réciproquement assignées. Le devoir du mari est de s'instruire assez pour pouvoir être le premier médecin de ses enfans. Il doit être appellé si-tôt qu'il leur arrive quelque chose d'inquiétant. Il commencera par rassurer l'effroi de sa moitié ; il fera ensorte que l'enfant ne soit serré ni gêné par rien qui l'empêche de prendre la situation qui lui conviendra le mieux pour crier tout à son aise ; il observera ce qui se passe pendant cette crise, & tiendra bon pour qu'il ne soit administré aucun médicament. Je leur prédis à tous deux que s'ils ont le courage de tenir cette conduite, le calme succédera bientôt à l'orage, & qu'ils me sauront gré toute leur vie des conseils que je leur donne ici.

Les enfans des pauvres, qui sont le plus grand nombre, éprouvent les mêmes révolutions que ceux des riches. Ils sont sujets, de plus, aux maladies qu'engendre le mauvais air qu'ils respirent dans des habitations

ſouvent baſſes & humides, & la malpropreté qui les environne. Ils s'élevent cependant plus facilement que ceux des gens aiſés, & acquierent une ſanté plus robuſte, parce qu'ils ne connoiſſent d'autre pharmacie que le tetton de la mere, qui ſuffit également à tous. Cette ſeule réflexion, ſi la vie diſſipée qu'on mene dans les villes laiſſoit le tems d'en faire, ſuffiroit pour déterminer les peres & meres à adopter cette méthode ſimple & facile de traiter les enfans. Je ne la leur indique qu'après l'avoir pratiquée avec un ſuccès complet ſur mes deux fils, qui ne me laiſſent rien à deſirer pour la bonté de leur conſtitution, à laquelle ils joignent une vigueur peu commune à ceux de leur âge, malgré un extérieur aſſez délicat.

25. C'eſt ici le lieu de mettre à cette regle générale une exception, dont un grand nombre d'épreuves m'ont démontré la ſalubrité, longtems avant que je connuſſe l'*Avis au*

Peuple sur sa santé, où elle se trouve recommandée. Il s'agit de savoir s'il est avantageux pour les enfans, de leur faire vuider promptement le *meconium* par l'effet d'un purgatif doux, tel que la manne ou le syrop de chicorée mêlé avec une égale quantité d'eau, ou s'il faut uniquement s'en rapporter au premier lait de la mere pour les purger : question sur laquelle le sentiment des Auteurs modernes est fort partagé.

Si je conclus pour l'affirmative de cette proposition, ce n'est pas que j'ignore que le vœu de la nature s'oppose à ce que l'enfant naissant commence par être soumis à l'Art Pharmaceutique. Je sais très-bien que cette Mere prévoyante, active, industrieuse, (j'entends la Nature) a pourvu d'avance aux besoins de toutes les créatures ; qu'elle a préparé dans le sein de la femme un *colostrum*, ou petit lait, qui est un purgatif approprié au nouveau-né, destiné par elle à délayer le *meconium* & à en

débarraſſer ſon eſtomac, en lui fourniſſant l'aliment qui lui convient le mieux. J'ai même reconnu qu'il produit bien cet effet ſur la plupart des enfans des payſannes, qui ſont jeunes & de bonne ſanté; mais j'ai obſervé qu'il le manquoit auſſi très-ſouvent. J'ai vu une grande quantité de ces petits miſérables, être fréquemment tourmentés pendant deux mois & plus, de violentes tranchées, auxquelles pluſieurs ſuccomboient : d'autres, plus robuſtes, reſtoient dans une langueur dont ils avoient beaucoup de peine à ſe relever, puis retomboient dans de nouveaux accidens lors de la dentition.

Je n'entreprendrai pas de diſſerter longuement ſur les cauſes qui me paroiſſoient s'oppoſer à l'effet du *coloſtrum* : peut-être le vin ſucré, ou autre liqueur échauffante, qu'on eſt en uſage dans beaucoup d'endroits de donner à pluſieurs repriſes aux enfans ſi-tôt qu'ils ſont nés, & qui leur occaſionne communément la jauniſſe au troiſieme jour, en eſt-il une des prin-

cipales (*V*). Peut-être auſſi notre façon de vivre eſt-elle trop éloignée de celle qui nous convient le mieux, pour que le premier lait de la mere puiſſe acquérir toute la vertu médicamenteuſe dont il eſt ſuſceptible. Sans entrer à cet égard dans une diſcuſſion qui n'eſt pas de mon reſſort, je me contenterai de rapporter des faits dont j'ai été le témoin, & qui me paroiſſent déciſifs en faveur de la purgation artificielle. Car, ou je me trompe, ou la ſcience de la Nature n'eſt que la juſte combinaiſon d'une ſuite d'expériences faites avec attention & diſcernement.

26. Quand je ſuis arrivé, en 1744, Officier d'Artillerie à St-Domingue, on ne pouvoit élever de Négrillons dans la plaine du Cap-François. Ils mouroient preſque tous, c'eſt-à-dire environ quatre-vingt ſur cent, d'une maladie appellée, dans le pays, mal de mâchoire ou *tetanos* (*VI*), qui les emportoit dans les neuf premiers jours de leur naiſſance, quoique toutes les

Négresses y nourrissent leurs enfans. Ayant fait à Rochefort plusieurs cours d'Anatomie & de Botanique, sous MM. Dupuy pere & fils, Médecins célebres de la Marine de ce Port, je tenois aussi de leur amitié quelques connoissances de Médecine. Je proposai en conséquence à un de mes parens, qui me racontoit ses malheurs à ce sujet, de faire prendre, aussi-tôt la naissance, une once de manne fondue dans suffisante quantité d'eau, au premier Négrillon qui lui viendroit. L'essai que nous en fîmes sur l'enfant de la premiere Négresse qui accoucha dans son habitation, nous ayant réussi à souhait, il fut recommencé avec un égal succès sur tous ceux qui lui vinrent. Aucun ne fut attaqué du mal de mâchoire; & cet usage, par-là reconnu salutaire, a passé de chez lui chez ses voisins, s'est répandu dans la plaine du Cap-François, & en gagnant toute l'Isle, y a conservé des milliers d'hommes.

27. Lorsqu'encore plein de ce que

j'avois vu à l'Amérique, je commençai en France à étudier l'Hiſtoire Naturelle des Enfans du premier âge, non dans les livres ni ſur les animaux domeſtiques, comme nos modernes Naturaliſtes, mais dans la cabanne des pauvres payſans; le deſir de préſerver ces précieux enfans des tranchées cruelles auxquelles je les voyois ſi ſujets, me fit employer le purgatif d'une once de ſyrop de chicorée compoſé, précédé de quelques cuillerées d'eau miellée, tel que le recommande M. Tiſſot, c'eſt-à-dire mêlé avec une égale quantité d'eau. J'ai eu la ſatiſfaction de voir ce remede produire conſtamment les meilleurs effets, ſans m'appercevoir qu'il eût jamais fait le moindre mal à aucun de ceux qui en avoient uſé. Au contraire, douze heures étant ſuffiſantes pour toute cette opération, ils prenoient enſuite le tetton avec facilité; & comme ils ſentoient alors un beſoin réel, il leur donnoit la force de former promptement le bout du ſein, & d'en extraire

le lait par une ſuccion vigoureuſe, ſans faire aucunement ſouffrir la mere. Outre que Madame de Fourcroy l'a éprouvé ſur ſes enfans & ſur elle-même, nous avons fait enſemble pluſieurs fois, & faiſons encore journellement la comparaiſon de ceux qui ont été purgés en naiſſant, avec ceux qui ne le ſont pas, & nous trouvons toujours que ces premiers prennent mieux le ſein, & en forment le bout plus aiſément; qu'ils ſont en général exempts de tranchées & de coliques; qu'ils ſe fortifient bien plus promptement que les autres, & démontrent leur bonne ſanté par leur douceur & leur enjouement. Je dis *nous*, car cette affaire étant pleinement du reſſort des Dames, elles y ſont néceſſairement des juges ſouverains, & l'on a peine à croire juſqu'où vont, à cet égard, la perſpicacité, la fineſſe, la juſteſſe & la ſagacité du diſcernement d'une mere qui a nourri ſes enfans. Il eſt certain, d'ailleurs, que cette purgation artificielle n'empêche pas l'effet

du *coloſtrum*, qui n'en agit que plus puiſſamment, comme le prouve l'expérience. Je ne conteſte pas cependant que quelques enfans ne puiſſent très-bien s'élever, ſur-tout à la campagne, ſans avoir fait uſage de ce minoratif; mais je maintiens, d'après M. Pujoz, célebre Accoucheur, qui en avoit reconnu l'avantage par quarante années de pratique, qu'il ne peut nuire à aucuns; qu'il en conſerve un très-grand nombre; qu'il eſt indiſpenſable pour ceux qu'on met en nourrice, & que les meres qui allaitent ſe trouveront toujours bien de l'avoir employé, & pour elles & pour leurs nourriſſons.

28. Je me crois, en conſéquence, obligé d'avertir que c'eſt une pure chimere que ce qui a été avancé dans la ſeconde édition de l'*Avis aux Meres*, « *Qu'il y a de l'inconvénient à ne pas » donner à tetter à l'enfant auſſi-tôt qu'il » eſt né, & que le ſein peut être aſſez » gonflé par le lait après douze heures » de couche, pour que le bout n'en ſoit » pas ſaiſi facilement par un enfant*

» *qui a été purgé & qui a de l'appétit* ».
'e crois aussi qu'après avoir recommandé cette purgation dans la premiere édition de l'Ecrit dont je parle, on n'auroit pas dû, dans la seconde, dire positivement le contraire, sous prétexte que M. *Tissot*, d'après qui on avoit parlé, *n'entendoit l'appliquer qu'aux enfans qu'on met en nourrice.* Il est incontestable que M. *Tissot*, en disant à ce sujet, *cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale*, n'a pas eû intention d'en excepter ceux nourris par la mere, vu la salubrité du conseil qu'il donne, dont j'ai plus de dix années d'expérience. Quiconque marchera à la lumiere de ce flambeau, ne peut s'égarer. Les raisonnemens captieux des sophistes pourront l'obscurcir aux yeux des foibles, des ignorans & des paresseux qui, ne voulant pas prendre la peine de rien voir ni examiner par eux-mêmes, sont toute leur vie esclaves de tous les préjugés du peuple; mais il éclairera toujours

les gens inſtruits, laborieux & non prévenus. C'eſt la pierre de touche qui leur fera sûrement diſtinguer le véritable or de celui qui eſt faux, malgré tout l'éclat dont il éblouit quelquefois. *En phyſique*, comme dit M. Clerc, *ce qui ne peut être démontré par l'expérience, ne doit point être recherché par une vaine théorie ; l'obſervation eſt le premier pas vers l'expérience, ſans celle-ci point de connoiſſances certaines & fort peu de raiſonnemens qui ne portent à faux.*

29. Je citerai encore M. Tiſſot comme un des meilleurs garans de l'excellence du précepte *de laver les enfans avec de l'eau froide dès le lendemain de leur naiſſance.* Quoique, long-tems avant d'avoir lu ſes Ouvrages, je me fuſſe fait à cet égard une méthode à-peu-près conforme à ce qu'il preſcrit, j'ai penſé devoir m'étayer de l'autorité d'un maître auſſi reſpectable, dont le ſuffrage doit être d'un grand poids en cette matiere. Je commencerai donc par rapporter tout au

ong le paſſage de ſon *Avis au Peuple ſur ſa ſanté*, qui a rapport à ce précepte en faveur de ceux qui ne connoiſſent pas ce livre admirable, fait pour être le manuel de tous les chefs de famille. Voici comme il s'explique, en parlant du lavage d'eau froide, chapitre XXVI. « Cette méthode uſitée » il y a tant de ſiecles, & pratiquée » de nos jours par pluſieurs peuples » qui s'en trouvent très-bien, paroîtra » révoltante à nombre de meres : » elles croiront tuer leurs enfans, & » n'auront pas le courage de réſiſter » aux cris qu'ils font les premieres » fois qu'on les lave. *Mais ſi elles les » aiment véritablement, elles ne peuvent » leur donner une marque plus réelle de » cette tendreſſe, qu'en ſurmontant en » leur faveur cette répugnance.* Les enfans » foibles ſont ceux qui ont le » plus beſoin d'être lavés..... Ceux » qui ſont très-robuſtes peuvent s'en » paſſer ; & l'on ne peut croire, » qu'après l'avoir vu ſouvent, combien » cette méthode contribue à

» leur donner promptement des for
» ces. J'ai le plaisir de voir, depui
» que j'ai cherché à l'introduire ici
» que plusieurs meres, les plus ten-
» dres & les plus raisonnables, l'on
» employé avec les plus grands suc-
» cès. Les Sages-femmes qui en on
» été les témoins, les Nourrices & les
» Gouvernantes qui en ont été les
» exécutrices, la répandent; & si
» elle peut devenir générale, comme
» tout me l'annonce, je suis pleine-
» ment persuadé, qu'en conservant
» un très-grand nombre d'enfans, elle
» contribuera à arrêter les progrès
» de la dépopulation. Il faut les laver
» très-réguliérement tous les jours,
» *quelque tems & quelque saison qu'il*
» *fasse*; & dans la belle saison,
» les plonger dans des seaux, dans
» des bassins de fontaine, dans des
» rivieres ».

30. Rien, certainement, n'est plus positif, & ne mérite plus de confiance, que ces leçons d'un Maître de l'Art, qui s'est acquis la plus grande

onſidération dans toute l'Europe, ar la ſupériorité de ſon mérite & ar l'étendue de ſes connoiſſances héoriques & pratiques *. J'imagine ependant qu'il ne peut être inutile e rapporter un exemple frappant de application que j'en ai faite à mon fils îné, dans les circonſtances les plus ritiques & les plus embarraſſantes ù perſonne puiſſe ſe trouver. Si en ffet on conſidere que Madame de F. tant née très-petite & fort délicate, commencé par faire une fauſſe-ouche à trente-huit ans; que la groſ-

* L'utilité du lavage d'eau froide pour conſerver : fortifier les enfans nouveaux nés, eſt encore con-rmée par le ſuffrage qu'a donné aux préceptes de I. Tiſſot, M. le Baron Van-Swieten, premier Mé-ecin de S. M. l'Impératrice Reine de Hongrie, ans ſes ſavans Commentaires ſur le Traité des ma-ıdies des Enfans, extrait des Aphoriſmes de Boer-aave, traduits du latin par M. Paul, Médecin de Iontpellier, (on trouve cette traduction chez Nyon aîné, rue du Jardinet). L'autorité de M. Van-wieten eſt ſans doute d'un grand poids, puiſque les oins qu'il a pris de l'éducation phyſique de la nom-reuſe famille de l'Impératrice Reine ont été conſ-amment couronnés par les ſuccès les plus heureux, x lui ont mérité l'amitié particuliere dont cette rinceſſe l'a toujours honoré.

ſeſſe qui eſt ſurvenue un mois après avant qu'elle fût entiérement rétablie, a été une des plus cruelles qu'on puiſſe éprouver par des douleurs d'oreilles & de dents ſi violentes & ſi opiniâtres, qu'elle a été forcée de ſe faire ſaigner cinq fois dans le cours de ſes neuf mois; ſi on prend garde qu'elle s'eſt déterminée à nourrir ce premier né, contre l'avis de ſes pere & mere & de toute ſa famille; qu'elle a été la premiere femme du pays au-deſſus du commun, qui ſe fût fait un devoir de remplir en entier les fonctions de mere, & que toutes les Dames de la ville la regardant comme une folle qui riſquoit ſa vie, ou tout au moins ſa ſanté, pour ſatisfaire une fantaiſie *qui n'avoit pas le ſens commun*, elles cherchoient ainſi que ſes parens à la détourner de ſon projet, par toutes les repréſentations poſſibles & imaginables ſur les dangers auxquels elle s'expoſoit, on ſentira quelles devoient être ſes inquiétudes, & l'on ſera forcé de convenir qu'il n'y a

ueres de ſituations moins favorables une pareille entrepriſe.

Mais ſi on fait encore attention ue le lavage froid, auquel je voulois ue mon fils fût ſoumis, heurtoit de ont le préjugé de ſa mere elle-même, u'il m'étoit d'une ſi grande conſéuence de ménager & de gagner, omme celui de l'univerſalité des abitans de la ville & des environs; ue les plus modérés dans le nombre toient ceux qui me regardoient omme un téméraire, qui, entêté d'un ſtême nouveau dont jamais perſonne 'avoit oui parler, vouloit ſe jouer e la vie de ſon fils unique: qu'enfin fanatiſme du peuple ſur cet article toit porté au point de me traiter de ourreau de mon enfant, & de dire ubliquement qu'il falloit me faire on procès s'il venoit à mourir, on gera ce qu'il m'a fallu de patience, e courage, de fermeté, & par fois 'inflexibilité, pour ſurmonter tant e contradictions & d'obſtacles réunis utour de moi & dans ma propre maiſon.

Car comment blâmer la répugnance de Madame de F. à se laisser conduire par des routes nouvelles qui lui étoient absolument inconnues, au milieu des propos du public & des *Docteurs* du pays, qu'on se plaisoit à lui rapporter journellement, lorsque j'avois moi-même bien de la peine à surmonter les inquiétudes naturelles à un pere très-sensible, qui a eu son premier enfant à cinquante ans? Il faut encore savoir que les maux horribles que la mere avoit soufferts pendant toute sa grossesse, avoient considérablement influé sur le fruit qu'elle avoit porté. Cet enfant avoit à peine treize pouces de long en venant au monde, & montra, presque en naissant, une si grande délicatesse de nerfs, que le bruit d'une porte qui se fermoit le faisoit tressaillir sur le lit de sa mere où on l'avoit posé.

31. Dans un enchaînement aussi compliqué de circonstances critiques & embarrassantes, il falloit sans doute que la divine Providence, qui voyoit le fond de mon cœur & en qui j'avois mis

mis toute ma confiance, me conduisît pour ainsi dire par la main, & me donnât la force de résister, comme un rocher inébranlable, à la tempête furieuse dont j'étois battu de toutes parts, pour pouvoir gagner le port aussi heureusement que j'ai fait, malgré les écueils dont j'étois environné. Après donc m'être fait gloire de reconnoître que ces secours surnaturels m'étoient nécessaires, & de publier hautement que je les tiens de la bonté toute puissante de l'Être suprême, je ne puis me refuser de rendre à M. Tissot un hommage public de ma reconnoissance pour tous ceux que j'ai reçus de sa bienfaisance, tant en puisant dans ses Ouvrages de quoi combattre les faux raisonnemens de mes adversaires & rassurer ma moitié, que parce qu'il a eu la complaisance de nous mander de consolant dans ses lettres, en prenant une part réelle à nos peines, sans cependant nous avoir jamais connus. Voici comme il s'explique sur le lavage froid dans celle qu'il me fit l'honneur

de m'écrire le 22 Novembre 1767; c'eſt-à-dire, environ trois mois après la naiſſance de mon fils. « Je n'ai qu'une » choſe à vous ajouter, M., c'eſt que » depuis treize ans, une multitude » d'exemples m'ont démontré la ſalu-» brité de cette méthode; que je n'ai » pas vu un enfant qui s'en ſoit mal » trouvé; *que j'ai vu au contraire, en* » *la ſuivant, les enfans les plus foibles* » *devenir robuſtes; que ceux pour qui on* » *l'a employée, ſont tous ſupérieurs à* » *leurs contemporains;* qu'elle devient » générale dans ce pays-ci; que nom-» bre de peres & meres dans l'étran-» ger, & même dans votre Royaume, » m'en vantent le ſuccès; que tous les » étrangers qui venoient voir S. A. S. » le Prince de Wirtemberg, admi-» roient la ſanté, la force, l'agilité, » la gaieté des trois Princeſſes ſes » filles, toutes trois nées ici *, & » élevées dans cette méthode. Ainſi » donnez courage à Madame, ſi par

* A Lauſanne.

» hasard cela étoit encore nécessaire;
» mais j'aime à croire que ses succès
» l'auront encouragée mieux que les
» plus beaux propos, &c. »

C'est aussi ce qui est arrivé. Nous continuâmes l'hiver suivant, l'un des plus rigoureux qu'on ait ressenti depuis 1709, à laver mon fils de la tête aux pieds avec de l'eau qui nous geloit au bout des doigts, sans qu'il en sourcillât. On le promenoit tous les jours, quoique la terre fût couverte de neige, & qu'il ne fût pas plus vêtu qu'il ne l'étoit l'été, ce qui faisoit frémir ceux qui le voyoient, & ceux même qui en entendoient parler. La prédiction de M. Tissot s'est accomplie dans son entier, ainsi que je l'avois prévu. Tout nous a réussi à souhait; notre enfant n'a eu ni rhumes, ni fluxions, ni coqueluches; au contraire, il a acquis une souplesse & une agilité surprenantes avec une santé inaltérable, & une telle vigueur, qu'il couroit seul à dix mois. En un mot, il est devenu l'objet de la curiosité & de l'ad-

miration de tout le pays, où, bien loin d'adopter mes principes d'éducation physique, après un exemple de cette espece, on a dit que j'étois bien heureux que mon fils eût résisté à tout ce que j'avois fait pour le tuer.

32. Dans ce tems-là précisément M. Raullin, Médecin ordinaire du Roi, dont je savois la réputation très-bien établie à Paris, travailloit à son *Traité de la conservation des Enfans.* Ayant oui parler de mon fils avec de grands éloges, par quelqu'un qui l'avoit vu, il me fit l'honneur de m'écrire, sans me connoître, pour me prier de lui mander par quels moyens j'étois parvenu à le rendre si supérieur à ceux de son âge, suivant ce qu'on lui en avoit raconté. Je m'empressai de le satisfaire, en entrant dans le détail de tout ce qui nous étoit arrivé. Voici quelle fut sa réponse en date du 9 Mai 1768. « Je suis pénétré de sentimens de reconnoissance, pour l'attention que vous avez eue de me faire le détail de la façon dont vous

» élevez M. votre fils. *Je vous avoue* » *qu'il ſemble que vous l'ayez puiſée* » *dans la Nature.* Elle m'a paru telle- » ment conforme à ſes vues, *que je la* » *donne dans mon Ouvrage comme un* » *modele à ſuivre, &c.* » Sur le compte que je lui rendis, d'après ſes demandes réitérées, de la conduite que je tenois ſuivant les circonſtances, & des raiſons qui me déterminoient, voici encore ce qu'il me manda les 5 Juin, 8 & 15 Octobre 1768. « Je ſuis char- » mé que ma lettre ait ſervi à vous » faire rendre juſtice; vous la mé- » ritez à tous égards, & ſur-tout » en ce qui concerne l'éducation de » M. votre fils....... J'admire la façon » dont vous l'élevez; vous en ferez » un homme fort & robuſte; c'eſt » l'héritage le plus précieux que vous » puiſſiez lui laiſſer....... J'ai mis ſous » preſſe le volume qui concerne l'Edu- » cation phyſique des Enfans du pre- » mier âge: je vous ai pris pour mo- » dele; je ne pouvois faire mieux. J'ai » cru que je devois vous nommer,

» pour donner de l'autorité par vos
» obſervations aux conſeils que je
» donne...... Je ſuis très-flatté de ce
» que vous trouvez bon que je vous
» nomme dans mon Ouvrage à l'occa-
» ſion de l'éducation de M. votre fils.
» Il ſeroit à ſouhaiter que tous les
» peres fuſſent comme vous, toujours
» à portée de la raiſon, & éloignés
» de la foibleſſe pour le bien de leurs
» enfans, &c. »

On croira peut-être que c'eſt par amour propre que j'ai rapporté ces extraits de Lettres, quoique j'aie eu un autre but. Le ſeul argument que j'en veuille tirer, eſt que ſi M. Raullin, Médecin ordinaire du Roi, très-connu à la Cour & à Paris pour y pratiquer ſon Art avec applaudiſſement, Cenſeur Royal, de la Société Royale de Londres, Membre des Académies de Bordeaux, de Rouen, & de celles des Arcades de Rome, *a cru*, comme il le dit & l'a fait, *donner, en me nommant, de l'autorité à ſes conſeils par mes obſervations :* à bien plus forte

raiſon, moi qui ne ſuis qu'un particulier retiré dans un coin de province; moi qui ne ſuis décoré d'aucun de ces titres impoſans qui annoncent ordinairement le mérite de ceux qui en ſont revêtus; moi enfin de qui la profeſſion n'a aucun trait à la matiere que je traite, ai-je beſoin de chercher à m'étayer du ſuffrage d'une perſonne diſtinguée dans ſon Art, & qui a certainement fait de grandes recherches ſur l'Education phyſique & la conſervation des Enfans, pour tâcher de perſuader à mes Lecteurs que mes obſervations & ma méthode méritent de leur part quelque confiance. C'eſt donc dans la ſeule vue de leur être utile, que j'ai cité ces Lettres.

33. Madame de F. ayant eu un ſecond fils trente-deux mois après la naiſſance du premier, dont la bonne ſanté & la vigueur étoient fort au-deſſus de ce qu'elle avoit eſpéré, vu ſa délicateſſe naturelle, on croira aiſément qu'elle ne balança pas à embraſſer pour ce dernier, le même ré-

gime d'éducation dont elle voyoit des effets si satisfaisans sur son fils aîné. Ce ne fut plus à contre-cœur & comme forcée qu'elle s'y soumit. Son expérience l'en avoit rendu la sectatrice la plus ardente & la plus décidée. Une dame de la ville avoit suivi son exemple & ses conseils pour nourrir & élever sa fille, qui s'en trouvoit à merveille. La Sage-femme, la Garde, les Domestiques, tous étoient devenus dociles, parce qu'ils étoient convaincus & persuadés, ensorte qu'ils concouroient unanimement à exécuter ponctuellement ce qu'on leur prescrivoit. Aussi n'eus-je presque aucun soin à donner à mon second fils. Il fut conduit de tout point comme je le desirois, moyennant quoi il n'a eu ni tranchées, ni coliques, & n'a pour ainsi dire pas jetté un cri jusqu'à la poussée des dents. Il acquit par-là une telle force, qu'à quatre mois il se tenoit debout tout seul contre une chaise, & qu'il marchoit si ferme pour peu qu'on le soutînt, qu'il étoit aisé de

compter tous ſes pas le dos tourné *.
J'oſe aſſurer que ce n'eſt pas exagération de ma part, & que plus de cent perſonnes ont été ici les témoins de ce phénomene très-commun parmi ceux élevés ſuivant mes principes. Il eſt vrai que la groſſeſſe de ſa mere avoit été la plus favorable (*VII*) & ſa couche la plus heureuſe qu'on puiſſe deſirer, ce qui ne pouvoit certainement être indifférent pour la bonne ou foible conſtitution de l'enfant qui en eſt provenu.

34. Après deux épreuves conſécutives & auſſi frappantes de la ſupériorité de ma méthode d'éducation, ſur celles qui ont été propoſées dans quelques Brochures modernes pour les Enfans du premier âge, je ne puis me diſpenſer de combattre pluſieurs principes peu conformes à mes expériences, qui y ont été établis, vu les conſéquences dangereuſes qui en réſultent néceſſairement. Celui qu'on a

* Il n'a cependant marché ſeul qu'à onze mois.

jugé le plus conforme à la Nature, a été tiré de l'analogie abſolue qu'on s'eſt figuré reconnoître entre nous & les animaux, en plaçant l'homme dans leur claſſe, à cauſe de quelques rapports qu'on lui a trouvé avec eux. On a vu les chiennes & les chates ſe tenir ſur leurs petits & les couver, pour ainſi dire pendant quelques jours, comme les oiſeaux font les leurs; on en a conclu ſur le champ, ſans aucune autre conſidération, que la chaleur étoit ſalutaire aux nouveaux nés de toute eſpece, & qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de ſuivre l'exemple des brutes, qui ſe conduiſoient ainſi. Ce préjugé qui a ſa ſource dans notre goût pour la molleſſe, ſuite néceſſaire du luxe qui gagne tous les états, a été ſoutenu dans un écrit qui a pour titre: *Maniere de bien nourrir & élever les Enfans nouveaux nés.* Il eſt étonnant que l'Auteur, M. Michel Bermingham, qui paroît très-inſtruit & qui a fait valoir on ne peut pas mieux toutes les raiſons qu'ont les

meres de donner le ſein à leurs enfans, ſe ſoit ainſi laiſſé ſéduire par les apparences trompeuſes d'une analogie abſolue qui ne ſubſiſte point. Voici comme il s'exprime. « Pourquoi parmi tous les animaux, la femme ſeroit-elle ſeule diſpenſée du devoir de couver pour ainſi dire ſes enfans ? Les animaux ovipares & les vivipares ne couvent-ils pas les leurs ? C'eſt donc un précepte écrit dans la loi de la Nature, qu'une mere doit tenir ſon enfant auprès d'elle lorſqu'il eſt foible & languiſſant......... Qu'elles faſſent, dit-il encore, coucher leur enfant auprès d'elles pendant le premier mois, &c. »

Le ſentiment vif & exquis dont le Sexe eſt doué, devient pour lui une pierre de touche avec laquelle il juge de tout. On ſait qu'il eſt une ſuite de la délicateſſe & de la vibratilité de ſes nerfs, qui le portent aiſément à ſe paſſionner ſi-tôt qu'ils ſont ébranlés à un certain point ; & je conviens que l'image touchante que préſente ici

M. B. eſt vraiment propre à ſéduire les meres tendres, qui penſent qu'on ne peut jamais trop faire pour ſes enfans. L'idée de ne les pas quitter du moment qu'ils voient le jour, étoit faite pour plaire au Sexe. Cette erreur a d'ailleurs des relations intimes avec d'anciens préjugés auxquels on tient toujours, & s'accorde merveilleuſement avec le penchant général des Dames à la molleſſe. Il n'eſt donc pas étonnant que celle qui eſt Auteur de l'*Avis aux Meres*, ait ſaiſi ce ſyſtême avec une ſorte d'enthouſiaſme dans la ſeconde édition qui a paru en 1770. Elle s'eſt cru, à la lecture du livre de M. B., éclairée d'un nouveau rayon de lumiere, qui lui a fait oublier tout ce qu'elle avoit dit dans la premiere; tandis qu'uniquement éblouie, elle ſuivoit un feu follet qui ne pouvoit manquer de l'égarer. Elle a pris ce rêve de M. B. pour une vérité démontrée, parce qu'il eſt en effet aſſez ſpécieux; & comme on veut toujours renchérir ſur ſon modele, cette Dame

a abandonné la doctrine salutaire qu'elle avoit puisée dans les Ouvrages de M. Tissot. Elle a voulu persuader à toutes les femmes *qu'il leur étoit indispensable de coucher leur enfant toujours avec elles, & de ne pas le quitter une minute pendant le premier mois; qu'il falloit le laisser dormir sur le sein, afin de lui communiquer sa chaleur, dont il ne pouvoit absolument se passer, & qui lui convenoit mieux que toute autre, parce qu'elle est naturelle:* systême dangereux à tous égards, & directement opposé aux expériences de M. Tissot, aux miennes, au sentiment de M. Raullin, & à tous les vrais principes de l'éducation physique des enfans.

35. Mais pour répondre par ordre & en détail aux questions de M. B. je lui ferai remarquer premierement, qu'il s'est trompé lorsqu'il a avancé que tous les animaux couvoient leurs petits, & les tenoient chaudement après leur naissance. Les frugivores n'en font rien; le chevreau bondit

presque en voyant le jour; le veau, le poulain,, le faon, l'agneau, &c. suivent la mere en naissant, & ne sont pas couvés par elles. Il reste donc immanquablement l'embarras de savoir si nous suivrons les leçons de la chienne, de la chate, de la louve; ou celles de la vache, de la jument, de la chevre, de la biche, ou de toute autre. Il seroit en effet assez difficile de deviner par quel motif on a préféré une espece à l'autre, pour en faire notre modele, si ce n'est parce que les soins de celle qu'on a choisie sont plus connus des habitans des villes, sympathisent mieux avec leur penchant à la mollesse, & semblent moins contraires aux anciens préjugés des Nourrices, qui étoient encore, il n'y a pas vingt ans, les seuls oracles en fait d'éducation des enfans du premier âge. Car pourquoi ne penseroit-on pas que les femelles des especes carnassieres, qui sont celles qui quittent le moins leurs petits & qui les couvent, pour me servir de l'ex-

preſſion de M. B., le plus aſſiduement, ne le ſont pas pour communiquer à ces petits une chaleur, dont certainement ils n'ont pas beſoin dans les climats brûlans de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Amérique, ni même dans quelques-uns de ceux de l'Europe, ſur-tout l'été, mais ſeulement pour les défendre de la dent du mâle de la même eſpece, que leur inſtinct leur apprend être en général le premier & le plus dangereux ennemi de leur progéniture? Cette opinion abſolument conforme à nos connoiſſances les plus certaines ſur l'Hiſtoire naturelle des Animaux, me paroît bien mieux fondée que celle de M. B., & je ne ſerois pas embarraſſé de prouver qu'elle mérite la préférence, ſi cela étoit de mon ſujet.

36. Je dis en ſecond lieu, que l'analogie directe & abſolue que M. B. établit entre l'homme & les animaux, comme s'il faiſoit avec aucun d'eux, ou avec la totalité priſe *in globo*, une ſeule & même claſſe, eſt purement

fictive. Pour le détromper, je commence par m'étayer d'une autorité aussi respectable pour lui que pour moi : c'est celle de l'illustre Buffon. Que M. B. ouvre le tome IV de l'Histoire Naturelle *in*-12. page 162, il y lira ces mots : « il est vrai que l'hom-
» me ressemble aux animaux par ce
» qu'il a de matériel, & qu'en vou-
» lant le comprendre dans l'énuméra-
» tion de tous les êtres naturels, on
» est forcé de le mettre dans la classe
» des animaux ; mais comme je l'ai
» déja fait sentir, la Nature n'a ni
» classes, ni genres ; elle ne comprend
» que des individus. Ces genres &
» ces classes sont l'ouvrage de notre
» esprit, ce ne sont que des idées de
» convention ; & lorsque nous met-
» tons l'homme dans l'une de ces
» classes, nous ne changeons pas la
» réalité de son être, nous ne déro-
» geons point à sa noblesse, nous n'al-
» térons pas sa condition, enfin nous
» n'ôtons rien à la supériorité de la
» Nature humaine sur celle des brutes ;

nous ne faiſons que placer l'homme avec ce qui lui reſſemble le plus, en donnant même à la partie matérielle de ſon être le premier rang ».
Or ceci n'eſt point un ſyſtême fait à plaiſir, ce ſont des vérités claires & préciſes, dont il ne tient qu'à chacun de ſe convaincre par lui-même. J'obſerve donc, & je vois que l'homme eſt en effet un individu iſolé dans la Nature entiere, qui forme lui ſeul une claſſe ſéparée de toutes les autres. Si en l'examinant je lui trouve quelques reſſemblances matérielles avec les animaux réunis en maſſe, je lui vois auſſi les différences ſans nombre, tant dans la configuration extérieure de ſes parties, que dans celles de l'intérieur. De-là je me crois bien fondé à conclure que s'il ſubſiſte quelqu'analogie entre l'homme & les animaux, elle ne peut avoir lieu que par rapport aux loix générales de la Nature, qui conviennent à tous les genres & à toutes les eſpeces indiſtinctement, & auxquelles ils obéiſſent

tous également. Celle d'allaiter leurs petits & de pourvoir à leurs besoins me paroissant de ce nombre & la plus universelle, je pense qu'elle nous regarde comme eux, & que nous devons les imiter en cette partie (*VIII*). Si d'ailleurs ils different entr'eux dans les soins qu'ils leur donnent, pourquoi imiterons-nous plutôt une espece que l'autre, & n'aurons-nous pas une méthode d'éducation qui ne convienne qu'à la nôtre? Il n'est personne de sensé, pour peu qu'il y réfléchisse, qui ne soit bientôt convaincu que cela doit être, & que c'est inconsidérément que M. B. & ses sectateurs ont imaginé que c'étoit pour la femme *un précepte écrit dans la loi naturelle de couver ses enfans*, puisqu'ils n'ont pas comme les petits chats la dent des matous à craindre.

37. D'après tout ce que je viens de dire, je me flatte qu'on ne pourra gueres douter que l'enfant n'ait besoin d'une éducation propre & particuliere à l'homme. Il ne s'agit donc

lus que de démontrer que celle que
: propoſe eſt juſtement appropriée à
ı nature, & qu'elle n'eſt pas de nou-
elle invention.

Qu'on s'inſtruiſe de ce qui ſe paſſe
cet égard ſur la ſuperficie de la
erre, on apprendra que l'uſage de
ıver les enfans à l'eau froide ſi-tôt
ıu'ils ſont nés, eſt auſſi ancien que le
nonde ; qu'il eſt pratiqué par plu-
ieurs peuples qui habitent l'Aſie,
'Afrique, l'Amérique & une bonne
ɔartie de ceux de l'Europe; en un
not du Midi au Septentrion & du
Levant au Couchant. Les autorités
ı l'appui de cette vérité, fourmillent
le toutes parts, & ſont conſacrées
lans les plus anciennes loix. Le Lé-
vitique ordonne le bain aux Juifs en
différens endroits; l'Alcoran le preſ-
crit aux Muſulmans pluſieurs fois dans
la journée; c'eſt une pratique de reli-
gion établie par la plupart des Légiſ-
lateurs des pays méridionaux. Tous les
Médecins ſe réuniſſent pour regarder
le bain froid comme un remede aſſuré

à certaines maladies, & il en eſt pluſieurs qui l'étendent ſur un grand nombre d'autres, en le regardant comme un préſervatif certain contre toutes celles qui dépendent du dérangement de la tranſpiration, & comme un des meilleurs fortifians *. A ces autorités, je joindrai celle tirée de l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon, tome IV, page 186, qui prouve que l'uſage du bain froid pour les enfans auſſi-tôt la naiſſance, n'eſt pas reſtreint, comme beaucoup de perſonnes ſe le figurent, aux ſeuls habitans des pays chauds. Voici comme il s'explique.

« On a toujours dans ce pays-ci la » ſage précaution (on voit bien que » ceci eſt une ironie) de ne laver » l'enfant qu'avec des liqueurs tiedes; » cependant des Nations entieres, » celles même qui habitent les cli-

* Voyez le *Traité théorique & pratique des Bains*, de M. Marteau, Docteur en Médecine, Inſpecteur des Eaux minérales, & ancien Médecin Penſionnaire de la ville d'Aumale. Il ſe vend à Amiens chez la veuve Godart, Imprimeur de l'Académie.

mats les plus froids, ſont dans l'uſage de plonger les enfans dans l'eau froide auſſi-tôt qu'ils ſont nés, ſans qu'il leur en arrive aucun mal.... Ils n'en ſont pas quittes pour être lavés avec ſi peu de ménagement au moment de leur naiſſance, on » les lave encore de la même façon » trois fois chaque jour pendant la » premiere année de leur vie, & » dans les ſuivantes on les baigne » trois fois chaque ſemaine dans l'eau » froide. Les peuples du Nord ſont » perſuadés que les bains froids ren- » dent les hommes plus forts & plus » robuſtes, & c'eſt par cette raiſon » qu'ils les forcent de bonne heure à » en contracter l'habitude. Ce qu'il y » a de vrai, c'eſt que nous ne con- » noiſſons pas aſſez juſqu'où peuvent » s'étendre les limites de ce que » notre corps eſt capable de ſouffrir, » d'acquérir ou de perdre par l'habi- » tude, &c. ».

38. Nous ſavons très-poſitivement par nos fréquentes relations avec l'An-

gleterre, que cet ufage des peuples Septentrionaux y eft très-anciennement établi, ainfi qu'en Ecoffe & en Irlande. M. Tiffot nous certifie en avoir reconnu les bons effets en Suiffe depuis plus de dix-huit ans fur des milliers d'enfans. J'ai éprouvé ici, à quatorze lieues de Paris, les bons effets du lavage froid fur mes deux fils, & je pourrois fournir une lifte de plus de cent enfans qui, d'après l'exemple des miens, y ont été foumis avec un plein fuccès, foit à Paris, foit dans différentes provinces du Royaume: par conféquent cette méthode, qui n'a d'ailleurs aucuns inconvéniens, eft réellement & de fait en tout climat celle qui convient mieux à la nature de l'homme, qui n'ayant qu'une peau rafe, incapable par elle-même de le défendre contre l'intempérie des faifons, a befoin d'ufer de cette induftrie pour être en état de réfifter également à la rigueur du froid & aux ardeurs du foleil (*IX*). En un mot, il n'eft pas d'autre moyen

onnu de donner auſſi promptement
es forces à l'enfant nouveau né, &
e développer toutes celles qu'il eſt
uſceptible d'acquérir (*X*).

Que M. Bermingham & tous ceux
qui adoptent ſes opinions me diſent
ant qu'il leur plaira, *que la chaleur
le la mere eſt le premier ſecours dont
es enfans ont beſoin, & la meilleure
u'on puiſſe leur procurer, parce qu'elle
ſt naturelle*, je ſerai bien fondé à
eur répondre qu'il n'y a pour l'enfant
l'autre chaleur naturelle que la ſienne
propre, & qu'elle lui ſuffit; que celle
le ſa mere eſt pour lui auſſi artificielle
& l'affoiblit autant que la chaleur
produite par le feu, les maillots, les
couvertures de laine, &c. qu'enfin
elle lui nuit beaucoup plus qu'elle ne
peut lui être utile, parce qu'elle lui
procure comme toute autre des ſecré-
tions trop abondantes, dont la ſuite
eſt de deſſécher l'humide radical qui
eſt le principe de ſa force & de ſon
accroiſſement. L'eau fraîche avec la-
quelle je lave les miens de la tête aux

pieds, dès le lendemain de la naiſ ſance, même en hiver & tous les jours réguliérement, fait directement l'effet contraire. Cette habitude priſe de ſi bonne heure devient pour eux, comme on dit, une ſeconde nature ; elle donne du corps à la peau par un effet tonique ; elle concentre la chaleur naturelle qu'elle rend plus active, & cette activité produit & entretient une tranſpiration réguliere, qui eſt la vraie baſe de la force & de la ſanté. Je les revêtis par cette opération journaliere d'une cuiraſſe à l'épreuve de l'air le plus piquant, qui n'a plus de priſe ſur eux au bout de fort peu de tems, ſi d'ailleurs on a ſoin de les habiller & couvrir légérement tant le jour que la nuit ; de leur faire reſpirer le grand air le plus qu'il eſt poſſible ; de les tenir loin du feu, & la nuit ſur-tout, dans des appartemens qui ne ſoient point échauffés ; en un mot, de les défendre de toute chaleur extérieure avec le même ſoin qu'on apporte ordinairement & très-

mal

nal à propos, pour les préſerver du
roid.

39. Comme ce n'eſt pas aſſez de
lonner de bons préceptes pour être
ıtile, & qu'il faut des exemples pour
ɔerſuader, je ne puis me diſpenſer
le rapporter ici à ce ſujet un fait que
e crois unique, & qui démontre ſin-
gulièrement bien la vérité de ce que
'avance.

On ſe rappellera que l'hiver de
1767 à 1768 fut un des plus rudes
qu'on ait vu depuis 1709, & qu'il
gela plus de cinquante jours de ſuite.
J'avois, ſuivant mon uſage ordinaire,
fait promener dans le commencement
de Janvier mon fils aîné qui n'avoit
pas encore cinq mois, ſur le chariot
où s'ajuſtoit la corbeille qui lui ſer-
voit de lit. Comme il s'y étoit en-
dormi & qu'il faiſoit un beau ſoleil,
j'ordonnai qu'on le laiſſât dans le
jardin, quoique la terre fût couverte
de neige, & qu'il n'eût ſur le corps
qu'une braſſiere de futaine avec un
lange de même étoffe & ſa couche.

Quelques Dames qui vinrent nous faire visite ayant demandé à le voir, car il étoit l'objet de la curiosité universelle, je fus à la porte du côté du jardin, en disant que j'allois regarder s'il dormoit encore. Comment, Monsieur, dans le jardin, s'écrierent-elles toutes ensemble ? cela n'est pas croyable. Tout le monde disoit bien que vous traitiez Monsieur votre fils avec une cruauté inouie, mais nous n'aurions jamais imaginé qu'elle allât au point de le laisser dormir dans votre jardin par le tems qu'il fait. Le pauvre enfant ! mon Dieu que je le plains !.... C'est cependant une vérité dont vous pouvez rendre témoignage, & je trouve le tems magnifique...... Et le froid terrible qu'il fait, & la neige, ce n'est donc rien à votre avis ?..... Oh ! vous vous trompez, mon fils n'est pas couché sur la neige, il est sur une paillasse dans une corbeille d'osier à jour recouverte d'un canevas, & posée sur un chariot à quatre roues qui sert à le promener ; cependant je

parie qu'il souffre moins du froid que nous auprès du feu. L'ayant apporté, on s'empressa de lever en frémissant le canevas: on vit cet enfant vermeil comme la rose, rire en appercevant sa mere, & lui tendre ses petits bras. On lui tâta les mains, qu'on lui trouva fraîches. Il avoit du reste une chaleur douce sur-tout aux pieds, quoiqu'il fût resté environ deux heures dans le jardin. Comme il étoit sale, on le lava, la compagnie présente, de la ceinture en bas avec une éponge & de l'eau froide sans qu'il cessât de rire; après quoi ces Dames s'en allerent émerveillées, en convenant qu'elles s'étoient attendu à le trouver au moins roide de froid, sans comprendre comment cela pouvoit être autrement.

La même chose m'est arrivée nombre de fois vis-à-vis des gens de la campagne. Ils demeuroient en extase, & se disoient l'un à l'autre: « Nous » n'oserions jamais raconter à ces » femmes ce que je voyons ici, elles » diriont que j'en ons menti; cepen-

» dant c'eſt la vérité. Elles ſe tour-
» mentont bien pour chauffer leus
» enfans, les emmailloter, les bien
» couvrir, & ſi ils ont toujours les
» pieds à la glace. C'tici qui ne voit
» pas le feu, & qui eſt preſque tout
» nud, a chaud comme une caille ;
» comment ça ſe peut-y ? » A force de leur en donner des raiſons à leur portée, & ſur-tout d'endoctriner les femmes qui viennent chez moi, j'ai obtenu que beaucoup n'emmaillotent plus leurs enfans, qu'elles les chauffent moins & ne s'occupent plus autant à les garantir du froid ; ce qui eſt autant de gagné pour ces petits malheureux.

C'eſt ainſi que par des nuances imperceptibles, les bons uſages peuvent gagner de proche en proche, & s'établir au profit de l'humanité. Les opinions du peuple une fois changées par des exemples multipliés, & toujours à l'avantage de la méthode que je propoſe, elle pourra devenir univerſelle ; mais il faut des exem-

ples par-dessus toutes choses, & c'est aux gens sensés & non prévenus à les donner.

40. Ce n'est donc pas, comme on le lit dans l'Emile de J. J. Rousseau ni dans tous les Ouvrages modernes où l'on a suivi ses principes, par degrés, & un thermometre à la main, qu'il faut accoutumer les enfans insensiblement au lavage froid. Tout cet appareil de pure fiction, qui montre le peu de nerf de ceux qui l'ont imaginé, n'est absolument bon qu'à faire perdre un tems précieux. Ces lavages tiédes, dont le propre est d'affoiblir les enfans, sont directement opposés au but qu'on a de les fortifier, & c'est dès le lendemain de leur naissance qu'il faut y procéder sans tant de mysteres, en les lavant à froid quelque tems qu'il fasse & en quelque saison que ce soit. Si on continue, au bout de quatre jours on commencera déjà à s'appercevoir du bien qu'on leur fait, & qui plus est du plaisir qu'ils y prennent. Il ne s'agit

que d'avoir le courage d'essayer, & celui de prolonger l'essai pendant ces quatre jours; on sera bientôt convaincu des avantages de cette méthode, pourvu qu'on y joigne les autres attentions que j'ai recommandées *.

---

* J'ai lieu de soupçonner que le lavage d'eau froide pourroit bien être également salutaire dans le premier âge, à quelques animaux domestiques, quoique le froid semble être opposé au vœu de la Nature dans leur éducation physique : & c'est encore d'après l'expérience, que je me crois bien fondé à le juger ainsi.

On m'avoit fait présent au mois de Mars 1771 d'un joli chien de chasse qui n'avoit que trois semaines, & qui sortoit de dessous la mere. Il étoit gras & très-bien portant; cependant au bout de huit jours qu'il fut chez moi, je le trouvai prodigieusement fondu, quoiqu'on m'assurât qu'il mangeoit bien & qu'on en avoit grand soin; mais on me dit en mêmetems qu'il ne vouloit pas quitter le coin du feu, & qu'il avoit toujours le nez sur les tisons.

Persuadé que l'action perpétuelle du feu sur ce petit animal étoit la véritable cause de son desséchement, j'ordonnai qu'on le lavât tous les matins dans un seau d'eau fraîche, & qu'on le tînt ensuite en plein air, sans le souffrir aucunement à la cuisine. J'y donnai même une attention suivie, pour m'assurer que cela s'exécutoit ponctuellement.

Mon remede a eu l'effet que je m'en étois promis. Non-seulement ce petit chien a été, sur trois réservés de sa portee, le seul qui ne soit pas mort; mais il a acquis une telle force, qu'à un an il lui falloit une

41. Je n'entends pas pour cela pref-crire aux meres de faire tenir leur nourriffon loin d'elles. L'opération du lavage finie, il faut qu'il refte fous leurs yeux le plus qu'il eft poffible, avec le foin d'empêcher que la cham-

---

chaîne, comme à un chien de baffe-cour, pour le tenir à l'attache. Sa gaieté ou plutôt fa folie, a été au-deffus de ce qu'on peut imaginer, & il eft devenu d'une taille prodigieufe, quoique forti d'une affez petite race.

J'ai obfervé fur cet animal prefque tout ce qui eft arrivé à mes enfans; il a comme eux jetté fa gourme par la tête, où il a eu des galles & des puftules très-abondantes lors de la dentition. Enfin je leur ai trouvé à beaucoup d'égards, des rapports qui m'ont déterminé à faire une feconde épreuve de même nature fur un petit barbet.

Quoique ce petit chien fût le troifieme & le plus foible de fa portée, il a été auffi le feul qui fe foit élevé : il a jetté comme le précédent fa gourme par la tête, & a acquis la même vigueur. En un mot, il lui a été femblable en tout, & l'on ne peut obtenir de fuccès plus complet que celui que j'ai eu dans l'éducation phyfique de ces deux animaux; enforte qu'il n'y a point à douter qu'elle ne convienne parfaitement à leur efpece. Au furplus, ces expériences font très-faciles à renouveller, & j'invite les curieux à fe convaincre par eux-mêmes de la vérité de ces faits, qui ne font pas indifférens, vu les conféquences qu'on en peut tirer contre les partifans de la chaleur; & contre ces fyftématiques qui veulent que nous apprenions des animaux comment il faut élever nos enfans.

bre ne ſoit pas trop échauffée, ce qui leur nuiroit à tous deux, & l'attention d'y renouveller l'air plusieurs fois par jour. A Dieu ne plaiſe que je vouluſſe priver ces tendres meres des délices qu'elles ſavourent à conſidérer leur cher nouveau-né, puiſque cette vue ſuffit ſeule pour leur faire oublier les douleurs de l'enfantement. Je penſe au contraire que c'eſt la meilleure compagnie qu'elles puiſſent avoir, & je trouve bien à plaindre celles qui ſe refuſent la douceur d'en jouir. J'ai vu des Dames aſſez délicates, avoir la force de s'amuſer à faire avaler de l'eau miellée dégourdie à leur enfant, puis du ſyrop de chicorée ; & tout occupées de lui, l'être aſſez peu d'elles-mêmes pour vouloir qu'il ne prît rien que de leur main, ſans s'en trouver aucunement incommodées. Au bout de douze heures elles lui préſentoient le tetton qu'il prenoit avec avidité, l'eſtomac étant en grande partie débarraſſé du *meconium* ; il formoit le bout facilement,

& tout réuſſiſſoit à ſouhait. Je ſais bien que toutes ne peuvent faire de même : mais elles peuvent toutes traiter leurs enfans comme je l'indique, ce qui vaut mieux que de lui préſenter le ſein dans ces premiers momens, comme je l'ai reconnu par des épreuves multipliées; car je me crois bien fondé à avancer qu'il eſt fort peu de perſonnes, même parmi celles de l'art, qui ayent ramaſſé autant d'expériences & d'auſſi ſuivies que les miennes ſur cette matiere, n'ayant preſque pas perdu de vue pendant plus de cinq ans ceux ſur qui je les ai faites, afin de pouvoir mieux en conſtater les effets.

Si j'ai donné une attention ſuivie aux enfans élevés dans mes principes, j'ai cru devoir l'étendre en même tems ſur pluſieurs de ceux pour qui l'on a adopté un ſyſtême oppoſé, en ſuivant la méthode ordinaire des Nourrices. C'eſt de cette comparaiſon qu'il faut néceſſairement partir, pour juger ſainement quelle route il faut ſuivre.

par préférence, car ſans cela on ne peut marcher qu'à tâtons.

42. Il eſt un autre article non moins eſſentiel de l'Education phyſique des Enfans du premier âge, ſur lequel j'ai encore le malheur de n'être pas de l'avis de la plupart des Ecrivains modernes, des Accoucheurs, des Sages-femmes, des Gardes, des Nourrices & des Meres qui en font les fonctions. Tous ſont perſuadés que l'enfant demande à manger toutes les fois qu'il crie, & qu'on ne peut en conſéquence lui donner à tetter trop ſouvent & trop long-tems. Les Ecrivains dont je parle, après avoir eu la hardieſſe d'avancer *que ce n'eſt que ſur les animaux qu'on peut étudier la nature de l'homme*, comme s'il n'avoit pas la ſienne particuliere, ont oſé traiter de *ſyſtême ridicule* la prudence de ne donner le ſein à l'enfant qu'au bout de deux ou trois heures qu'il l'a quitté. « Les femelles des animaux, ont-ils » dit, ſe tiennent ſur leurs petits » quand ils ſont nés, & les laiſſent

» tetter tant qu'ils veulent; c'eſt à tous » égards une leçon pour la femme, » qui doit en faire de même ». Ils n'ont pas pris garde que la Nature toujours ſage, a proportionné la quantité de lait de la femelle au nombre de ſes petits; qu'avant que tous ceux de la porrée ayent ſatisfait leur appétit, il ſe paſſe un tems conſidérable, & qu'en cela la femme ne reſſemble point à ces femelles, qui d'ailleurs ſortent de l'état naturel dès que nous voulons nous mêler de leurs affaires. Au ſurplus, le régime que je recommande ici eſt fondé ſur d'excellentes raiſons, que tous les gens ſenſés qui ne ſont pas trop enclins à la gourmandiſe, ne pourront s'empêcher de trouver telles.

Ecoutons d'abord ce que nous dit M. Tiſſot, dans ſes *Avis généraux* pour les enfans. « On doit éviter de » leur donner trop à manger, & les » régler pour la quantité des alimens » & les heures du repas, ce qui eſt » très-poſſible, même dès les premiers

» jours de leur vie, quand celle qui les
» nourrit le veut (*XI*). C'eſt peut-être
» l'âge où il convient mieux de le
» faire, parce que c'eſt celui où l'uni-
» formité de leur vie doit faire pré-
» ſumer que leurs beſoins ſont plus
» conſtamment égaux. . . . On s'ima-
» gine que les pleurs ſont toujours les
» cris de la faim, & dès qu'un enfant
» pleure on lui donne à tetter, ſans
» vouloir prendre garde que ces
» pleurs étoient peut-être l'effet du
» mal-aiſe que lui procuroit un eſto-
» mac trop rempli, ou de douleurs
» dont on n'enleve pas la cauſe en
» le faiſant manger, mais à laquelle
» le manger les rend inſenſibles pen-
» dant quelques momens, premiere-
» ment en les diſtrayant, ſecondement
» en les endormant; effet du manger
» chez les enfans qui eſt aſſez conſ-
» tant, & qui dépend des mêmes
» cauſes qui aſſoupiſſent tant d'adultes
» après le repas.

» On ne ſauroit croire tout le mal
» qu'on fait aux petits enfans en leur

» prodiguant ainſi les alimens. Je ſouhaite que les meres ſenſées veuillent ouvrir les yeux ſur cet abus, & le faire ceſſer. . . . . . Cet excès d'alimens empêche la digeſtion de ceux qui étoient néceſſaires ; ces alimens mal digérés, non-ſeulement ne nourriſſent pas, & par-là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une ſource de maladies, produiſent des obſtructions, la nouure, les écrouelles, des fiévres lentes, la conſomption & la mort ».

43. Or je demande ſur quoi l'on peut s'appuyer pour traiter de *ſyſtême contraire aux indications de la Nature*, ces conſeils ſi ſages d'un Médecin célebre & expérimenté, qui ne les a donnés qu'après une étude ſuivie des maladies des Enfans. Pour moi qui ſuis aſſez ſimple pour n'y trouver que le langage de la vérité la mieux démontrée, j'ai commencé par m'y ſoumettre. J'ai fait plus ; je ſuis venu à bout de faire goûter ces leçons à Madame de F., qui s'eſt enfin déterminée

à les appliquer à nos enfans avec u
grand ſuccès; car tant que l'aîné a e
le tetton à diſcrétion, il étoit ſujet
de fréquentes coliques & crioit ſan
ceſſe; mais dès qu'il a été réglé pou
l'heure de ſes repas & pour la quan-
tité d'alimens, les coliques ont ceſſé
& il s'eſt fortifié à vue d'œil. Le ca-
det, pour qui la mere a adopté c
régime dès le commencement, n'a
jamais eu ni tranchées, ni coliques,
ni aucune maladie. Cependant il eſt à
remarquer qu'elle les a nourris tous
deux uniquement de ſon lait juſques
vers ſix mois, ſans y joindre ni bouil-
lie, ni aucun autre aliment, quoi-
qu'elle les ſévrât de nuit ſi-tôt que ſon
lait ne l'incommodoit plus. J'en con-
clus que ce qu'on peut faire de mieux
quand on veut nourrir, eſt d'avoir
l'*Avis au Peuple ſur ſa ſanté*, d'y lire
journellement le Chapitre XXVII qui
concerne les enfans, & d'en faire en
tout la regle de ſa conduite. L'expé-
rience m'a appris que c'eſt le meilleur
guide qu'on puiſſe ſuivre.

44. Une autre erreur dans laquelle on tombe par rapport aux femmes qui se destinent à allaiter leurs enfans, c'est que la plupart de ceux qui en prennent soin se figurent qu'on ne peut trop se presser de leur former le bout du sein, car on ne veut en rien s'en rapporter à la Nature, & l'on se figure toujours que l'art peut la suppléer, malgré l'expérience qu'on fait journellement du contraire. Pour y parvenir, on leur persuade qu'il leur est utile de commencer à se faire tetter quelques jours ou même quelques semaines avant la couche, soit par des petits chiens, soit de toute autre maniere. L'effet de cette opération prématurée est nécessairement de faire venir du lait dans le sein bien avant le tems où il devroit y monter, & ce seul dérangement des fonctions naturelles, en entraîne sans contredit un considérable dans l'économie animale. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai observé que presque toutes les femmes qui s'étoient ainsi préparé

le ſein pour former le bout, ſe ſon trouvées hors d'état de nourrir leu enfant.

On tombe à peu près dans le mêm inconvénient lorſqu'on s'empreſſ de leur procurer une grande abondance de lait, parce qu'on trouve qu'elles en ont fort peu pendant les deux premiers jours après la couche, & qu'on imagine qu'il n'y en a pas aſſez pour fournir à la nourriture du nouveau né. Si on vouloit bien conſidérer que tous ſes beſoins ſont prévus par l'Auteur de la Nature qui y a pourvu avec une ſageſſe qui n'a point de bornes, on s'en rapporteroit à lui, & on tiendroit une conduite directement oppoſée. Car comme l'enfant, pendant les ſix premieres ſemaines, dort preſque toujours & ne fait aucun exercice, il eſt démontré qu'il diſſipe peu, & que par conſéquent il a beſoin de fort peu de réparation. Ainſi loin de ſe tourmenter pour procurer à la mere beaucoup de lait ſuperflu, il faudroit au contraire tâ-

her qu'il ne lui en vînt qu'autant que l'enfant en peut confommer ; ce quoi l'on réuffit très-facilement par une diete bien entendue, telle que je l'indique dans ma feconde Partie, & par un régime qui les conferve tous deux en bonne fanté.

45. J'ai dit plus haut que Madame de F., qui eft très-petite & très-fluette, a donné le fein pour toute nourriture à chacun de fes enfans pendant près de fix mois, d'où j'infere qu'il fe trouvera difficilement des meres qui ne foient pas en état d'en faire de même, fi, hors le premier mois, elles obfervent de ne pas donner à tetter plus fouvent que de trois en trois heures à leur Nourriffon, & de le retirer fi-tôt qu'elles fentent que fa faim eft fatisfaite, & qu'il ne tire plus que pour s'amufer. Son eftomac fuffifamment rempli, & jamais furchargé, en digérera plus promptement ; l'enfant profitera infiniment mieux, & cette fage économie de fon lait empêchera la mere de s'épuifer inutile-

ment, comme font toutes celles qui ont sans cesse leur enfant pendu à la mammelle, ce qui leur nuit à tous deux également. C'est donc mal-à-propos qu'on imagine que les bêtes n'ont à cet égard ni régles, ni mesure, & qu'il faut les imiter. Elles obéissent à leur instinct, qui n'étant autre que la loi de la Nature, les guide toujours sûrement vers le mieux possible par rapport à elles; au lieu que par nos fantaisies nous étouffons notre raison, qui ne nous porte pas à les imiter, mais à faire comme elles & à leur exemple ce qui convient le mieux à notre espece.

46. Le lait maternel étant, d'un aveu universel, la meilleure nourriture, la plus substantielle que l'enfant puisse prendre, & celle qui lui est le mieux appropriée, c'est une vraie folie de tenter d'y en joindre aucune autre tant que celle-là peut suffire. Lorsque vers six mois l'enfant devenu fort & vigoureux, comme il le sera certainement s'il est élevé selon

ma méthode, commence à faire un peu d'exercice & à dormir beaucoup moins, son appétit augmente, & ses besoins devenant plus fréquens, il seroit dangereux de le laisser jeûner. C'est par conséquent le tems de lui présenter des alimens plus solides.

47. La bouillie de farine de froment cuite avec du lait, quoique d'un usage très-général, est sans contredit le plus mal-sain de tous les alimens. C'est une colle pesante, d'une difficile digestion, & reconnue pour pernicieuse par les gens de l'Art. Ceux d'entr'eux qui se sont particuliérement occupés de la conservation des enfans, se sont assurés par leurs observations, que la liberté du ventre leur étoit essentielle. Or tout le monde sait que le lait bouilli les resserre, d'où il suit qu'on ne doit jamais en faire leur nourriture habituelle. N'y eût-il que cette raison pour le bannir de leur régime, elle seroit suffisante; mais je crois la bouillie une des principales causes des obstructions qui tuent un si grand nom-

bre d'enfans, avant l'âge de ſept ans qu'à peine la moitié de ceux qui naiſſent peuvent y parvenir. C'eſt d'ailleurs un mets qu'on prépare dans un poëlon de cuivre, dans lequel on le laiſſe ſouvent ſéjourner, ce qui le rend très-dangereux ; ſans compter que la pareſſe des Nourrices & domeſtiques les engageant à en faire toujours une grande quantité à la fois, afin de n'y pas revenir ſi ſouvent, elles gardent ce qui reſte pour le faire réchauffer au beſoin, ſans s'embarraſſer du mal qui en réſulte certainement pour l'enfant qui la mange. Ce ſont tous inconvéniens d'une grande conſéquence, qui me paroiſſent devoir faire exclure abſolument la bouillie, quelque préparation qu'on donne auparavant à la farine.

48. La panade faite avec un crouton de pain blanc, de l'eau & un peu de ſel, eſt ſans contredit fort ſupérieure. C'eſt une nourriture rafraîchiſſante, de facile digeſtion, que les enfans mangent volontiers, & qui eſt

n effet d'un goût aſſez agréable quand
lle eſt faite avec ſoin & comme je
indique dans ma ſeconde Partie : le
eurre ou l'huile qu'on y ajoute ne
euvent qu'être nuiſibles, & le jaune
l'œuf que quelques perſonnes y met-
ent, en fait une nourriture trop reſ-
aurante pour ce premier âge. On
eut ſubſtituer à la panade des gruaux
l'orge & d'avoine cuits à l'eau & au
el, puis éclaircis avec un peu de lait
ouveau trait & qui n'ait point été
ſur le feu; car ſi on le chauffe il perd
de ſa qualité, & ſi on le fait bouillir,
il reſſerre les enfans & leur devient
contraire. Je préfere ces gruaux, mais
ſur-tout la panade, à la ſoupe graſſe
& aux œufs frais, juſqu'à ce que l'en-
fant ait deux ans, m'étant convaincu
par des épreuves réitérées que ce ſont
les alimens qui ſe marient le mieux
avec le lait maternel. Ils le rempla-
cent même ſi parfaitement quand l'eſ-
tomac de l'enfant y eſt accoutumé,
qu'il ne s'apperçoit pas que le tetton
lui manque lorſqu'on veut le ſevrer.

Mon fils aîné l'a été à onze moi & demi, & n'avoit qu'une ſeule dent Il en avoit vingt-quatre à deux ans ce qui eſt peut-être un phénomen unique, en ſorte qu'il en a pouſſ vingt-trois en treize mois. On ne peu aiſément ſe figurer combien les criſe d'une dentition auſſi prompte ont été fréquentes, & quelle a été leur violence. Il y a cependant réſiſté contre toute apparence, au moyen du régime que je lui ai fait obſerver. On lui préſentoit de la panade & quelquefois du gruau de trois en trois heures. S'il avoit faim, il en mangeoit, ſinon on l'emportoit, & je veillois ſoigneuſement à ce qu'on ne lui donnât rien qui pût aiguiſer ſon appétit. Sa boiſſon étoit de l'eau miellée qu'il aimoit beaucoup, & dont il buvoit à diſcrétion. Je le laiſſois du reſte faire diete tant qu'il le jugeoit à propos, avec la ſeule attention de lui mettre toujours à la main une croute de pain qu'il portoit ſouvent à ſa bouche, & dont il avaloit quelques miettes. Il a ſou-

nu cet aſſaut terrible & ſi funeſte
ıx enfans avec la plus grande vi-
ıeur, & s'en eſt tiré à merveille
ıns aucune eſpece de médicament.

49. Mon ſecond fils ſevré de même
un an, avoit douze dents; les au-
res lui ſont venues avec peu de dou-
eurs: nous l'avons conduit de même.
en avoit vingt au bout de ſa ſeconde
nnée, & la même choſe eſt arri-
vée à pluſieurs autres enfans élevés
lans mes principes. On ne doit donc
ıullement ajouter foi à tout ce qui
ı été débité à ce ſujet dans la nou-
velle édition de l'*Avis aux Meres qui veulent nourrir leurs Enfans*, donnée
en 1770: c'eſt ſans aucun fondement
qu'on veut y impoſer aux femmes la
oi d'allaiter leurs enfans juſqu'à ce
qu'ils ayent leurs vingt dents; & tou-
tes les raiſons qu'on apporte à l'appui
de cette opinion ne ſont que ſpécieu-
ſes, puiſqu'elles ſont démenties par
l'expérience. Ce feroit un aſſujettiſ-
ſement très-grand pour les Dames,
que ces longs nourriſſages auxquels

on veut inutilement les aſtreindre. I
eſt au contraire intéreſſant pour la po
pulation qu'elles n'y conſacrent que le
tems qui s'y trouve indiſpenſablemen
néceſſaire, & il faut leur faire connoî
tre qu'elles peuvent s'acquitter de ce
devoir ſi eſſentiel de la maternité,
ſans pour cela renoncer pendant ſi
long-tems aux plaiſirs & aux amuſe-
ment permis.

50. A ces vues générales, qui méritent de fixer l'attention des Auteurs qui veulent traiter cette matiere intéreſſante, je joindrai des obſervations particulieres qui ne ſont pas d'un moindre poids. J'ai remarqué que les enfans qui tettent plus de quinze ou ſeize mois ſont plus difficiles à ſevrer que ceux qui quittent plutôt le tetton. Ces premiers ſouffrent infiniment plus de la privation du lait maternel, parce qu'ils y ont pris un tel goût en grandiſſant, qu'ils ne veulent ſouvent tâter d'aucune autre nourriture lorſqu'on le leur refuſe ; & plus ils ont d'âge & de connoiſſance, plus on s'y trouve embarraſſé.

mbarraffé. J'ai connu entr'autres une
ille de deux ans paffés, qui entroit
lans une efpece de fureur quand l'en-
vie de tetter la pourfuivoit : elle fau-
oit fur fa mere, déchiroit fes fichus,
'égratignoit & la tourmentoit, de fa-
;on que cette femme ne favoit plus
quel parti prendre, le lait lui ayant
nanqué tout-à-fait. Elle n'en vit point
le plus fûr pour faire ceffer cet achar-
nement, que de s'abfenter pendant
nuit jours. Mais à fon retour elle
trouva fa fille dans un état qui faillit
eur coûter la vie à toutes deux. Cette
double privation avoit jetté l'enfant
dans une langueur mélancolique, dont
elle fe fentoit encore deux ans après.
Ce font des rifques qu'on épargne cer-
tainement à ceux qu'on fevre à un an.
Au furplus, j'ai obfervé fur le tems
d'y procéder, une indication naturelle
qui me paroît affez jufte.

51. C'eft un fait qu'on regarde
communément comme certain, que
les femmes qui nourriffent ne voyent
rien ; il arrive cependant affez fré-

quemment à celles qui vivent dans l'aiſance, de devenir réglées entre le cinquiéme & le ſeptiéme mois de couche. Madame de F. a été deux fois dans ce cas aux deux enfans qu'elle a nourris, & j'en connois beaucoup d'autres exemples, même parmi les payſannes, quoique ce ſoit en elles une exception à la régle générale. Celles qui voyent avant l'année révolue ne doivent pas abſolument, ſelon moi, donner à tetter plus d'onze ou douze mois : j'y crois leur ſanté intéreſſée. Elles font une trop grande déperdition de leur propre ſubſtance par cette double évacuation, pour qu'elles puiſſent y ſuffire plus long-tems; auſſi tombent-elles toutes dans une grande maigreur quand elles ſont nourrices & réglées : leur lait perd alors beaucoup de ſa qualité, il s'échauffe, & fait en ce cas beaucoup plus de mal que de bien à leur enfant. Ainſi il vaut mieux le ſevrer à neuf ou dix mois que d'attendre plus tard; car la Nature a mis entre la Mere & l'En-

ent une telle ſympathie & des rap-
orts ſi intimes, que ce qui nuit à
une ne peut être ſalutaire à l'autre,
omme je l'ai remarqué dans une in-
nité d'occaſions. Quant à celles qui
e voyent rien & qui conſervent leur
mbonpoint, elles ſont les maitreſſes
le pouſſer le nourriſſage juſqu'à qua-
orze ou quinze mois; mais je ne con-
eillerai jamais à aucune d'aller plus
oin, à cauſe des inconvéniens dont
'ai parlé ci-deſſus.

52. J'ai fait connoître, N°. 19, les
dangers de l'uſage l'habituel des corps
de robe, & j'ai conſeillé aux meres
de les bannir de leur maiſon avec les
maillots, comme les véritables ſour-
ces des difformités de la taille & des
membres des enfans, ainſi que de la
foibleſſe de leur ſanté. Il eſt cepen-
dant queſtion de les habiller de fa-
çon qu'ils ſoient à leur aiſe, & qu'on
puiſſe les prendre & les porter par-
tout ſans crainte de les bleſſer. Pour
faire adopter celle que j'indiquerai
dans ma ſeconde Partie, il me paroît

néceſſaire de combattre d'avance les raiſons les plus ſpécieuſes qu'on allégue communément en faveur des corps. La premiere eſt de ſoutenir les enfans, & de ſervir à attacher les liſieres pour les promener & leur apprendre à marcher quand ils approchent de leur ſixiéme mois.

Je réponds à cette premiere objection, qu'on ſe fait illuſion quand on ſe figure que la Nature leur a refuſé la force néceſſaire pour ſe ſoutenir par eux-mêmes, & qu'ils ont beſoin des ſecours de l'art pour y parvenir. Je dis plus, c'eſt que les moyens qu'on y emploie communément étant ſortis de l'imagination de gens bornés & groſſiers tels que les Nourrices à gages, qui n'avoient pas les plus légeres connoiſſances de l'Hiſtoire Naturelle des Enfans, tous ces moyens produiſent un effet directement contraire au but qu'il s'agiſſoit d'atteindre. L'idée qu'on ſe forme de leur foibleſſe ſpécifique eſt en effet ſans aucun fondement, & l'on n'eſtropie pas les enfans

n les portant, auſſi facilement que le
enſent les meres, ſi n'étant ſerrés
i gênés par des corps ou autres vête-
nens, on leur a laiſſé leur ſoupleſſe
nnée, avec la liberté du jeu de tous
es muſcles. J'ai vu ſouvent à l'Amé-
ique les Négreſſes relever de terre
les enfans d'un mois en les prenant
ar un bras, ſans les faire crier. J'en
i vu d'autre les prendre par un pied,
es balancer en l'air pour s'amuſer,
ans qu'ils paruſſent en ſouffrir aucu-
ement, & j'ai éprouvé l'un & l'autre
ur les miens ſans leur faire de mal.
Ainſi toutes les précautions qu'on
croit en ce pays-ci devoir prendre
pour les manier, ſont ſuperflues, &
l'on peut écarter toute inquiétude à
ce ſujet, ſur-tout ſi on a commencé
dès le lendemain de la naiſſance à
ſuivre pour eux ma Méthode d'éduca-
tion phyſique. Au bout de huit jours
on s'appercevra combien ils ont déja
l'épine du dos droite & ferme, à la
différence de ceux qui feront couvés
par la mere & qu'on aura tenus bien

chaudement, dont à ſix mois la têt
ne pourra encore ſe ſoutenir, & don
le menton s'appuiera ſur la poitrin
lorſqu'ils auront des corps & qu'o
les promenera par les liſieres. Elle
ont l'inconvénient terrible, en pen-
dant l'enfant par-deſſous les aiſſelles
de comprimer cette partie de façon à
ſuſpendre le cours de la circulatio
du ſang, qui par-là ſe trouvant retenu
dans la tête, peut occaſionner des acci-
dens fâcheux. Les liſieres donnent en-
core à un grand nombre d'enfans l'ha-
bitude de ſe jetter en avant & de ten-
dre le cul, ce qui leur fait prendre une
attitude & une démarche tout-à-fait
déſagréables. Pour moi qui me plais
à faire des obſervations, je parierois
reconnoître à leur démarche ces en-
fans précieux qu'on a long-tems me-
nés par la liſiere; on diroit à trente
ans qu'ils tirent encore ſur la main
de la Bonne qui les retient.

53. La ſeconde raiſon qu'on allé-
gue en faveur des corps de robe, eſt
celle de préſerver les enfans dans

eurs chûtes, & de les garantir des oups qu'ils pourroient se donner. ur quoi je me contente de faire observer, qu'on va encore en ceci contre le but qu'on se propose. *Primo.* Cette précaution est inutile ainsi que celle des bourlets énormes dont on leur charge la tête tant qu'ils ne marchent pas tout seuls. *Secundo.* Lorsqu'ils en sont-là, elle est encore au moins superflue, parce que leur souplesse & leur agilité naturelles, jointes à l'instinct dont le Créateur les a doués, suffisent pour les garantir de tout accident, & les en préservent plus sûrement que la vigilance la plus active des gens qui en prennent soin, dont les précautions mal entendues ne servent souvent qu'à inspirer aux enfans une timidité fort nuisible. Il y a plus, c'est qu'il est constant que les enfans qui portent des corps & des bourlets, & qu'on tient le plus par la lisiere, tombent toujours en avant le visage contre terre si-tôt qu'on les abandonne; au lieu que

ceux qui n'y ont point été assujettis, & qu'on a livrés de tout tems à eux-mêmes, se retiennent adroitement sur les mains & se blessent peu fréquemment à la tête. Cela vient de ce que la lisiere & tout l'attirail qui les environne, rendant les premiers mous & paresseux, leur inspirent en outre une confiance pernicieuse qui leur ôte jusqu'au souci naturel de leur propre conservation, en les accoutumant à s'en rapporter uniquement à cet égard aux personnes chargées d'y veiller. La compression d'un corps de robe le mieux fait arrête d'ailleurs à tel point les fonctions des muscles de toute l'habitude du corps, que si l'on couche sur le dos un enfant de six ans qui en aura un de cette espece, il sera bien plus long-tems à se relever que celui qui n'en aura jamais porté.

Si l'on joint à ceci ce que j'ai dit au N°. 18, sur l'article des corps, j'espere qu'on sera persuadé que leur usage est un supplice qu'il faut épar-

gner à ses enfans. Les miens ont été livrés autant qu'il a dépendu de moi à leur propre instinct ; ils ont eu dans tous les tems le libre exercice de leurs membres ; aussi ont-ils acquis de bonne-heure une expérience qui les éclaire merveilleusement suivant les circonstances. On ne peut imaginer, qu'après l'avoir reconnu comme moi par de nombreux exemples, jusqu'où peut aller la prévoyance, je pourrois dire la sagacité des enfans élevés comme les miens, pour juger de ce qu'ils sont capables d'entreprendre & d'exécuter sans se blesser, & des précautions qu'il faut y apporter. C'est donc à tort qu'on se persuade qu'ils ne connoissent pas le danger ; mais ils le voyent sans en être effrayés, parce qu'ils sont exempts de nos préjugés : il leur est indifférent de marcher en plein champ ou sur le bord d'un précipice, ce qui en effet devient égal dès qu'ils s'arrangent de façon à n'y pas tomber. Ils en retirent même un avantage, celui de ne pas perdre la

tête à la vue du péril, habitude précieuſe pour la conſervation de la vie; mais j'avoue qu'il faut une fermeté dont peu de perſonnes ſont capables, pour les laiſſer faire & les regarder ſans frémir. C'eſt cependant un grand ſervice à leur rendre, & ſur-tout aux garçons, que de ne pas s'oppoſer au penchant qu'ils ont tous à s'affermir l'ame & les jambes par la vue des lieux profonds de toute eſpece, & de leur laiſſer même éprouver de légers accidens plutôt que de chercher ſans ceſſe à les en préſerver. L'homme juſqu'à trente ans profite peu de ce qu'on lui dit. Il n'en eſt pas de même de ce qui lui arrive de frappant; (*XII*) rien n'en eſt perdu pour lui, même dans l'âge le plus tendre, ſi au lieu de le diſtraire par des leçons déplacées, on le laiſſe y réfléchir de lui-même, avec l'attention de le lui rappeller à propos.

54. Il ſubſiſte un autre ſyſtême fort préjudiciable aux enfans, qui eſt ſurtout adopté par les habitans des gran-

des villes, & *qui a même été annoncé comme ſalutaire par un homme de l'Art,* (*XIII*) c'eſt de régler les enfans à quatre repas par jour dès l'âge de deux à trois ans. Il ſuffit ſelon moi de les examiner attentivement pendant vingt-quatre heures, pour remarquer que ceux à qui l'on laiſſe la liberté de ſe donner tout le mouvement néceſſaire à leur bien être, font une diſſipation continuelle & prodigieuſe ; d'où il ſuit qu'ils ont indiſpenſablement beſoin d'une réparation de même nature, qui ne doit avoir d'autres bornes que celles de leur appétit. C'eſt donc leur faire un mal réel que de leur refuſer à manger quand ils ne demandent que du pain, & qu'ils ne ſont pas alléchés par la friandiſe. Ils doivent avoir le pain à diſcrétion depuis qu'ils ſe levent juſqu'à ſix heures du ſoir, ſans quoi leur eſtomac ſouffre du fréquent beſoin qu'il éprouve, & de l'avidité avec laquelle ils y ſatisfont quand l'heure du repas eſt enfin arrivée. La ſeule attention qu'exige cette

pratique, qui doit être générale jusqu'à l'âge de huit ans ou environ, tems auquel ils se réglent d'eux-mêmes, c'est de leur donner des alimens qui contiennent peu de nourriture, c'est-à-dire peu succulens & de facile digestion; car ils ne font pour ainsi dire qu'avaler, sans presque se donner la peine de mâcher: or la viande a besoin de l'être beaucoup, ainsi il est prudent d'en retarder pour eux l'usage le plus long-tems qu'il est possible. Tout ce qui appartient au régne végétal se fond au contraire sans effort dans l'estomac, sans y laisser de résidus putrides ni alkalins. Les légumes & les fruits méritent donc de faire par préférence le fondement de la nourriture des enfans, l'excès même en ce genre ne pouvant avoir de suites fâcheuses. Il ne faut pour s'en convaincre que jetter un coup-d'œil sur ceux de la campagne; ils mangent toute la journée tant qu'ils ont faim & de tout ce qui se rencontre, excepté de la viande dont ils tâtent très-rarement. Ils vi-

ent de pain, de légumes, de fruits,
le laitage; ils deviennent néanmoins
orts & vigoureux, & s'accoutument
rès-bien à l'uſage de la viande lorſ-
qu'étant hommes ils viennent habiter
es villes.

55. D'autres perſonnes ſe perſua-
dent que dès qu'un enfant eſt ſevré,
il faut accoutumer ſon eſtomac à tout,
& qu'on ne peut s'y prendre pour cela
de trop bonne-heure. On imagine
auſſi que l'eau pure eſt trop crue pour
eux, & on a grand ſoin d'y met-
tre du vin, dont on ſe laiſſe aller à
l'envie de leur donner quelques petits
coups tout pur, dans l'idée que cela
les fortifie. On leur donne dans la
même vue du café & des liqueurs,
avec la perſuaſion qu'il ſuffit de leur
en laiſſer prendre peu pour qu'il ne
leur en arrive pas de mal. Ce ſont
tous préjugés dont les ſuites ſont ſou-
vent funeſtes aux enfans, en produi-
ſant le germe de maladies inflamma-
toires qui les tuent tôt ou tard. C'eſt
en vain, quand elles ſurviennent,

qu'on cherche à les attribuer à d'au-
tres causes moins éloignées du com-
mencement de l'indisposition : celles
que je viens d'indiquer en sont pour
l'ordinaire les principales, & j'en ai
vu plusieurs exemples très-frappans.
Au surplus, si l'on ne veut pas s'en
rapporter à ma parole, on ne pourra
du moins refuser sa confiance à M.
Tissot. Voici comme il s'explique à
cet égard dans son *Avis au Peuple sur sa santé*, Chapitre XXVII. « Un au-
» tre inconvénient dans lequel on
» tombe par rapport au régime des
» enfans dès qu'ils prennent d'autres
» alimens que le lait de la Nourrice,
» c'est de leur en donner qui sont au-
» dessus des forces de leur estomac,
» & de leur permettre des mélanges
» nuisibles en eux-mêmes, & sur-tout
» pour des organes encore foibles &
» délicats. Il faut, dit-on, accoutu-
» mer leur estomac à tout. L'inten-
» tion est fort bonne, mais les moyens
» qu'on emploie pour cela sont nui-
» sibles. Il faut leur faire l'estomac

bon, alors ils ſupporteront tout; & on ne le leur rend point bon, en leur cauſant de fréquentes indigeſtions. Pour rendre un poulain robuſte, on le laiſſe quatre ans ſans en exiger aucun travail, & alors il eſt capable des plus pénibles ſans en être incommodé. Si pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit » dès ſa naiſſance accoutumé à porter des fardeaux au-deſſus de ſes » forces, il n'auroit jamais été qu'une » roſſe incapable d'aucun travail. » C'eſt l'hiſtoire de l'eſtomac, &c. » (*XIV*) ».

Ces leçons d'un grand Maître, qui ne les a données qu'après des études approfondies de ſon Art, laiſſent d'autant moins de doute ſur la ſalubrité du régime que j'indique, que j'en ai par-devers moi la preuve dans mes enfans, qui joignent à une très-bonne ſanté toute la vigueur qu'on peut ſouhaiter à leur-âge.

Il eſt encore un point eſſentiel de l'éducation phyſique des enfans, ſur

lequel j'ai ſuivi les conſeils de M. Tiſ-
ſot, avec un ſuccès que je dois pu-
blier. Il recommande de laiſſer pen-
dant le jour les enfans abſolument
tête nue depuis l'âge de deux ans, &
de ne la leur couvrir que très-légere-
ment la nuit; cet habile Médecin en
apporte d'excellentes raiſons phyſi-
ques, d'après leſquelles je n'ai pas
balancé à pratiquer ſur mes enfans ce
qu'il preſcrit à cet égard. En effet il
leur eſt venu une prodigieuſe quan-
tité de cheveux durs comme du crin,
qui a ſuppléé au défaut des bourlets
dont ils n'ont point fait uſage, en les
préſervant des coups les plus dange-
reux, qui ſont ceux ſur le derriere de
la tête. Il eſt d'ailleurs certain que
l'habitude de l'avoir en tout tems ex-
poſée aux injures du tems & à l'ac-
tion de l'air, épaiſſit & endurcit ſen-
ſiblement tous les os qui la compo-
ſent, & conſerve cette partie ſi pré-
cieuſe de l'individu.

J'ignore donc ſous quel prétexte les
nouveaux Orthopédiſtes ont introduit

'usage de déshonorer la tête des enfans, en la leur rasant, ou en leur coupant les cheveux fort courts jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, & de leur tenir à la place toujours un chapeau sur la tête. Le principal objet m'en paroît être de leur épargner les désagrémens de la toilette, qui leur est en effet fort à charge. Mais outre que je pense qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'ils s'accoutument de bonne heure à subir le joug de la nécessité, je suis persuadé qu'un usage qui contrarie la nature, ne peut être aucunement avantageux. C'est d'ailleurs priver la tête de l'homme de son plus bel ornement, rien ne seyant mieux, selon moi, aux enfans & à tout le monde, qu'une belle chevelure *.

56. Si le physique des enfans prend par mon éducation un accroissement très-rapide, duquel on ne peut même

* Voyez *les Recherches sur les habillemens*, de M. A. Leroy, Chap. VIII.

avoir d'idée sans en avoir été le té
moin ; si elle leur procure des force
corporelles qui semblent prématurées
le moral doit nécessairement s'en res
sentir, par la relation immédiate qu
subsiste entre les organes du corps &
les fonctions de l'ame. Elles doivent
se manifester d'autant plus facilement
que les muscles & les nerfs ont plus
de souplesse & de ressort, & qu'ils
mettent toutes les parties plus en état
d'obéir à la volonté de l'individu. Or
c'est justement le cas où sont mes éle-
ves. Le lavage d'eau froide auquel je
les assujettis dès le lendemain de la
naissance, leur occasionne une trans-
piration réguliere, qui procure des
secrétions de même nature de toutes
les humeurs excrémentielles, & rend
les enfans capables de supporter le
froid le plus vif sans en être incom-
modés. Ce froid auquel ils s'accou-
ment très-facilement, concentrant
leur chaleur propre, donne plus d'ac-
tivité à la circulation des fluides, qui
s'en opposent plus puissamment aux en-

orgemens de toute eſpece. Le grand ir que je leur fais reſpirer en tout ems, ayant tout ſon reſſort, dilate ans ceſſe dans toute ſon étendue le oumon, qui n'étant d'ailleurs gêné ar aucune compreſſion extérieure, rend tout le volume dont il eſt ſuſceptible. Le trémouſſement que leur ait éprouver mon chariot ſur lequel e les promene journellement, augmente l'élaſticité des ſolides, & diſpoſe l'eſtomac à de promptes digeſtions, qui ſont, non-ſeulement les meilleures, mais indiſpenſables, dans le régime de lait, pour qu'il ne devienne pas la ſource de toutes ſortes de maux. Le vêtement que je leur donne, quelque léger qu'il paroiſſe, les couvre ſuffiſamment. Il a d'ailleurs l'avantage, en laiſſant leurs membres en pleine liberté, de ne mettre aucune entrave aux différens mouvemens que la nature exige qu'ils leur donnent : mon tapis eſt le théâtre ſur lequel ils s'exercent à volonté. Ils y acquierent cette ſoupleſſe prodigieu-

se, qui doit être par la suite leur préservatif dans les chûtes fréquentes auxquelles leur foiblesse & leur imprudence les rendent si sujets. En un mot, j'ose le dire d'après des expériences & des observations sans nombre, qui sont supérieures aux plus beaux raisonnemens, toutes les parties de ma méthode d'éducation se prêtent mutuellement la main, pour faciliter chez les enfans les opérations de la nature, en détruisant tous les obstacles qui pourroient les retarder. Elle est exactement pour eux, ce que sont pour les grains le chaulage & la culture de M. Sarcey de Sutieres, qui, en les garantissant constamment des maladies de bruine, de bled-teint, de nielle, & des autres accidens funestes, causés par les brouillards, les vapeurs de la terre, & les mauvaises influences de l'air & des saisons, lui ont toujours procuré depuis qu'il en fait usage, des récoltes abondantes, avec des grains & des fourages de la meilleure qualité; tandis que ses voi-

ins entêtés de leurs préjugés, n'en
avoient, de leur propre aveu, en pa-
reilles circonſtances, que de fort in-
férieures pour la valeur & la quan-
tité.

Qu'on ceſſe donc de ſe figurer que tout eſt fait pour les enfans, quand la mere veut bien prendre la peine de les allaiter. Qu'on ceſſe de ſe perſuader que, par ce ſeul moyen, on eſt aſſuré de les conſerver, ſans avoir d'autres ſoins à ſe donner. C'eſt ſans doute un préliminaire excellent & indiſpenſable, mais fort inſuffiſant pour parvenir au but qu'on ſe propoſe, ſi on néglige d'y joindre les procédés que j'indique. Je ſuis même bien fondé à penſer que s'ils étoient ſuivis exactement par des nourrices de campagne un peu aiſées, jeunes & de bonne ſanté, elles éleveroient plus ſûrement leurs nourriſſons, qu'elles ne font leurs propres enfans, conduits ſelon leur routine ordinaire. Car c'eſt un fait malheureuſement trop certain, qu'il meurt avant l'âge de ſept

ans, presque la moitié des enfan
qui naissent dans les villages, quoi
qu'ils y soient généralement nourr
par leur mere, vu la mauvaise éducatio
physique qu'ils reçoivent d'ailleurs.

C'est donc en vain que quelque
Ecrivains, voulant nous ranger de leu
propre autorité dans la classe des bru
tes, ont cru avoir fait une grand
découverte, en se figurant que nou
devions apprendre d'elles quelle édu
cation convient le mieux à l'homme
Plus vainement encore & trop légé
rement, ont-ils avancé que comme
les meres de tous les genres & de
toutes les especes d'animaux *couvoien*
leurs petits, c'étoit un précepte *écrit*
dans la Loi naturelle, que la femme
ne pouvoit se dispenser de faire de
même. Moi, je maintiens que ce qui
y est écrit, ainsi que dans toutes les
loix divines & humaines, c'est que
la femme doit avoir pour ses enfans,
du moment qu'ils respirent, cette
tendre sollicitude, dont les meres de
tous les genres & de toutes les es-

eces d'animaux domeſtiques ou ſau-
ages, quatrupedes & bipedes, ſont
nimés pour le fruit de leurs entrail-
es; & qu'à leur exemple, les fem-
nes doivent veiller avec un zèle &
ne aſſiduité infatigables, auſſi long-
ems qu'il eſt néceſſaire, à ce que
eurs enfans reçoivent tous les ſecours
ropres à leur former un tempéra-
nent robuſte. Ce que je dis encore,
'eſt que s'il ſubſiſte quelqu'analogie
ntre nous & les animaux, je la vois
ornée au ſeul inſtinct dont il a plu
u Créateur de nous douer comme
ux; & j'ajoute que cet inſtinct ſuffit
our porter la mere à donner le ſein
ſon enfant, puiſque la nature lui en
fait un beſoin. Loin de vouloir imi-
er la conduite des animaux, écou-
ons la voix qui parle au fond de nos
cœurs; elle nous dira que c'eſt nous
dégrader, que de chercher à copier
ſervilement les brutes dans leur fa-
çon de gouverner leurs petits, la-
quelle n'étant d'ailleurs pas uniforme
entre les carnivores & les frugivores,

nous laiſſe dans l'embarras du choi
que cette différence très-marquée da
la conduite de la chevre & celle c
la chatte, nous indique ſuffiſamme
que notre eſpece qui ne reſſemble
à l'une ni à l'autre, demande néce
ſairement une éducation qui lui ſo
particuliere, & qu'enfin il nous e
faut une qui ne ſoit préciſéme
celle d'aucun animal, mais celle d'u
homme.

Je crois avoir prouvé aſſez claire
ment que la méthode que je propoſ
eſt celle qui convient le mieux à no
tre nature, pour n'avoir pas beſoin d
m'étendre plus amplement ſur cet ar
ticle. Toutes les parties en ſont liée
l'une à l'autre par des rapports directs
de façon qu'elles concourent unani-
mement au même but. Elle a cepen-
dant cet inconvénient, qu'il faut
l'adopter en entier & pratiquer à la
lettre tous mes procédés, ou les rejet-
ter tout-à-fait pour s'en tenir à la
routine ordinaire : c'eſt-à-dire que
les alternatives ſubites du chaud au
froid

froid & du froid au chaud ſont dan-
gereuſes; & que lorſqu'on a pris une
fois ſon parti de laver un enfant régu-
liérement tous les matins avec de
l'eau froide, il faut peu le couvrir le
jour & la nuit, le vêtir légérement,
& ſe garder de le chauffer. Ma
méthode exige auſſi, de la part des
peres & meres, une vigilance &
une activité que l'argent ne peut
ſuppléer. Ceux par conſéquent qui
ont des affaires plus intéreſſantes que
de veiller ſur les domeſtiques qu'ils
chargent du ſoin de leurs enfans, ou
qui ſe croyent obligés par état de
s'en rapporter aux nourrices & gou-
vernantes à qui ils les confient, ſe
flatteroient en vain de faire prati-
quer ma méthode à ces mercenaires.
Elle eſt trop oppoſée à leurs préjugés
pour qu'elles s'y ſoumettent, à moins
qu'on ne les ſuive de fort près; &
cela demande plus de peine qu'on ne
peut ſe le figurer, quand on ne l'a pas
éprouvé comme je l'ai fait. J'avoue de
bonne-foi, qu'il faut une patience &

un courage infatigables pour en venir à bout ; mais on en eſt bien récompenſé par le plaiſir inexprimable de voir à ſes enfans une ſanté à l'épreuve de l'intempérie des ſaiſons.

Fin de la premiere Partie.





LES ENFANS
ÉLEVÉS DANS L'ORDRE
DE LA NATURE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Avis généraux aux Femmes enceintes.

57. TOUTE femme qui a formé le louable projet de remplir en entier les fonctions de la maternité, doit s'occuper des moyens d'y réussir dès qu'elle a des assurances de sa grossesse. Si elle est née d'une bonne constitution; si elle a conçu dans un de ces

momens favorables où les graces de
la ſanté brillent ſur le viſage ; ſi enfin
elle a peu d'incommodités dans ſon
premier mois, c'eſt une preuve qu'elle
mene habituellement un genre de vie
analogue à ſon tempérament. Elle
peut le continuer ſans danger, il n'y
a pas de précautions à prendre ; car
c'eſt une folie de changer un régime
dont on ſe trouve bien, & l'on dé-
range ſouvent ſa ſanté, en voulant ſe
traiter mal-à-propos en malade. Il
ſuffit de ſe défendre, le plus qu'il eſt
poſſible, de céder à ces goûts dépra-
vés auxquels les femmes groſſes ſont
ſujettes, mais dont celles qui ont
l'habitude de la frugalité ſont preſque
toujours exemptes.

58. Si j'avois néanmoins un conſeil
à leur donner, ce ſeroit de coucher
ſans lit de plumes, ou du moins de
le faire mettre par-deſſous les mate-
lats. La chaleur d'un lit trop mollet
eſt nuiſible ; elle relâche les fibres,
échauffe les reins, diſpoſe aux va-
peurs, à la mélançolie, & à beaucoup

'autres maladies ou incommodités, ont les femmes dans l'état de grosesse sont plus susceptibles que dans out autre tems. Celles qui auront le ourage de se coucher de bonne-heure our se lever entre six & sept heures lu matin, s'en trouveront très-bien, & s'épargneront beaucoup de ces petits mal-aises qui tourmentent fréquemment celles qui ont un usage contraire, d'où il arrive qu'elles mettent au monde des enfans foibles, délicats & très-difficiles à élever.

59. Cependant les femmes pléthoriques, c'est-à-dire qui sont sanguines, commencent quelquefois dès le troisiéme mois de leur grossesse à sentir des maux de tête, des étouffemens, des palpitations, des éblouissemens, &c. Ce sont en général des indications pour se faire saigner. Ce reméde qui me paroît leur convenir singuliérement bien, en ce qu'il est le vrai préservatif des fausses-couches, les soulagera toujours promptement, pourvu qu'elles mangent peu de

viande vingt-quatre heures avant & après la ſaignée, & qu'elles faſſen un uſage fréquent de lavemens d'eau ſeulement dégourdie. Pour celles qu n'ont point d'incommodités, ou de fort légeres, un régime bien entendu joint à un exercice modéré, ſuffit pour entretenir leur bonne ſanté. L'état de groſſeſſe étant aux femmes un état naturel, on ne doit pas ſuppoſer qu'il trouble en rien les fonctions animales. S'il ſemble y apporter quelque dérangement par la ſuppreſſion des régles, nous ſavons que la Providence divine a donné à cette évacuation, lorſqu'elle diſparoît, une deſtination utile à l'individu, bien loin qu'elle lui ſoit aucunement nuiſible. C'eſt auſſi ce qui arrive aux femmes de la campagne; leur frugalité, le régime végétal auquel elles ſont la plupart réduites, le peu de ſéjour qu'elles font dans un lit très-ferme, l'exercice continuel qu'elles ſont forcées de ſe donner; tous ces avantages réunis dont elles connoiſſent peu la valeur, & qui ſont un dé-

lommagement réel de la pauvreté, eur font porter à terme, ſans preſque 'en appercevoir, des enfans bien conſtitués, qu'elles mettent au monde avec peu de douleurs, & qui s'éleveroient beaucoup plus ſûrement, s'ils recevoient une meilleure éducation Phyſique.

60. Femmes qui habitez les grandes villes, informez-vous de la réalité de ces faits : ſi vous découvrez que je vous aye trompées, jettez mon Livre au feu ; mais ſi je vous dis la vérité, mettez-y votre confiance ; approchez-vous autant que vous le pourrez du genre de vie ſimple des payſannes. C'eſt le meilleur conſeil que j'aye à vous donner, pour vous procurer des couches ſemblables aux leurs.



CHAPITRE II.

Du jour de l'Accouchement.

61. L'ACCOUCHEMENT étant une ſuite néceſſaire de la groſſeſſe, c'eſt très-mal-à-propos que les femmes s'en effrayent & ſemblent craindre ce moment : c'eſt une opération ſimple de la nature, qui n'eſt par elle-même aucunement périlleuſe quand on s'eſt conduit ſagement pendant la groſſeſſe. Le danger des ſuites devient nul pour les femmes qui nourriſſent; ainſi elles n'ont aucune inquiétude à avoir, & tout ira bien ſi les Sages-femmes ou les Gardes n'y mettent pas d'obſtacles. Je me contenterai d'avertir les jeunes Dames de ménager leurs forces dans le commencement du travail, afin d'être en état d'en faire vigoureuſement uſage lorſque l'enfant ſe préſentera au paſſage. Tous les efforts qu'on leur fait faire juſques-là ne ſer-

vent à rien, & les fatiguent inutilement, au lieu qu'en ce moment ils aident beaucoup à la ſortie de l'enfant.

62. La mere délivrée & remiſe dans ſon lit, je m'occupe du nouveau-né. La premiere attention qu'il exige, eſt qu'on lui lie le cordon ombilical à trois doigts du ventre, & qu'on le coupe à un bon doigt au-deſſus de la ligature. Mais cette opération eſt plus importante qu'on ne ſe l'imagine communément, puiſque de la façon dont elle ſe fait, dépendent la vie & la ſanté. La meilleure me paroît être de commencer par couper le cordon à quatre bons doigts du ventre, avec la précaution de le tenir un peu ſerré entre les doigts près du nombril. On a ſoin alors d'exprimer du cordon, doucement avec l'index & le pouce, une liqueur jaunâtre qui s'y trouve ; & lorſqu'elle paroît épuiſée, on prend une petite éponge fine imbibée d'eau tiéde, dont on ſe ſert pour laver cette partie juſqu'à ce que l'eau devienne claire. Alors on laiſſe

couler une goute de ſang, dont la couleur vermeille annonce qu'il ne reſte plus de ce farment jaune, puis on lie l'ombilic à trois doigts du ventre (*XV*). Cela fait, on s'apperçoit que tout ſon corps eſt enduit d'une eſpece de craſſe, qui eſt un reſte de la liqueur qui l'environnoit avant que de naître. Comme cette humeur bouche les pores de la peau, & pourroit empêcher la tranſpiration qui doit commencer avec la vie de l'homme, il devient indiſpenſable de le nettoyer. M. Tiſſot, pour y parvenir, conſeille de ſe ſervir d'eau tiéde mêlée d'un tiers de vin; & ſi cette craſſe paroît trop épaiſſe & gluante, de faire uſage d'une décoction de camomille, où l'on fait fondre gros comme une noiſette de ſavon. Je ſuis perſuadé qu'on ne peut s'égarer avec un ſi bon guide; cependant je ſais auſſi que l'eau toute ſeule dégourdie au feu, ou l'été au ſoleil, peut ſuffire, l'art & ſes apprêts n'étant pas néceſſaires dans un objet auſſi peu important.

63. Comme ce ſont ordinairement les Sages-femmes, ou les Gardes quand on ſe ſert d'Accoucheur, qui lavent l'enfant, on doit avoir ſoin qu'elles ne prennent pas l'eau plus que tiéde; qu'elles n'y mettent pas trop de vin; qu'elles n'y ajoutent pas de beurre, lequel eſt nuiſible; ſur-tout qu'elles ne tentent pas de réparer les vices qu'elles imaginent quelquefois remarquer dans la conformation de la tête, à laquelle on ne doit point ſouffrir qu'elles touchent autrement que pour la laver. Ces attentions ſont toutes d'une plus grande importance qu'on ne peut ſe le figurer.

64. On ſe ſert d'une éponge fine: on commence par le viſage, enſuite on lave les oreilles, le derriere de la tête, en évitant la *fontaine* ou *fontanelle*, le col, la poitrine, le dos, les reins, & ſucceſſivement tout le corps juſqu'au bout des pieds.

65. Cette opération finie avec les précautions que j'indique, *& loin du feu en toute ſaiſon*, on eſſuie, ou plu-

tôt l'on feche l'enfant avec une serviette qui ne foit point chaude, puis on lui couvre la tête d'un béguin de toile avec une bonnet de bafin léger par-deffus.

Il faut avoir foin d'attacher dans la partie du bonnet qui répond à la fontanelle, un morceau de drap écarlate d'environ trois pouces de long & de deux pouces de large, ou une peau de taupe paffée le poil en dehors, pour préferver cette partie de la tête du froid.

On couvre le nombril avec une compreffe de linge fec, froid & blanc de leffive, qu'on affujettit avec une bande pareille qui paffe autour des reins, de façon que le tout refte en état. Au bout de trois ou quatre jours, la partie du cordon qui a été liée tombe d'elle-même. Alors on ôte la bande & la compreffe & l'on n'y met plus rien.

On lui met une chemife, une braffiere de toile ou de futaine, une couche de toile blanche de leffive & un

ange de futaine. On attache le tout, ans ferrer, avec une forte épingle u avec des cordons, en obfervant e ne rien chauffer de ce qui fert à abiller le nouveau-né, de ne pas 'approcher du feu, & en un mot, l'éviter de lui procurer aucune chaleur artificielle par quelque moyen que ce puiffe être. *On en trouvera les aifons N°. 34 & fuivans.*

66. Après cette courte toilette qui fuffit à fes befoins, on lui fait avaler quelques petites cuillerées d'eau miellée dégourdie, & on le couche à plat fans oreiller ni chevet, fur le côté, dans une corbeille d'ofier à jour, le fond de laquelle eft garni d'une paillaffe de menue paille d'avoine ou de bled, & le tour intérieur d'une étoffe quelconque qui empêche l'enfant de s'y bleffer. Il faut fe munir au moins de trois de ces paillaffes, afin d'avoir le tems de les faire bien fécher avant que de les remettre fous lui. La corbeille fera couverte d'un canevas ou d'une gaze claire, pour le parer feulement

de la piquûre des infectes, fans em-
pêcher l'air de circuler & de fe renou
veller autour de lui. Le pied de fo
lit doit regarder la fenêtre, pour l'ac-
coutumer à dormir à l'air, au brui
& au grand jour : ce font des habi
tudes excellentes, qu'on eft maîtr
de lui faire contracter dès qu'il e
né. Il s'en trouvera très-bien par l
fuite, & ceux qui en prennent foi
s'éviteront bien de l'embarras & d
la fujétion.

67. Quoique ces détails puiffen
paroître minutieux à beaucoup d
perfonnes, je ne puis trop infifte
fur l'importance dont il eft, pour l
confervation des enfans, de fuivr
à la lettre tout ce que je prefcris, &
d'avoir attention qu'ils foient libre
de prendre dans leur lit la fituatio
qui leur conviendra le mieux, fan
être arrêtés ni gênés par quoi que c
foit. *Voyez No. 18 & fuivans.*

68. Cependant l'Accouchée, fati-
guée fouvent d'un long travail, &
renfermée fort mal-à-propos entre fe

quatre rideaux, eſt dans l'impoſſibi-
ité de voir ce qui ſe paſſe, & ne peut
out au plus que donner ſes ordres.
Si elle n'a que des femmes dans ſa
chambre, il y a lieu de préſumer
qu'elles ſeront de l'avis de la Sage-
femme & de la Garde. Celles-ci na-
turellement attachées à leurs préju-
gés, ne feront certainement qu'à leur
tête, & ſuivront leur routine ordi-
naire dès que perſonne ne s'y oppo-
ſera. C'eſt donc au mari à veiller en
ce moment à tout ce qui ſe paſſe,
s'il deſire que ſon enfant ſoit élevé
dans mes principes. J'aurois ſouhaité
pouvoir lui éviter ces petits ſoins, qui
ſemblent être particuliérement du reſ-
ſort des Dames; mais perſonne ne
peut ici le remplacer pour faire ad-
miniſtrer exactement au nouveau-né
tous les ſecours dont il a beſoin; &
s'il a des entrailles de pere, il ne
regrettera pas le tems qu'il y aura
employé.

69. A chaque fois que l'enfant
s'éveille on le change avec du linge

froid, après l'avoir décrassé de la ceinture en bas avec l'éponge mouillée d'eau froide ou seulement dégourdie, s'il est sale ou mouillé d'urine; & on lui fait avaler deux ou trois petites cuillerées d'eau miellée, jusqu'à ce qu'il en ait pris à-peu-près la valeur d'une tasse; alors on lui donnera en quatre ou cinq prises une once de syrop de chicorée composé de rhubarbe, mêlé avec une égale quantité d'eau. On trouvera au N°. 25, fort au long, les raisons sur lesquelles je me fonde pour recommander l'usage de ce purgatif: ainsi j'y renvoye le Lecteur. Je me contente d'observer ici qu'il est essentiel lorsqu'il fait son effet, & en tout tems, de faire promptement jetter hors de l'appartement qu'habitent les enfans, & dans un baquet plein d'eau, les langes & couches qu'on retire de dessous eux, & de les changer en même tems de paillasse. On ne peut croire combien l'odeur fétide qui s'exhale de leurs déjections, leur est mal-saine à respirer,

ni combien elle peut leur devenir funeſte (*XVI*).

70. Les premieres ſelles qu'ils rendent ſont noires ; puis elles perdent peu-à-peu cette couleur à meſure que le *meconium* s'évacue, & l'on reconnoît qu'il n'en reſte plus dans leur eſtomac, quand elles ſont remplies de petits grains blancs avec une légere teinte de jaune, ce qui arrive beaucoup plutôt à ceux qui ont pris de l'eau miellée en naiſſant, & qui ont été purgés, qu'à ceux qu'on a fortifiés avec du vin ſucré, ou auxquels la mere a donné à tetter auſſi-tôt après la naiſſance. Ceux qu'on traite comme je l'indique, ſont auſſi moins ſujets aux tranchées, qui tourmentent les autres ſouvent pluſieurs mois, & dont les ſelles deviennent fréquemment vertes, comme ſi on y avoit haché de l'oſeille.

71. Au bout de douze heures de la couche, l'opération du minoratif eſt aſſez avancée, ſi l'on n'a pas perdu de tems, pour que la mere puiſſe pré-

ſenter ſon enfant au tetton. Ils n'y rencontreront ni l'un ni l'autre aucune difficulté, (ainſi que je l'ai démontré N°. 25) en prennant les précautions convenables pour qu'ils ſoient tous deux à leur aiſe, mais ſur-tout l'enfant. Il faut avoir attention que rien ne puiſſe lui boucher le nez, ni l'empêcher de prendre ſa reſpiration par cet organe, ce qui lui cauſeroit de l'agitation & l'empêcheroit de tetter. On mouille le bout du ſein avec du lait tiéde, ou tout ſimplement avec ſa ſalive; on le prend entre l'index & le doigt du milieu, & en le plaçant dans la bouche de l'enfant, on le comprime légerement pour y faire jaillir un peu de lait, qui le met tout de ſuite en train de tirer. Tout cela s'exécute d'autant plus facilement, qu'ayant l'eſtomac vuide & un vrai beſoin de nourriture, il eſt actif à profiter de celle qu'on lui préſente. Quand il aura dégorgé un ſein, on lui donnera l'autre pour qu'il en faſſe autant. Si-tôt qu'il ſe rendormira, ce

qui ne tardera pas, on le replacera sur le côté droit ou gauche alternativement, dans sa corbeille, toujours avec une entiere liberté de gigoter tout à son aise, après l'avoir changé s'il en a besoin, & pas plus couvert que je ne l'ai dit, quelque froid qu'il fasse. Si même la chambre de la mere étoit trop échauffée, ce qui a des inconvéniens pour elle comme pour lui, on le transportera dans une autre où il puisse respirer un air frais qui ait tout son ressort.

72. A chaque fois que l'enfant s'éveillera, la mere lui donnera successivement ses deux seins, afin d'entretenir son lait également des deux côtés. Comme il n'en tire que peu à la fois, elle aura soin de ne le pas laisser se rassasier au premier; & pour peu qu'elle y donne d'attention, elle saura en peu de jours s'arranger de façon que tout aille bien. Je n'ai pas besoin de redire sans cesse qu'il faut changer l'enfant avec du linge bien sec & froid, toutes les fois qu'il est

ſale ou mouillé, & le remettre dan
ſon lit ſi-tôt qu'il s'endort : cela ſ
ſuppoſe de reſte.

CHAPITRE III.

Du traitement de la Mere le jour de. Couches.

73. APRÈS avoir détaillé la façon de gouverner l'enfant le jour de ſa naiſſance, il n'eſt pas inutile de parler de ce qui concerne la mere, vu le rapport immédiat que la nature a mis entr'eux. Quelque court & quelque favorable qu'ait été ſon travail, il n'eſt pas indifférent pour elle de ſuivre ou non un régime qui ſoit approprié à ſon état, particuliérement pendant les premiers jours de couche.

On eſt dans l'uſage en quelques Pays, de donner à l'accouchée, après qu'elle eſt remiſe dans ſon lit, un chaudeau. C'eſt une ſoupe au lait avec du ſucre & un jaune d'œuf frais pour

a rendre plus fortifiante. J'ai remarqué que c'eſt en effet un très-bon reſtaurant, qui convient parfaitement aux femmes en ce moment, pourvu qu'on y mette peu de pain, que le lait n'ait fait que monter ſans bouillir, & qu'il ne ſoit pas contraire au tempérament. Cette ſoupe adouciſſante leur procure une tranſpiration un peu plus abondante, qui leur eſt ſalutaire, & je la crois préférable à la rôtie au vin & au ſucre, que les Sages-femmes donnent ordinairement. J'en ai vu pluſieurs fois de mauvais effets que j'avois prévus & annoncés : mais on a beau être journellement la dupe de ſes préjugés, on n'en eſt pas moins acharné à les ſuivre.

74. Plus le travail a été long & pénible, plus les femmes ont beſoin de ſe ménager pendant les premiers jours de couche, & d'être en garde contre ce qui peut les échauffer : moins auſſi doivent-elles uſer d'alimens ſolides. L'eau de gruau d'avoine, ſeulement dégourdie, à laquelle on

ajoute un peu de ſucre, ou de miel blanc qui eſt encore plus ſain, leur fournit une boiſſon très-convenable à leur état, en ce qu'elle eſt rafraîchiſſante & légérement nourriſſante. Elles s'en trouveront d'autant mieux, qu'elles en prendront peu & ſouvent. Le bouillon fait avec égales parties de bœuf & de veau ou une moitié de volaille, ſera bon, pourvu qu'il ne ſoit pas trop fort. Une taſſe toutes les deux heures ſuffit pour empêcher qu'on ne ſouffre du beſoin, & ſi l'on éprouve de la faim, on peut manger une ſoupe ou deux, légeres & point mitonnées, en obſervant que ce ſoit immédiatement après avoir donné à tetter. C'eſt pour la ſuite une bonne habitude à contracter, que d'attendre, autant qu'il eſt poſſible, que l'enfant ait fait ſon repas pour prendre le ſien.

75. Les gardes de femmes en couches ſont dans l'opinion qu'on ne peut jamais les tenir trop chaudement. Elles baſſinent leur lit à rendre les

draps brûlans ; elles les aſſomment
de manteaux de lit, de couvertures,
de couvre-pieds, &c. & le feu n'eſt
jamais trop grand à leur fantaiſie,
enſorte qu'on étouffe en hiver comme
en été dans la chambre des accou-
chées. Ce ſont tous préjugés perni-
cieux, contre leſquels je n'ai pas
connoiſſance que perſonne ait encore
eſſayé de s'élever, malgré l'impor-
tance dont il eſt d'en montrer le
danger.

Il eſt prouvé cependant par l'ex-
périence, que la chaleur outrée dont
on environne les nouvelles accou-
chées, leur cauſe des ſueurs qui,
étant continues, les affoibliſſent en
relâchant les fibres & les muſcles,
qu'elles empêchent de reprendre leur
ton; que cette chaleur eſt le prin-
cipe des inflammations qui s'oppoſent
aux purgations de la couche, leſ-
quelles, pour peu qu'elles ſouffrent
d'interruption, ſe portent prompte-
ment à la tête, & ſont la ſource d'ac-
cidens de toute eſpece. Le moindre

mal qui puiſſe en réſulter, eſt de leur occaſionner des vapeurs, maladie réelle, à laquelle la délicateſſe de leurs nerfs les rend fort ſujettes, ſans compter qu'elles deviennnent ſuſceptibles des moindres impreſſions de l'air froid; ce qui a de grands inconvéniens dans leur ſituation, même pour celles dont on étouffe le lait.

76. Leur lit doit être baſſiné de façon qu'en ſe couchant, elles ne ſoient pas ſaiſies par la fraîcheur des draps. Si on les couvre un peu plus que de coutume au ſortir du travail de la couche, il faut ôter ce plus dès qu'elles ſont réchauffées. On fera, l'hiver, aſſez de feu dans leur appartement, pour que le froid ne s'y faſſe pas ſentir d'une façon marquée, & on y renouvellera l'air, au moins deux fois par jour, en ouvrant la porte & une fenêtre du côté oppoſé pendant un bon quart-d'heure, avec la ſeule précaution de préſerver l'accouchée de l'impreſſion directe de ce courant d'air froid, ce qui eſt très-facile. Si

c'eſt

c'eſt l'été, le danger du froid devient nul ; & ſi on fait du feu pour la commodité de la garde, on doit tenir toujours la porte & les croiſées ouvertes, à moins qu'il ne faſſe de la pluie ou du brouillard. Ces ſeules attentions, jointes à celle de parfumer pluſieurs fois par jour la chambre avec du vinaigre brûlé ſur une pelle rouge, ſuffiſent pour mettre les femmes à l'abri d'une infinité de miſeres auxquelles la plupart d'entr'elles ſont en proie pendant les premiers jours de couches.

77. Pendant que je traite des préjugés qui ſont ſi ſouvent funeſtes aux femmes en couches, je ne puis me diſpenſer de m'élever contre l'uſage où l'on eſt de les laiſſer pourrir, pour ainſi dire, pendant pluſieurs jours dans l'ordure dont elles ſont environnées, en ſe perſudant qu'il eſt dangereux de les changer de draps & de chemiſe. Cependant les exhalaiſons fétides que répandent les ſueurs qu'on leur procure, & les lochies, corrompent né-

ceſſairement l'air qu'elles reſpirent. Les draps & tout ce qui touche le corps, en eſt impregné à tel point, qu'ils en conſervent une odeur inſupportable à ceux qui n'y ſont pas accoutumés, laquelle eſt ſans ceſſe repompée par les pores de la peau toujours ouverts par l'extrême chaleur de la chambre des accouchées. Or, ce ſeul inconvénient montre aſſez combien cet uſage eſt pernicieux, pour qu'il ſoit ſuperflu de m'étendre plus au long ſur cet article; mais je me ſuis aſſuré par des expériences réitérées, qu'il n'y a aucun danger à faire la toilette pluſieurs fois par jour & à changer de linge, de draps & même de matelats & de couvertures matin & ſoir, pourvu que rien de tout cela ne ſoit froid ni humide. Cette propreté très-ſalutaire en elle-même, met au contraire les femmes on ne peut plus à leur aiſe; & rien ne les fortifie plus promptement. Elles peuvent auſſi ſe lever pendant une heure ou deux, le jour même de la couche

ſur une chaiſe longue : c'eſt le moyen de trouver leur lit meilleur.

CHAPITRE IV.

Du ſecond jour des Couches.

78. SI la mere & l'enfant ont été conduits comme je l'indique, on peut être aſſuré que tout réuſſira. Il ne s'agira donc, pour la mere, que de continuer ſon régime, en augmentant tant ſoit peu la quantité des alimens, c'eſt-à-dire le nombre de ſes repas, qui doivent toujours être fort légers. Car il faut éviter également l'inconvénient de faire diéte au point de ſouffrir du beſoin, & celui de ſurcharger ſon eſtomac en mangeant trop à la fois, ou des choſes de difficile digeſtion. Quelques ſoupes légeres, peu ou point mitonnées, un œuf frais qui ne ſoit cuit qu'en lait, un petit morceau de biſcuit trempé dans deux

cuillerées de bon vin vieux, de petits bouillons dans l'intervalle de ces repas, avec de l'eau de gruau ſi on eſt tourmenté de la ſoif, ſuffiſent pour ſoutenir convenablement pendant vingt-quatre heures. On peut ſe lever & reſter cinq ou ſix heures ſur une chaiſe longue, pendant lequel tems on expoſera au grand air, les draps, matelats & couvertures.

79. Quant à l'enfant, il faut, le matin ſi-tôt qu'il eſt éveillé & avant de lui donner à tetter, le mettre nud, loin du feu, & le laver de la tête aux pieds avec une éponge mouillée d'eau froide, même lorſqu'il gele. On ſuivra la marche indiquée ci-deſſus, N°. 64, en commençant par le viſage & finiſſant par les pieds; & on continuera ce lavage froid tous les jours réguliérement, quelque tems qu'il faſſe, à-peu-près à la même heure, toujours immédiatement avant de lui faire prendre ſon repas. Après l'avoir ſeché avec du linge froid, qu'on a ſoin de paſſer auſſi derriere les oreilles,

on lui broſſe légerement la tête avec une broſſe de chiendent, & on le r'habille en le changeant de tout, pour lui donner le tetton.

80. Chaque fois que l'enfant ſera ſale, on le décraſſera de la ceinture en bas avec l'éponge mouillée d'eau froide, & on le changera avec du linge froid : cet uſage qui, en donnant du corps à la peau, entretient une tranſpiration uniforme & réguliere, eſt le meilleur fortifiant qu'on puiſſe donner aux enfans nouveaux-nés, comme je l'ai démontré N°. 29 *& ſuivants.* On ſera étonné de la rapidité des progrès de ceux en faveur deſquels on ſe fera la violence de ſuivre ces procédés ſimples, pourvu qu'on ait d'ailleurs l'attention d'exécuter ponctuellement les autres parties de ma méthode. Elles conſiſtent à faire reſpirer le grand air aux enfans le plus qu'il eſt poſſible, car plus ils y ſeront expoſés, mieux ils profiteront; à ne les jamais approcher du feu; à ne les pas couvrir le

jour ni la nuit plus que je ne l'ai dit ; à les éloigner des chambres chaudes ; en un mot, à les préſerver avec un ſoin extrême de toute chaleur artificielle, quelque froid qu'il faſſe.

81. L'enfant étant bien lavé & changé, la mere lui préſente ſucceſſivement ſes deux ſeins ; & s'il urine dans cet intervalle, comme cela eſt aſſez ordinaire, on lui remettra une couche & un lange ſecs avant de le recoucher, ce qu'on peut faire aiſément ſans le réveiller s'il n'eſt pas emmailloté. Il ne faut pour y réuſſir que placer le lange & la couche ſecs ſur la manne, puis poſer l'enfant deſſus, après avoir détaché adroitement l'épingle qui tenoit celles qui ſont mouillées, qui tombent d'elles-mêmes en l'enlevant, & le recouvrir légerement. Je ſuppoſe ici qu'il ſe ſera endormi au tetton, parce que tous ceux qui ſe portent bien, ne font preſque que dormir & tetter pendant les deux premiers mois de leur vie, ſur-tout lorſqu'on leur a fait prendre en naiſ-

ſant l'eau miellée avec l'once de ſyrop de chicorée. Si cependant il s'en rencontroit de ſujets à quelques tranchées, le meilleur parti ſeroit de n'y rien faire & d'avoir patience. Elles ſe diſſiperont ſans aucun ſecours ni médicamens, dont il faut proſcrire l'uſage avec les enfans du premier âge. On ſe trouve très-bien de les abandonner aux ſoins de la nature, qui les conduit mieux & plus ſagement que nous ne pouvons faire. Il ſuffit pour en être convaincu, de lire ce que j'ai dit à ce ſujet au N°. 21 *& ſuivans.*

Si j'avance que les enfans, dans les premiers mois de leur exiſtence, ne ſe réveillent preſque que par le beſoin de tetter, il ne faut pas en conclure qu'il faille leur en donner toutes les fois qu'ils s'éveillent. Il pourroit en réſulter de grands inconvéniens pour la mere & pour l'enfant. Si, par exemple, un enfant ſe met à crier un quart-d'heure ou une demi-heure après avoir quitté le tetton, on

ne doit pas ſoupçonner que ce ſoit parce qu'il a faim, mais bien plutôt parce qu'il éprouve quelque douleur, dont la cauſe ne feroit pas enlevée par la nourriture qu'on lui feroit prendre. Elle ſurchargeroit au contraire ſon eſtomac, & deviendroit la ſource de nouvelles tranchées pires que les premieres *.

82. La regle qu'il me paroît le plus convenable de ſuivre à cet égard, eſt de ne préſenter le ſein à l'enfant qu'une heure & demie environ après qu'il l'a quitté, juſqu'à ce qu'il ait cinq ou ſix ſemaines, & de le régler enſuite à ne tetter que de trois en trois heures, bien entendu que s'il dort il faut bien ſe garder de l'éveiller pour quoi que ce ſoit, quand même il feroit un ſomme de ſix & ſept heures de ſuite. J'ai remarqué que ces longs ſommes ſont précieux & très-bons à ménager, parce qu'ils prou-

---

* Voyez N°. 42.

vent la bonne conſtitution des enfans qui y ſont ſujets.

83. Mais ſi le ſommeil eſt abſolument néceſſaire aux enfans nouveaux-nés, & ſi rien n'eſt plus utile à leur ſanté que de les laiſſer s'y livrer en toute liberté, il faut néanmoins ſe garder de chercher à le provoquer par le moyen qu'y employent communément les nourrices. Je veux parler de la peine qu'elles ſe donnent de les remuer ſans ceſſe & de les bercer pour les endormir. Ce mouvement doux & lent ne les aſſoupiſſant que parce qu'il les étourdit, pourroit leur cauſer à la longue des dérangemens dangereux dans les fibres du cerveau. C'eſt d'ailleurs une mauvaiſe habitude à leur faire contracter, & un grand aſſujétiſſement pour ceux qui en prennent ſoin, à qui il convient d'autant mieux de l'épargner, qu'il eſt pour le moins tout-à-fait ſuperflu, n'ayant pour but que d'empêcher les enfans de crier. Mais c'eſt en vain que les meres ſe tourmentent à cet égard,

Elles devroient conſidérer premiérement que les cris ſont le ſeul langage que la nature ait donné aux enfans, & qu'ils ne ſont pas ſeulement en eux l'expreſſion de la douleur, mais qu'ils ſont auſſi celle de tous leurs beſoins, de leurs deſirs, & même de leurs fantaiſies : ſecondement, que quand même les cris annonceroient toujours de la douleur, elle eſt abſolument inſéparable de l'état de l'enfance juſqu'à un certain point, & qu'ils en ſont une eſpece de ſoulagement. Comme il eſt cependant facile à une mere qui nourrit, de diſcerner avec un peu d'attention les différens accens & articulations de ce langage monotone pour ceux qui ne l'ont pas étudié; elle y deviendra bientôt ſavante, & ſaura diſtinguer en peu de tems, ſi elle veut en prendre la peine, les cris de ſouffrance d'avec ceux qui auront une autre cauſe, & s'y trompera rarement. Or ſachant à point nommé quand ſon enfant aura beſoin de ſoulagement,

elle y pourvoira ſuivant les circonſ-
ances, & ſera du reſte ſans inquié-
ude. Il eſt donc néceſſaire que les en-
ans crient, & il eſt utile de les laiſ-
er, à cet égard, obéir à leur inſtinct,
ans y apporter aucun empêchement.

C'eſt une vérité importante, dont il
eſt d'une grande conſéquence que les
Dames ſoient bien perſuadées dans
l'éducation phyſique de leurs enfans,
& de laquelle je ne ſache pas qu'au-
cun des Auteurs qui ont écrit ſur cette
matiere, ait encore fait mention. Ce-
pendant celles qui voudront bien me
donner leur confiance, en retireront
l'avantage inappréciable de s'épargner
toutes les peines & les allarmes aux-
quelles ſont ſans ceſſe en proie, celles
qui peu inſtruites des Loix de la Na-
ture, ne ſavent pas ſe ſoumettre à la
néceſſité, & ne ſont guidées que par
de faux préjugés. Vouloir empêcher
un enfant de crier, c'eſt exactement
vouloir le rendre muet. Les cris ſont
le premier développement des organes
de la voix; ils ſervent à les aſſouplir,

à les façonner, à les diſpoſer enfin à
toutes les inflexions néceſſaires pour
former des ſons de toute eſpece & articuler
des mots. Des obſervations ſans nombre, & faites avec la plus
grande attention, m'ont fait reconnoître que les enfans crient beaucoup
moins ſi-tôt qu'ils commencent à parler, & que ceux qu'on a laiſſé crier
tout à leur aiſe, parlent plus tôt & plus diſtinctement que les autres. C'en
eſt aſſez, je crois, pour calmer à cet égard l'inquiétude des meres, & leur
faire abandonner le projet déraiſonnable & tout-à-fait inutile de priver
leurs enfans de l'exercice de leur voix, puiſque c'eſt aller, en cette partie,
contre le vœu même de la nature, dont il eſt toujours dangereux de contrarier les opérations.

84. Cette méthode de gouverner les enfans au ſecond jour de leur naiſſance, eſt preſque la même qui leur convient pendant les quatre premiers mois de leur vie. Il n'eſt queſtion que d'avoir le courage de la ſuivre exac-

ement chaque jour ſans y rien changer, pour les voir profiter ſenſiblement : ce que l'on reconnoîtra encore mieux, ſi on les compare avec ceux de leur âge élevés ſelon la routine ordinaire.

Le lait de la mere, bien économiſé, ſuffira ſeul pour la nourriture de ſon enfant juſqu'à cinq ou ſix mois, ſi elle a ſoin les cinq premieres ſemaines paſſées, de ne pas lui donner le tetton plus ſouvent que de trois en trois heures ou environ, lorſqu'il ſe trouve éveillé, & de ne l'y laiſſer qu'autant qu'il tire avec activité. Dès qu'il ne fait plus que *ſuçoter*, la faim eſt ſatisfaite, & ce qu'il prend au-delà, non-ſeulement eſt ſuperflu, mais devient nuiſible. Ce n'eſt que parce que les enfans tettent trop ſouvent & trop long-tems, qu'ils ſont ſujets à tant d'infirmités, & que les meres s'épuiſent ſi promptement, qu'elles ſont ſouvent forcées de joindre d'autres alimens à leur lait pour que leur Nourriſſon ne jeûne pas. Comme elles

ont commencé par le gorger de lait jusqu'à ce qu'il le rejette, elles continuent à le gorger de bouillie, dont il ne peut pas se débarrasser aussi facilement. Les digestions sont lentes, pénibles & souvent mal-faites, ce qui occasionne de fréquentes coliques. Si on l'entend crier, on lui donne vîte à tetter pour le faire taire, & par ces indiscrétions multipliées on parvient à lui causer des obstructions, dont les suites funestes sont toujours une vie languissante que termine une mort prématurée.

Meres tendres & novices, écoutez favorablement ce que mon expérience m'a appris, & revenez de vos préjugés. Vos enfans ne mourront pas d'inanition, quand vous les conduirez comme je vous le prescris; vous les verrez au contraire acquérir sur leurs contemporains une supériorité frappante, qui vous donnera la plus grande satisfaction. Car ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais seulement ce qu'on digere. Peu de nour-

ture bien digérée procure une meil-
ure santé & un accroissement plus
pide, qu'une plus grande quantité
rsqu'elle fatigue l'estomac; & celui
es enfans a besoin de grands ména-
emens. Tenez donc pour incontes-
ble ce principe que j'ai puisé dans
es meilleures sources; qu'il soit la
ase de votre conduite dans l'éduca-
on physique de vos enfans pendant
a premiere année. Je vous promets
es succès au-dessus de vos espérances,
arce que je suis fondé en preuves qui
e se sont jamais démenties, & que
e suis incapable de vous tromper.
Vous reconnoîtrez vous-mêmes, pour
eu que vous vouliez y donner d'at-
ention, qu'un enfant qui dort pres-
que sans cesse, a besoin de fort peu
d'alimens pour s'entretenir en bon
état; que le sommeil même le nour-
rit, & qu'il est d'autant plus tran-
quille, que la digestion est moins
laborieuse; qu'enfin c'est une vraie
folie de s'entêter à lui donner à man-
ger chaque fois qu'il crie, quand on

eſt aſſuré qu'il ne peut y être exci
par la faim. Ne faites donc aucun ca
de tout ce qu'on pourra dire, & ſu
vez mes conſeils déſintéreſſés pou
votre avantage & celui de vos enfan

CHAPITRE V.

Du troiſieme jour des Couches.

85. Le troiſiéme jour de la Couch
qui n'apporte aucun changement ſen
ſible à l'état de l'enfant, ni au traite-
ment qui lui convient, demande pou
celui de la mere une attention toute
particuliere. C'eſt le jour de la montée
du lait; il ſe porte avec une grande
abondance vers les mammelles, & oc-
caſionne une révolution qui eſt quel-
quefois accompagnée de fiévre. Je dis
quelquefois, car les femmes qui nour-
riſſent en ſont exemptes pour la plu-
part ; mais elles n'en doivent pas
moins prendre quelques précautions
qui ſont indiſpenſables en cette cir-

onſtance. Elles conſiſtent principale-
ent à ſe préſerver avec plus de ſoin
es impreſſions de l'air froid ſur le
in; à prendre, s'il eſt poſſible, quel-
ues lavemens d'eau-tiéde, & à dimi-
uer un peu la quantité des alimens,
n augmentant d'autant la boiſſon
'eau de gruau qui leur eſt fort ſalu-
ire. Les Nourrices doivent ce jour-
à, ainſi que les ſuivans juſqu'au neu-
iéme, obſerver très-ſcrupuleuſement
e faire tirer les deux ſeins chaque
ois qu'elles donnent à tetter, afin
'éviter l'engorgement qui pourroit
'y former. J'ai obſervé plus d'une fois
ue celles qui ſuivent dès le commen-
ement les préceptes que j'ai donnés
i-deſſus, ne ſont point ſujettes à ces
ngorgemens; qu'elles ne ſouffrent
as en donnant à tetter, & qu'il ne
eur vient aucun mal au ſein pendant
e nourriſſage.

86. Cependant, comme parmi les
emmes qui ſont habituellement bonne
chere, il peut s'en rencontrer qui
ſoient pourvues d'une ſi grande abon-

dance de lait, qu'elles s'en trouve incommodées, & que leur enfant puisse suffire à les en débarrasser ; ce cas, il faut tâcher d'en trouver second un peu plus âgé, ou quelqu chien nouveau-né pour se faire tette On peut aussi tirer son lait soi-mên avec une pipe à plaque, ou par que qu'autre moyen.

Si néanmoins il se formoit au se des nœuds de lait ou des dureté le remede le plus sûr & le plus promp pour les dissiper, est de graisser tou la partie avec le Baume du Chevalie de la Borde *. Ce remede est de beau coup préférable aux cataplasmes de la & de mie de pain, qui ont l'inconvé

---

* J'ai publié en 1771, par la voie des Affiches Picardie, N°. 38, la recette de ce remede admirabl avec la maniere de s'en servir & ses différentes pro priétés. Mais quoique la manipulation de ce Baum soit longue & difficile, je conseille aux personne qui voudront être assurées de l'avoir bon, de prendr la peine de le faire faire comme moi sous leur yeux. On trouvera à la fin de cet Ouvrage la Lettr par laquelle j'ai publié cette recette, & qui contien des détails que je crois pouvoir être utiles & agréa bles aux personnes qui voudront en faire usage.

ent d'attirer s'ils ne ſont changés
moins toutes les deux heures : au
u que le Baume reſte douze heures
plus ſans avoir beſoin d'être renou-
llé. Il a d'ailleurs la propriété de
lmer les douleurs très-peu de mo-
ens après ſon application, & ſou-
nt l'engorgement ſe diſſipe en trois
quatre heures. Il guérit également
s écorchures, gerſures, excoriations,
nſi que tous les maux de ſein aux-
els les Nourrices peuvent être ſu-
ttes; & quoique le bout en ſoit tout
rbouillé, les enfans n'en tettent pas
ec moins d'appétit, ſon goût ne
ur déplaiſant nullement. Ce remede
d'ailleurs la commodité que, ſe
rdant en bouteilles bien bouchées
iſſi long-temps qu'on veut, on peut
ujours l'avoir ſous la main pour s'en
rvir au beſoin.



CHAPITRE VI.

Suite du traitement de la Mere &
l'Enfant après le troisieme jour.

87. Les femmes se sentent ordin
rement de la révolution du lait,
tant & plus le quatriéme jour de
couche que le troisiéme. Il est
conséquent essentiel de ne pas négli
l'usage des précautions que j'ai in
quées, sur-tout si l'engorgement
mammelles subsistoit encore. M
l'effet du Baume de L. B. est si pron
& si souverain, & celui du régi
que je recommande si assuré, que to
ira certainement bien si on l'a sui
On peut en ce cas se lever presqu'à s
heure ordinaire & manger à sa fai
en n'usant de viande qu'à dîner,
en ne faisant que de petits repas.
s'entretiendra ainsi jusqu'au dixiém
jour qui termine le traitement de

ıche pour les femmes qui nourrif-
t, tems auquel elles peuvent re-
ndre leur train de vie accoutumé.
eur confeille cependant de fe cou-
r de bonne-heure & de fe lever
tin, & de préférer toujours les lé-
nes & les fruits mûrs de chaque
on à la viande & aux ragoûts, qui
ıt moins convenables à leur état.
qu'à ce terme, elles feront bien
ſi de tenir leur porte fermée pour
ıt ce qu'on appelle *viſites*. La com-
gnie de quelques perfonnes eft cer-
nement utile & agréable : mais j'ai
marqué plufieurs fois qu'un trop
and cercle fatigue les femmes avant
dixiéme jour de couches, & occa-
nne même fréquemment un dé-
ngement fenfible dans leur bien-
ré lorfqu'elles s'y livrent trop tôt.
88. Quant à l'enfant, les fix pre-
ieres femaines de fa vie offrent peu
variations dans fon état phyfique,
peu d'obfervations importantes, s'il
porte bien; & il fe portera bien, en
traitant fuivant mes principes. Je

ne puis cependant me diſpenſer d'
ſerver ici que les enfans nouvea
nés ſont, dans ces ſix premieres
maines, ſujets à des accidens de p
ſieurs eſpeces. J'ai vu, par exemp
à Paris au mois de Février 17
un Enfant attaqué d'un enchifré
ment ſi conſidérable, qu'il ne p
voit prendre le tetton, faute de p
voir, pendant qu'il tettoit, pren
ſa reſpiration par le nez. Je lui
inſinuer dans les narines la vap
chaude d'une décoction de fleurs
ſureau; on y plaça enſuite deux pe
morceaux de beurre de cacao
firent rendre à l'enfant une gra
quantité d'humeur verte & ſang
nolente. Cette prompte évacuatio
ſoulagea, & il a toujours bien te
depuis. Le ſeul ſoin qu'il exige, c
d'être lavé tous les matins avec
l'eau froide de la tête aux pie
d'être épongé à froid de la ceint
en bas, ſeché & changé avec du lin
blanc, chaque fois qu'il eſt ſale
mouillé d'urine; de tetter envir

ıtes les deux heures le jour, quand
ne dort pas, & ſeulement deux
s dans la nuit, tant que la mere
tourmentée par ſon lait; puis ſeu-
nent une fois, juſqu'à ce que la
ıre n'en ait plus aſſez pour ſatiſ-
re à l'appétit de ſon enfant, &
'elle commence à lui faire manger
la panade; alors elle doit le ſévrer
nuit tout-à-fait. La panade ſe fait
ec un crouton de pain qu'on met
ɪuillir dans une écuelle ſur le feu
ec de l'eau & un peu de ſel, juſ-
'à ce que le pain paroiſſe ſe diſ-
udre de lui-même; alors on la
tire du feu, & en tournant avec
ıe cuillere, on l'éclaircit avec du
ıt nouveau trait, qui n'ait pas été
hauffé, ou tout ſimplement avec un
:u d'eau pour la donner à l'enfant.
89. On ſe figure peut-être que c'eſt
›ur les femmes un aſſujétiſſement
ès-pénible d'être éveillées une ou
:ux fois dans la nuit pendant quatre
ı cinq mois de ſuite; mais toutes
elles qui ont nourri certifieront que

rien ne les a moins fatiguées, par l
facilité avec laquelle elles se rendo
ment, & le bien-être que leur procu
roit l'évacuation néceſſaire de leu
lait. Elles doivent donc être à ce
égard ſans aucune inquiétude, & ſ
perſuader qu'au bout de huit jou
elles y trouveront plus de plaiſir qu
de peines.

90. Un point eſſentiel de ma Mé
thode d'Éducation phyſique, comm
je l'ai déja dit & ne puis me laſſe
de le répéter, eſt de préſerver les en
fans de toute chaleur artificielle ave
un ſoin particulier; de les tenir hor
des appartemens, expoſés au gran
air le plus qu'il eſt poſſible, & d
leur procurer dès les premiers jour
de leur vie un exercice qu'ils ſont hor
d'état de prendre par eux-mêmes
mais qui ne leur en eſt pas moin
ſalutaire.

Il eſt de fait que les enfans nou
veaux-nés ſoutiennent parfaitemen
le mouvement des voitures, mêm
les plus rudes, ſans en être jamai
incommodés

ıcommodés, comme le prouve l'en-
:vement prodigieux qu'en font jour-
ellement à Paris les charrettes des
Ieneurs & celles des Meſſageries de
ous les environs, juſqu'à vingt-cinq
z trente lieues. D'après cette obſer-
ation j'ai imaginé, pour promener
:s enfans, un chariot à quatre roues,
ompoſé d'un train ſur lequel ſe poſe
olidement entre quatre chevilles, la
orbeille qui leur ſert de lit, & d'un
vant-train tournant qui porte une eſ-
ece de timon pour conduire le chariot.

Les avantages qui réſultent de
ette promenade, ſont que les en-
ıns couchés tout de leur long, ſont
lus à leur aiſe, moins échauffés l'été,
z dans une meilleure ſituation, que
orſque leur gouvernante les porte
ır les bras, quand bien même elle
ıroit l'attention de les tenir tantôt
'un côté, tantôt de l'autre, ce qui
ſt impoſſible à pluſieurs, & ce que
:s autres négligent le plus ſouvent.
e dis plus, c'eſt que quelques pré-
:autions qu'elles y mettent, elles ne

peuvent ſe diſpenſer de ſerrer forte-
ment les genoux des enfans, par l
crainte qu'ils ne leur échappent, c
qui à la longue en rend beaucoup d
cagneux.

Voilà donc un grand inconvénien
d'évité; mais un grand bien que mo
chariot procure aux enfans, c'eſt d
s'endormir ſans interrompre leur pro
menade ni leur exercice, ſi-tôt qu
l'envie leur en prend. Or, le ſommei
étant infiniment précieux pour leu
ſanté, & le trémouſſement qu'il
éprouvent ſur ma voiture étant aſſe
propre à le provoquer, ſans avoi
d'ailleurs les dangers du berceau qu
ne fait que les étourdir, on ne doi
pas balancer ce me ſemble à l'adop
ter. J'ai remarqué par un grand nom
bre d'expériences, dont les premiere
ont été faites ſur mes deux fils, qu
cette promenade journaliere, joint
aux autres parties de ma Méthod
d'Education phyſique, contribue mer
veilleuſement à faire prendre aux en
fans l'accroiſſement & la force don
ils ſont ſuſceptibles.

CHAPITRE VII.

De la façon d'habiller les Enfans.

ı1. ON n'avoit pas encore imaginé l y a vingt ans que l'Education phyique des enfans s'étendît jusques sur la naniere de les habiller, ni qu'elle pût nfluer en rien sur leur bonne ou leur nauvaise constitution. C'est cepenlant une vérité que plusieurs per-onnes de l'Art * ont reconnue, & qu'ils se sont fait un devoir de dénontrer dans leurs Ecrits.

Sans entrer à ce sujet dans un détail qui seroit ici déplacé après ce que 'en ai dit N°. 52 & *suivans*, il me suffit d'engager les meres à se persuader que rien n'est plus important pour

* Voyez *les Recherches sur les habillemens des Femmes & des Enfans*, par M. Alphonse Leroy, Docteur en Médecine, chez Boucher, Libraire, quai des Augustins, à Paris.

la conservation de leurs enfans, que l
choix des premiers vêtemens qu'elle
leur donneront. Ceux qui sont élevé
dans mes principes acquierent de
forces prématurées. Ils ont besoi
beaucoup plutôt que les autres d'êtr
débarrassés des couches & des lange
qui les empêchent de se servir de leur
jambes, dont ils commencent déja
faire usage à deux mois. Il faut don
le leur faciliter par un habillemen
commode, qui leur laisse la plein
jouissance de leurs membres. Le mieu
seroit sans doute de les laisser nuds d
la ceinture en bas comme on le fai
à l'Amérique, où ils n'ont qu'un
petite chemise à brassiere, qui ne leu
passe pas le nombril; mais il seroi
ridicule de le proposer dans ce pays
ci, & la décence veut qu'on ait u
vêtement.

92. Celui qui nous a paru mieu
remplir cet objet pour les garçons
est un gilet très-aisé de quelqu'étoff
légere & qui puisse se laver, telle qu
de la futaine l'hiver & de la toile l'été

ıvec une culotte pareille faite à la ma-
:elotte & qui s'attache au gilet avec
leux boutons, ſans bas ni ſouliers.
La chemiſe eſt bordée par en haut
d'une collerette qui garnit le col, au
moyen de quoi on ne leur ſerre pas
cette partie, qui jouit ainſi que toutes
les autres d'une entiere liberté. Il eſt
vrai qu'il faut avoir au moins trois
douzaines de ces culottes, pour pou-
voir en changer toutes les fois qu'il eſt
néceſſaire, & pour avoir le tems de les
faire laver & ſécher. Mais en les fai-
ſant de toile, la dépenſe n'eſt pas
conſidérable; elles tiennent lieu de
langes & de couches, dont on n'a
plus beſoin que pour la nuit. L'en-
fant ainſi vêtu, on le poſera chaque
jour pendant quelques heures ſur un
tapis étendu par terre, pour s'y exer-
cer de lui-même, en ſe tournant &
retournant à ſa fantaiſie. Il y acqué-
rera en peu de tems une ſoupleſſe
& une agilité plus grandes qu'on ne
peut ſe le figurer, ſur-tout ſi la mere
veut bien de tems en tems avoir la

complaiſance de ſe mettre auſſi ſur l
tapis à quelque diſtance de ſon Nour
riſſon, & celle de lui montrer le te
ton en l'appellant lorſque ſon heur
de tetter ſera venue. Il ne balancer
pas à ſe traîner vers elle à quatr
pattes, & guidé par le beſoin, ce pre
mier mobile de l'induſtrie, il ſer
bientôt capable d'aller la joindre d'u
bout du tapis à l'autre. C'eſt ain
qu'il parviendra en peu de tems à ſ
ſervir de ſes forces & à s'en procure
journellement de nouvelles, ce à quo
la commodité de ſon vêtement con
tribuera beaucoup, en lui permettan
de prendre toutes les attitudes poſſi-
bles ſans éprouver aucune gêne; poin
eſſentiel dont on doit particuliére-
ment s'occuper, & qu'on ne rencon-
trera jamais dans les corps de robes
qu'on regarde communément comme
devant être le premier habillemen
des enfans.

93. Quant à celui qu'il convient de
donner aux filles, je n'en parlerai pas
d'une maniere auſſi poſitive, n'ayant

-u que des garçons. J'imagine cepen-dant qu'une jaquette qui ne pafferoit guere le genou feroit très-commode. Au furplus, chaque mere adoptera celui qui lui conviendra le mieux; peu importe, pourvu que les filles ne portent ni corps, ni corfets à baleines, & qu'elles ayent comme les garçons le libre mouvement de tous leurs membres.

94. Dès qu'un enfant commence à fe foutenir on voudroit qu'il marchât; & pour y parvenir, on ne manque pas de le pendre par les aiffelles avec des lifieres doubles attachées au corps de robe qu'on lui met. J'ai démontré, N°. 52 *& fuivans*, l'inutilité & le danger même de cet ufage, que je profcris abfolument de mon Education. Il eft infiniment plus utile de laiffer les enfans fe rouler à terre ou fur un tapis, & de les promener fur le chariot dont j'ai parlé, que de leur traîner, comme on fait, les pieds à terre fous prétexte de leur apprendre à marcher. Si on veut abfolument

en prendre la peine, il faut avoir la patience de ſe courber pour les tenir par les mains ou par les bras, ce qui eſt très-fatiguant & ſert à fort peu de choſe. Car il eſt certain qu'ils marchent d'eux-mêmes dès qu'ils en ont la force, ſi au lieu de les avoir toujours ſur ſoi, ou de les porter dans les bras, comme font les gouvernantes, on ſe contente de leur procurer journellement l'exercice du tapis & du chariot, qui, avec le lavage d'eau froide, ſont les meilleurs de tous les fortifians.

95. Il eſt d'ailleurs très-important de ſavoir que lors de la dentition il eſt dangereux d'obliger les enfans à marcher. Ils deviennent dans ce tems d'une foibleſſe extrême, comme je le dirai ci-après. Or, comme les ſymptômes de cette prodigieuſe révolution ſont trompeurs, à moins d'en avoir fait une étude longue & aſſidue, le plus ſage parti à prendre, eſt de ne jamais contraindre les enfans à marcher, ni même à ſe tenir debout, quand ils y montrent de la répugnance, vu les

ccidens qui en peuvent réſulter.

96. L'habillement que j'ai indiqué étant ſans contredit le plus commode que les garçons puiſſent porter, il convient de le leur conſerver juſqu'à huit ans ou environ, attendu que n'entraînant avec lui aucune ligature, il n'y en a pas de plus favorable au prompt accroiſſement & au développement parfait de toutes les parties du corps. Si donc on juge à propos de leur en donner quelqu'autre, il eſt eſſentiel qu'ils ne ſoient point étroits, ce qui n'eſt pas ſans danger juſqu'après la révolution de la puberté. On ſacrifie trop en ce pays-ci à la mode, qui ſouvent fait adopter des uſages tout-à-fait contraires à la ſanté. Tel eſt celui de ſerrer fortement les jarrets & le col, de façon à ſe rendre le viſage preſque violet, comme font les jeunes gens. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſubſtituât aux cols de baſin les collerettes que portoient nos ayeux ; cet ajuſtement ſied auſſi bien que les cols, & n'a pas les mêmes inconvéniens.

CHAPITRE VIII.

Des Gourmes *.

97. RIEN n'eſt plus incertain pour les enfans élevés ſuivant la routine ordinaire, que le tems où ils ſe purgent naturellement par quelqu'éruption qui porte à la peau, & qu'on appelle vulgairement *Gourmes*, *Dartres*, *Croutes de lait*, *Feux-ſauvages*, *&c.* (*XVII*). Il n'en eſt pas de même de ceux qu'on ſoumet exactement à la Méthode d'Education phyſique que je propoſe. C'eſt généralement entre quatre & cinq mois qu'il commence à leur paroître ſur la tête ou au viſage quelques boutons, qui, s'augmentant par degrés, forment au bout de deux mois des croutes fort épaiſſes. Elles crevent enſuite, & laiſſent échapper une quantité conſidérable d'un pus verdâtre

* Voyez la Note XV.

mêlé de ſang, qui exhale ſouvent une odeur ſi infecte, qu'il faut du courage pour les panſer. Cet état triſte & douloureux dure environ huit mois, plus ou moins, & demande de grandes attentions de la part des peres & meres.

Il n'eſt pas ici queſtion d'appeller les gens de l'Art à ſon ſecours, pour les charger du ſoin de ſes enfans: encore moins faut-il s'en rapporter aux gouvernantes pour les traiter, par le danger de leurs préjugés ou de leur ignorance, qui pourroient leur faire employer des remedes contraires & d'un effet dangereux. C'eſt donc une de ces circonſtances privilégiées, où la mere doit s'armer de cette fermeté qui ne coûte rien à celles qui ont des entrailles vraiment maternelles, pour veiller elle-même ſur le dépôt précieux que la Providence lui a confié, après avoir appris la conduite ſimple qu'il convient de tenir en ce moment.

Cette éruption cutanée eſt, comme toutes les autres, le réſultat d'une

crise violente de la Nature, qui pousse au-dehors & se débarrasse par ses propres forces, d'une humeur morbifique quelconque, qui gênoit les fonctions intérieures de l'individu. C'est donc encore ici une de ces opérations où l'on doit présumer que la Nature se suffit à elle-même, & de laquelle il faut rester paisible spectateur, dans la crainte de la troubler. Je renvoie sur ce sujet à ce que j'ai dit N°. 21 *& suivans, & dans la Note XVII.*

98. Tant que les gales sont seulement sur le visage, il n'y a autre chose à faire, que d'essuyer légerement le pus avec un linge blanc de lessive, & d'en changer souvent. Mais il faut en même tems avoir soin de visiter exactement tous les jours le dessus & le tour de la tête, pour s'assurer s'il ne s'y forme pas de grosseurs. Si on en rencontre quelqu'une, on coupera les cheveux en cet endroit, & on y appliquera des feuilles de poirée ou *bette-blanche*, ramollies

evant le feu, dont on changera foir
z matin, avec l'attention de ne
oint jetter au feu celles qu'on reti-
era de deffus les plaies, non plus
u'aucun des linges qui auront fervi
les panfer. On graiffe ces feuilles
vec un peu de beurre frais, feule-
nent jufqu'à ce qu'il fe faffe une fup-
uration. Si-tôt qu'elle eft établie,
n le retranche tout-à-fait, & l'on
pplique la feuille de poirée fimple-
nent ramollie devant le feu. Cette
euille eft préférable, parce qu'elle
ie s'attache pas comme le linge, qui
lurcit & tient ordinairement fi fort,
qu'il eft difficile de l'enlever fans em-
porter la piéce. C'eft donc pour les
enfans un fupplice journalier qu'il eft
important de leur éviter, & c'eft par
cette raifon que j'ai dit que la mere
doit du moins affifter à ces panfemens,
fi elle ne les fait pas elle-même,
parce que fa tendreffe lui fuggérera
mieux qu'à qui que ce foit, l'induftrie
propre à épargner à fes enfans les dou-
leurs qui ne font pas indifpenfables.

99. Un grand tourment dont on n
peut les parer, c'eſt la démangeaiſo
terrible qui accompagne & qui ſu
cette éruption. Elle eſt ſi violente
qu'ils ſe mettent ſouvent le viſage &
la tête tout en ſang, d'où il réſult
des cuiſſons fort aigues.

Après avoir recherché avec beau-
coup de ſoin ſur mes propres enfan
lequel étoit pour eux plus avanta-
geux, ou de les laiſſer ſe grater tou
à leur aiſe, ou de leur arrêter le
mains pour les en empêcher, j'ai re
connu le premier parti préférable
tous égards. 1°. Parce qu'à moins d
leur lier les mains très-exactement
au riſque de les bleſſer, ils trouven
toujours le moyen de les porter à leu
viſage, & qu'en une minute il ſe dé
dommagent de la contrainte où o
les a tenus, en ſe déchirant cruel-
lement avec leurs ongles. 2°. Parce
que le beſoin de ſe grater eſt pour
eux ſi preſſant, que quand même on
parviendroit à leur interdire abſolu-
ment l'uſage de leurs mains, ils ont

ressource de se frotter à tout ce qui
s environne, & ne s'en font pas
oins saigner en s'écorchant : ainsi
on n'y gagne rien, & je pense qu'il
aut mieux les laisser faire en toute
berté. Ma premiere raison, c'est que
suis convaincu que notre instinct
e nous trompant jamais, lorsque
ous sommes exempts de préjugés,
elui qui porte les enfans à se grater
ourroit bien avoir plus d'utilité que
ous ne pouvons le croire, à cause
le la pitié que nous inspire l'état cruel
lans lequel ils se mettent. La seconde,
'est que persuadé qu'ils y goûtent un
laisir réel, je trouve d'autant plus
njuste de les en priver, qu'il ne peut
voir de suites dangereuses. Mes deux
nfans n'ont éprouvé à cet égard aucune gêne. Ils se sont déchirés tant
qu'ils ont voulu pendant les huit mois
que leurs gourmes ont durées ; ils ont
cependant aujourd'hui le plus beau
teint sans la plus légere cicatrice au
visage. On doit en conclure que lorsque l'humeur est épuisée, son âcreté

n'a plus d'action sur la nouvelle pea
qui remplace celle qui a été détruite
Ainsi les Dames peuvent se rassure
à cet égard ; les attraits de leurs fille
ne souffriront aucunement de la li
berté qu'elles leur donneront de s
livrer sans réserve à un penchan
si naturel, & qu'on a tant de plaisi
à satisfaire lorsqu'un insecte nous
piqués.

On peut cependant appaiser u
peu la violence de la démangeaiso
qu'éprouvent les enfans, en leur bas-
sinant de tems en tems le visage ave
une légere infusion de fleurs de sureau
mais le mieux est de n'y rien faire.

100. Le col, les bras, la poitrine
ou quelques autres parties du corps,
sont quelquefois aussi remplis de gros
boutons qui suppurent; mais il n'y a
non plus rien à faire que de prendre
patience : toutes ces petites incom-
modités finiront d'elles-mêmes. Il
faut absolument laisser agir paisible-
ment la Nature, qui se suffit chez les
enfans, sans avoir besoin d'aucun se-

ours, si on n'a pas commencé par la
ontrarier. Il seroit non-seulement
utile, mais dangereux, de leur ad-
iinistrer aucun médicament pendant
cours de ces gourmes : il ne faut
as même les purger après qu'elles
ont passées, pourvu qu'on se soit en
out scrupuleusement conformé à ce
ue je prescris. Car si on les a tenus
haudement le jour & la nuit, ou
u'on se soit écarté en quelqu'autre
oint de la Méthode d'Education que
'indique, je ne réponds de rien, l'on
'aura pas les succès que j'ai obtenus,
k l'on ne pourra s'en prendre qu'à soi.

Comme dans le tems des gourmes
es enfans sont trop forts pour que le
ait de la mere puisse seul fournir à
eur nourriture, on y joindra de pré-
érence la panade & les gruaux, tels
que je les ai décrits, & on leur fera
faire un usage abondant d'eau miel-
lée. On continuera du reste à les
laver comme à l'ordinaire, excepté
aux parties malades qu'il faut laisser
tranquilles.

CHAPITRE IX.

De la fortie des Dents.

101. QUOIQUE la révolution que l
dentition occafionne aux enfans, foi
une des plus confidérables de toute
celles qu'ils éprouvent, rien n'ef
cependant plus incertain que le term
de leur âge où elle fe fait, quelle qu
foit l'Education phyfique qu'ils reçoi-
vent. Sans entrer dans le détail de
variétés infinies qui s'y rencontrent
lefquelles font de pure curiofité, je me
contenterai d'avertir les meres que ce
n'eft pas un mal que cette révolution
ne commence pas avant le feptiéme
ou huitiéme mois, & que plus elle
tardera à fe faire, moins elles devront
s'inquiéter fur les fuites, qui feront
toujours heureufes, fi elles ont pra-
tiqué ma Méthode fur elles & fur leur
Nourriffon. Mais je les préviens en

ıême tems, que c'eſt celui pour
:quel elles ont beſoin de s'armer du
ourage le plus mâle & de la patience
ı plus inébranlable, non-ſeulement
our ne pas s'effrayer des accidens
ıns nombre auxquels les enfans ſont
ujets pendant la germination & la
ortie des dents; mais encore pour ſe
ɩerſuader qu'ils ſont ſans danger, &
ıe pas céder au deſir de les en ſou-
ager, en leur faiſant adminiſtrer des
nédicamens. C'eſt ici le moment de
nettre eſſentiellement toute ſa con-
iance dans la Providence divine,
qui, conduiſant la Nature par les loix
qu'elle lui a preſcrites, l'a rendue
toujours ſage & prévoyante dans ſes
opérations, & capable pour parvenir
à ſes fins, de tirer un parti avanta-
geux des accidens mêmes qui nous
paroiſſent les plus fâcheux. Tout ce
qui arrive aux enfans depuis l'inſ-
tant de la naiſſance juſqu'à ce qu'ils
ayent vingt dents, n'eſt que l'effet de
la criſe perpétuelle dans laquelle ils
ſont, tant par le développement pro-

digieux de toutes leurs parties, qu
par la dentition.

J'ai prouvé, N°. 21 *& suivans*, qu
tous les grands Médecins sont d'ac
cord qu'il ne faut point administre
de médicamens aux malades chez qu
on remarque que la Nature est occu
pée de quelque grande opération
premiere raison pour n'en point don
ner aux enfans, qui sont sans cess
dans ce cas-là.

J'ai dit, N°. 99, qu'il faut avoir fai
une étude particuliere des symptôme
de la dentition, pour reconnoître sû-
rement quand cette crise commence
Or, comme le plus grand nombre es
de ceux qui s'y trompent, on peut
sans aucun risque attribuer à cette
cause tout ce qu'on voit arriver d'ex-
traordinaire aux enfans : seconde rai-
son pour les laisser tranquilles & pour
prendre patience. Ainsi c'est à tous
égards le parti à préférer.

102. On en voit cependant parmi
eux qui poussent toutes leurs dents
sans éprouver presqu'aucune douleur ;

ais le nombre en eſt ſi petit, qu'il
e faut pas y compter pour les ſiens.
es huit premieres, qu'on nomme
ıciſives, qui ſont quatre en haut &
uatre en bas ſur le devant de la mâ-
hoire, viennent ordinairement aſſez
ıcilement. Elles ſont même ſouvent
ccompagnées ou entremêlées de quel-
ues-unes des premieres *molaires*, ou
roſſes dents, ſans qu'il ſurvienne de
rands accidens. La violence de la
riſe commence communément à ſe
ıanifeſter à la germination & à l'érup-
ion des quatre ſuivantes, qu'on ap-
elle *canines* *, & continue du plus
u moins, juſqu'à la ſortie de la ving-
iéme dent.

103. Les ſymptômes les plus ordi-
ıaires de la dentition, ſont; I°. Une
abondance prodigieuſe de ſalive ou
de bave qui coule en longs filamens,
& qui perce en un inſtant les bavoirs

* Ce ſont les quatre dents pointues qui viennent de chaque côté, haut & bas, entre les inciſives & les premieres molaires, & que le peuple appelle les *œilleres*.

les plus épais, qu'il faut avoir ſoin d
changer fréquemment. Sur quoi j
ferai obſerver que les enfans baven
ſouvent ſix & ſept mois de ſuite avan
d'avoir une ſeule dent, ce que je re
garde comme un très-grand bien pou
ceux à qui cela arrive : les gencive
long-tems abreuvées de cette humeu
ſalivaire, s'attendriſſent & ſe relâ-
chent de façon que l'éruption de
dents s'en fait moins douloureuſemen
& avec plus de facilité, comme j
l'ai remarqué pluſieurs fois.

104. II°. Le dégoût eſt quelquefoi
ſi grand chez les enfans, qu'ils de-
daignent toute eſpece d'alimens. Ce
ſymptôme effraye ordinairement le
peres & meres. Ils croyent tout perdu
ſi-tôt qu'un enfant refuſe de manger.
Cependant bien loin de ſe tourmen-
ter pour chercher à le ragoûter par
quelque mets nouveau, on doit le
laiſſer en toute liberté obéir à ſon inſ-
tinct qui ne le trompera jamais ſur
le régime qui convient à ſa ſituation.
Si donc il n'a pas d'appétit, laiſſez-le

re diéte à ſon gré, avec la ſeule
:ention de lui préſenter ſa panade
ı ſon gruau, aux heures ordinaires,
: lui mettre ſouvent à la main une
oûte de pain raſſis frottée de miel,
de lui faire boire de l'eau miellée
diſcrétion. S'il n'eſt pas encore ſe-
:é, le tetton fournira ſuffiſamment à
nourriture; & s'il l'eſt, il en pren-
:a toujours aſſez pour ne pas ſe
iſſer mourir d'inanition. Soyez ſans
.quiétude ſur les ſuites du régime
.ı'il s'impoſe en ce moment; il lui
t dicté par un Médecin qui le con-
uira au but plus ſûrement que vous
e pourriez faire.

105. III°. Les enfans perdent ſou-
ent avec l'appétit, leur gaieté accou-
ımée. Ils n'ont plus dans les yeux ce
rillant qui caractériſe le bien être.
ls deviennent mornes & triſtes; ils
ɪnt le ventre gros & tendu; ils tom-
ɪent même ſouvent dans une eſpece
le mélancolie aſſez bien caractériſée,
ıui exige de la part de ceux qui en
ɪrennent ſoin, une patience imper-

turbable, avec beaucoup de douceu
& de complaiſance. Or, ces vertu
n'étant pas toujours l'attribut de
nourrices & des gouvernantes, c'eſ
aux peres & meres à veiller ſur leu
conduite. Les effets de la mauvaiſe hu
meur des domeſtiques vis-à-vis d'u
enfant qui ſera peut-être fort mauſ
ſade pendant trois ou quatre mois
peuvent avoir des ſuites fâcheuſes
tant au phyſique qu'au moral. Les pa
rens feront bien eux-mêmes de ſe dé
fendre avec un ſoin extrême de tout
impatience vis-à-vis de ces petite
créatures, qui ne doivent inſpirer qu
de la pitié à ceux qui les approchent
Car c'eſt à l'état douloureux & lan
guiſſant qu'ils éprouvent, du plus au
moins, juſqu'à ce qu'ils aient vingt-
quatre dents, qu'il faut attribuer tous
les défauts qu'on croit voir en eux
dans ce premier âge, pour lequel
on ne peut avoir trop d'indulgence.
(*XVIII*).

106. IV°. Ceux qui marchoient
ſeuls avant le commencement de la
criſe

rise de la dentition, refusent quelque-
is avec opiniâtreté, non-seulement
e marcher, mais même de se tenir
ebout, si-tôt qu'elle est à un certain
ériode. C'est un point sur lequel il
t encore de la plus grande consé-
uence de ne pas les contrarier, par
es raisons d'un grand poids qui ne
nt pas assez connues.

Les enfans sont affectés pendant
ette révolution d'une foiblesse uni-
erselle, accompagnée de fiévre, qui
e fait sentir particuliérement dans
es jambes, dont ils ne veulent ni ne
euvent physiquement faire presque
ucun usage. Ce qu'on aura peine à
roire, & ce qui est cependant une
érité reconnue par l'expérience, c'est
ue la crise qu'ils éprouvent en cette
irconstance, est si violente, que leurs
s même se ramollissent & devien-
ent très-flexibles (*XIX*). Tout le
nonde convient assez unanimement,
que c'est le tems où les enfans se
nouent le plus communément; mais
ceux qui prendront la peine de les

obſerver avec attention, reconnoî-
tront auſſi que c'eſt celui où prennen
naiſſance toutes les difformités de la
taille & des membres, par le même
principe qui occaſionne la nouûre
lequel n'eſt autre que ce ramolliſſe-
ment des os, qui les met hors d'éta
de ſoutenir les moindres efforts ſan
en être affectés. De-là ces nodus qu
ſe forment à toutes les articulations
& qui ſe montrent d'abord à celle
des genoux, & le contournement de
jambes & des cuiſſes, ſi on s'entête
à les obliger de marcher ou de ſ
tenir debout, lorſqu'ils auroient be
ſoin d'être aſſis ou couchés. De-là l
dérangement de l'épine, & par con-
ſéquent celui de toute la machine, ſi
au lieu de les vêtir comme je l'a
dit, on s'eſt laiſſé aller à ſon préjug
en faveur des corps de robe, qui
quelque bien qu'ils ſoient faits, s'op-
poſent néceſſairement à la liberté du
jeu des épaules, de l'épine & de
hanches, par la compreſſion qu'il
impriment ſur tout le coffre, laquelle

agit auſſi ſur les viſceres qu'il renferme. De-là enfin la ruine totale de la ſanté des enfans, qui ſe termine toujours par une mort prématurée, fut-ce à trente ans ou plus tard.

107. J'ai déja annoncé les préſervatifs de tant de maux, en invitant les peres & meres à ſe conformer en tout à la Méthode d'Education que je propoſe, qui eſt le plus puiſſant de tous; en les prémuniſſant contre les remedes de toute eſpece, & ſur-tout des purgatifs, dont les effets ſont plus ſouvent funeſtes qu'ils ne ſont utiles; en tâchant enfin de leur inſpirer une confiance abſolue pour la Nature, qui eſt le plus ſûr de tous les Médecins, & le ſeul dont les enfans ayent beſoin, pourvu qu'on ait aſſez de patience pour ne pas la contrarier, & la docilité de ſuivre exactement ſes ordonnances. Reſte, me dira-t-on, la difficulté de les entendre. Et moi je dis que rien n'eſt plus aiſé. Prenez l'enfant pour votre maître; étudiez ſes goûts & ſes dégoûts; obéiſſez-lui

en tout pour ce qui concerne ſon individu ; poſez-le à terre le jour ſur le gazon ou ſur un tapis, avec la liberté d'y prendre telle ſituation qu'il jugera à propos, & d'y dormir s'il lui en prend envie ; eſſayez ſouvent de le promener ſur le chariot ; s'il y montre de la répugnance, ceſſez ſur le champ, pour recommencer dans un autre moment où cet exercice lui fera plaiſir. N'ayez pas avec lui de volonté, mais que les ſiennes ſoient le ſeul guide de votre conduite, & vous ſerez aſſuré que le Médecin inviſible qui veille à ſa conſervation, le tirera ſans peine des états qui vous paroîtroient les plus fâcheux.

108. La diarrhée eſt auſſi un des ſymptômes de la dentition. Elle eſt du meilleur augure, & quelque forte qu'elle paroiſſe, il faut bien ſe garder de ſonger à l'arrêter, ce cours de ventre étant infiniment utile aux enfans dans cette circonſtance ; je le regarde comme une ſuite néceſſaire de cette prodigieuſe abondance de ſalive

à laquelle ils ſont ſujets. Ils en avalent une grande partie, qui, en rempliſſant l'eſtomac, peut bien occaſionner le dégoût qu'ils éprouvent, puis leur lâcher le ventre, par des vues ſages du Créateur dont nous ignorons les raiſons. Mais les effets qui nous ſont connus prouvent que le dévoiement eſt toujours ſalutaire aux enfans pendant la criſe des dents, & qu'il n'y a d'attaqués de convulſions que ceux qui n'ont pas le ventre libre. C'en eſt aſſez pour bannir de leur régime la bouillie qui reſſerre, & tout ce qui peut les échauffer, & pour s'en tenir aux alimens que j'ai indiqués. La panade eſt, ſur-tout, un de ceux qui me paroît leur convenir le mieux pendant la diarrhée.

109. S'il ſurvenoit quelque violente colique, on peut leur inſinuer dans l'anus un ſuppoſitoire de côtes de bettes, choux, ou de quelque autre plante de même eſpece, ce qui les ſoulage pour l'ordinaire aſſez promptement, en les faiſant aller à la ſelle.

M. Tiſſot preſcrit, dans ſon *Avis au Peuple*, Chapitre XXVII, différens moyens de ſecourir les enfans en pareil cas, & je ne puis mieux faire que d'y renvoyer, parce que l'on y apprendra en même tems avec quelle réſerve il faut en uſer.

110. Les enfans ont naturellement le genre nerveux très-délicat; mais lors de la dentition il devient par fois ſi ſenſible, que ceux même qui s'amuſoient le plus du lavage froid, & qui y étoient le plus accoutumés, prennent ſubitement pour ce lavage une horreur abſolue, comme il eſt arrivé à mon fils aîné. J'ai obſervé qu'elle étoit occaſionnée par l'irritation douloureuſe que le lavage lui cauſoit dans les nerfs de toute l'habitude du corps, & je l'ai interrompu ſur le champ. L'on doit en uſer de même en pareil cas, pour recommencer après que la criſe ſera totalement terminée. Cela n'empêche pas de leur paſſer légérement l'éponge mouillée d'eau froide de la ceinture en bas,

our entretenir la propreté, & de les ébarbouiller auſſi journellement. Mais e lavage à grande eau leur eſt nuiſible ans contredit, dès qu'il paroît leur déplaire ; on doit donc le retrancher ſans héſiter, plutôt que de les laver avec de l'eau dégourdie, qui en les affoibliſſant leur feroit beaucoup de mal.

Voici donc encore une circonſtance qui prouve que les peres & meres qui confient abſolument aux domeſtiques le ſoin de leurs enfans, leur font courir de grands dangers. Car il ne faut pas ſe figurer qu'en ſuivant aveuglément ma méthode, on les conduira toujours ſûrement & le mieux poſſible, ſans avoir beſoin de ſe donner la peine d'examiner avec attention ſi ce qu'elle contient eſt convenable en tout tems à l'enfant que l'on a ſous les yeux. Ils prennent quelquefois des habitudes, contractent des goûts & des antipathies, qui, s'ils ſont conſtans, ſont de vrais beſoins qu'il faut reſpecter & ſatisfaire, bien

loin de s'y oppoſer. Or quels ſont les domeſtiques capables d'obſerver les enfans avec l'application néceſſaire pour ne pas contrarier en eux les opérations de la Nature? C'eſt donc aux peres & meres à ſe charger de cette occupation, & à veiller ſans relâche & ſur l'enfant & ſur la gouvernante.

J'ai vu quelques enfans qui, lors de la dentition, prenoient du goût pour manger de la terre, du ſable, du plâtre, de la cendre & autres choſes ſemblables. Mon fils cadet a même été de ce nombre, & ſa mere en fut très-effrayée lorſqu'elle s'en apperçut, perſuadée que cette habitude pouvoit avoir, pour ſon fils, des ſuites dangereuſes. Pour moi qui ſais que la Nature ne porte jamais les enfans à rien faire qui puiſſe leur être préjudiciable, ſur-tout pour manger des choſes de cette eſpece, quand ils ſont d'ailleurs bien nourris & qu'ils ont du pain tant qu'ils en veulent: je jugeai d'abord qu'il n'y avoit pas grand inconvénient à laiſſer ce petit garçon ſe ſatisfaire

jusqu'à un certain point, & je reconnus par la suite que c'étoit pour lui un vrai besoin, qu'indiquoit ce goût déterminé qu'il avoit sur-tout pour des petits morceaux de vieux plâtre, par l'appétit avec lequel il les croquoit si-tôt qu'il avoit su s'en procurer, & l'activité qu'il mettoit à les arracher quand il croyoit qu'on ne le voyoit pas. Ce goût a peut-être duré trois ou quatre mois sans que l'enfant en ait été aucunement incommodé, & a passé comme il étoit venu, c'est-à-dire si-tôt que son estomac n'a plus eu besoin de cet absorbant.

111. En tout tems, mais sur-tout pendant celui de la dentition, les enfans portent souvent leurs doigts à la bouche & semblent les sucer. Les nourrices, les meres, les gouvernantes, tout le monde en un mot, croit que ce sont de mauvaises habitudes, auxquelles il est d'autant plus essentiel de s'opposer de bonne heure, qu'il est dangereux qu'elles ne restent très-longtems, On trouve cela vilain,

malpropre ; & comme on juge de tout par ſentiment, ſans faire aucune recherche ſur la cauſe ni les effets, on empêche tant qu'on peut le ſoulagement que les enfans ſe procurent par ce moyen, & on leur fait journellement beaucoup de mal par trop d'envie de leur faire du bien. Peres & meres je vous l'ai dit & je vous le répéterai ſans ceſſe ; laiſſez en tout vos enfans obéir à leur inſtinct, qui ne peut jamais les porter à rien faire qui leur ſoit préjudiciable ni pour le préſent, ni pour l'avenir, parce que cet inſtinct qui les guide n'eſt autre que le vœu de la Nature, incapable de ſe tromper en quoi que ce ſoit, attendu qu'elle ne ſuit d'autres loix que celles qui lui ont été originairement impoſées par la divine Providence, qui a elle-même tout prévu & tout réglé. Tâchez donc de vous pénétrer intimement de cette vérité ; qu'elle ſoit ſans exception la regle de votre conduite. N'ayez point d'impatience ; attendez tout du tems, ſans

vouloir anticiper ſur l'avenir, & vous aurez immanquablement la ſatisfaction de voir vos enfans s'élever à ſouhait. Ils ſont ſujets lors de la dentition, ainſi que tous les animaux, à une irritation dans les gencives, qui y cauſe de la démangeaiſon & de la douleur. Le premier mouvement eſt d'y porter la main ; mais outre la ſatisfaction qu'ils y trouvent, ils ſe font un bien réel, par le dégorgement des glandes maxillaires & autres qu'ils provoquent en ſe procurant une abondante ſalivation. Si on leur arrête les mains, comme c'eſt la fureur des femmes, ce ſera la ſource d'accidens de toute eſpece que cette indiſcrétion occaſionnera, tant il eſt vrai que rien n'eſt minutieux ni indifférent dans les opérations de la Nature, & qu'il faut les reſpecter toutes également.

Quoiqu'on laiſſe les enfans en pleine liberté de mettre les doigts dans leur bouche, cela n'empêche pas qu'on ne les invite à y porter une racine

d'althea, de guimauve on de régliſſe qu'on frotte de miel blanc, qu'ils aiment généralement beaucoup, & qui leur eſt fort ſalutaire en toute occaſion, mais ſur-tout dans celle-ci, en ce que le miel eſt déterſif, adouciſſant & nourriſſant; & qu'après avoir agi comme topique dans la bouche, il paſſe dans l'eſtomac, & n'y produit que de bons effets. Le miel eſt, d'après les obſervations réitérées que j'en ai faites, un des meilleurs remedes pour toutes les maladies des enfans, le moins coûteux, & celui qu'on peut avoir le plus aiſément par-tout. Il eſt en même tems pour eux un des plus ſains & des plus délicieux alimens.

112. Un des momens où la ſortie des dents cauſe le plus de douleurs, eſt celui où elles ſont prêtes à paroître, & ne ſont plus recouvertes que par une portion aſſez mince de la gencive. Il peut être utile alors de faciliter, comme font quelques nourrices, l'éruption de la dent, en ouvrant la gencive d'un coup d'ongle, ce qui abrege ordinairement les dou-

leurs. Il faut cependant s'y connoître, & bien prendre ſon tems pour cette petite opération, qui, ſi elle n'eſt pas faite à propos, ne ſert qu'à occaſionner un redoublement de douleur fort ſuperflu. J'ai lu quelques Ouvrages ſur cette matiere, où l'on blâmoit l'uſage des hochets garnis par un bout d'un morceau de cryſtal, d'ivoire, ou de quelque dent de loup, ſous prétexte que ces corps durs rendoient eux-mêmes les gencives dures & calleuſes. Je n'approuve point le luxe des hochets, qui me paroît fort déplacé; mais je me ſuis apperçu qu'il y a pluſieurs circonſtances dans leſquelles les corps frais, durs & polis dont ils ſont garnis, plaiſent aux enfans, & leur font par conſéquent du bien; car il eſt certain que pour eux, l'un ne va pas ſans l'autre. Le morceau de cryſtal leur rafraîchit la bouche, & j'ai vu des enfans le porter conſtamment ſur la dent prête à percer, & à force de le preſſer entre les gencives, venir à bout de faire eux-mêmes l'opération dont je viens

de parler. Ils y réussissent de même avec un morceau de réglisse, pourvu qu'on ait soin de couper exactement avec des ciseaux la portion dont ils ont fait une espece de frange à force de la mâcher. On peut donc s'en rapporter à eux pour se procurer tout le soulagement dont ils ont besoin, avec la seule attention de mettre sous leurs mains les instrumens qui conviennent le mieux pour y procéder. Les miens se sont bien trouvés de l'usage du mucilage de pepins de coings, recommandé par M. Tissot, Chapitre XXVII.

CHAPITRE X.

Des Convulsions & des Vers.

113. Les convulsions sont moins chez les enfans une maladie particuliere, que le symptôme d'un dérangement considérable dans l'économie animale. Cependant, comme je n'ai pas connoissance qu'aucun de ceux qui ont été soumis à la méthode d'édu-

ation physique que je propose aient
é attaqués de convulsions, ce qui
rouve qu'elle en est le préservatif
ssuré, je suis moins en état de dis-
erter sur leurs causes les plus com-
nunes, & sur les remedes convena-
les aux différentes maladies qui les
ccasionnent. Je renverrai sur cet arti-
le à l'*Avis au Peuple* de M. Tissot,
Duvrage précieux à l'humanité, que
es meres qui veulent nourrir &
élever leurs enfans, ne peuvent se
lispenser de lire journellement. On y
rouvera amplement de quoi se satis-
aire à cet égard, & c'est d'ailleurs le
cas de recourir aux Médecins. Je me
contenterai d'avertir que c'est lors de
la dentition que les enfans sont plus
sujets à ces mouvemens spasmodi-
ques, & que la constipation en est
ordinairement le préliminaire & le
symptôme. Il faut par conséquent leur
tenir le ventre libre, non pas par des
lavemens ou des médicamens laxatifs,
mais en bannissant de leur régime le
lait bouilli, qui resserre, & faisant du
reste un bon choix d'alimens, qu'on

doit tous tirer du regne végéta
Je crois d'ailleurs pouvoir indique
comme des préſervatifs contre le
convulſions, quelques topiques qu
ſont peut-être de peu d'utilité, mai
dont je ſuis aſſuré que l'uſage ne peu
être dangereux par l'épreuve que j'en
ai faite ſur mes propres enfans. On
peut leur mettre au col un collier de
ſemences de pivoine mâle qu'on a fait
infuſer dans du bon vin rouge pen-
dant vingt-quatre heures, & qu'on
enfile avec de la ſoie cramoiſie paſſée
à travers le corps d'une taupe mâle
toute vivante. On en prendra la peau,
& après l'avoir bien paſſée à la cendre
pour la dégraiſſer, on l'appliquera
ſur le bonnet de l'enfant le poil en
dehors, immédiatement ſur la fonta-
nelle. On peut auſſi en mettre les
quatre pattes avec le bout du mu-
ſeau, dans un petit ſac, & le pendre
au col de l'enfant. Une noiſette, ou
un tuyau de plume rempli de vif-
argent, couſu dans un petit morceau
de drap écarlate, & pendu au col de
façon qu'il poſe ſur le creux de l'eſto-

ıac, eſt auſſi un remede contre les
onvulſions, & j'ai connu un épilepti-
ue qui en a été fort ſoulagé.

114. Quant aux vers, les enfans
levés ſelon mes principes en ſont peu
ıcommodés, & je renvoie encore au
ıvre de M. Tiſſot, que je ne veux pas
opier dans ce qu'il en dit, & qu'il
ne ſiéroit mal de vouloir ſuppléer. On
ıe peut mieux faire que d'y avoir
ecours toutes les fois qu'on ſe trou-
vera embarraſſé pour ſoi-même ou
pour les ſiens, & d'adopter avec con-
fiance tous les préceptes qui s'y ren-
contrent, comme les plus ſalutaires
qu'on puiſſe recevoir.

CHAPITRE XI.

Du Sevrage & des alimens qui conviennent le mieux aux Enfans lorſqu'ils ne tettent plus.

115. LES meres ſe paſſionnent aiſé-
ment pour leurs enfans, ſur-tout quand
elles les ont allaités; & cela va quel-

quefois ſi loin, qu'elles alterent ſouvent leur ſanté, en voulant rendre meilleure celle de leur nourriſſon: elles prolongent en conſéquence le nourriſſage le plus qu'elles peuvent. Mais ſans répéter ici ce que j'ai dit à cet égard, je renvoie au N°. 48 & *ſuivans*, où l'on trouvera des détails ſuffiſans pour bien conduire les enfans & leur former une conſtitution forte & vigoureuſe.

116. Une fois qu'ils ſont ſevrés & que la criſe de la dentition eſt finie, leur hiſtoire naturelle fournit peu de faits remarquables ni d'événemens qui puiſſent inquiéter, ſi on en excepte les chûtes fréquentes auxquelles ils ſont ſujets, non pas tant quand ils commencent à marcher que lorſqu'ils ont trois ans paſſés. Tant qu'ils ſe ſentent foibles ils ſont craintifs & prennent des précautions admirables pour ne pas ſe bleſſer, ſi on les laiſſe à leur propre diſcrétion. Mais dès qu'ils ont acquis un certain degré de force, ils ne doutent plus de rien, & n'en connoiſſant pas exactement la

ſure, leur étourderie eſt cauſe qu'ils
nbent violemment. Le meilleur
nede aux coups qu'ils ſe donnent à
tête, eſt de l'eau bien fraîche, dont
baſſine ſur le champ l'endroit contus
ec une éponge. Il faut en même-tems
ır faire boire un peu d'eau froide
les faire piſſer tout de ſuite. Mes
ıfans ont été bien des fois dans ce
ıs; je n'y ai jamais fait autre choſe
m'en ſuis bien trouvé: raiſon pour
quelle je conſeille de faire de même.
uant aux brûlures & autres bleſſures
e quelque eſpece qu'elles ſoient,
n les guérira promptement & ſans
mbarras avec le baume dont on trou-
era la recette à la fin de ce Livre.

117. Cet Ouvrage laiſſera, je crois,
eu de choſes à deſirer aux peres &
ıeres de famille qui l'auront lu avec
uelque attention, pour les mettre en
tat d'élever leurs enfans à leur ſatiſ-
aḉtion; tant ma méthode eſt ſimple &
acile à pratiquer pour ceux qui ne
raindront pas d'y donner les ſoins
néceſſaires. Le plus difficile eſt de
commencer; car au bout de trois mois

on y eſt fait, & cela ne coûte plu
rien.

118. Je dis maintenant, en me re
ſumant, que la perfection de l'édu
cation des enfans conſiſte principale
ment à ne point contrarier en eux le
opérations de la Nature, qui ſont pro
digieuſes & ſans interruption depu
leur naiſſance juſqu'à ce qu'ils aien
vingt-quatre dents. La criſe alors de
venue moins violente, va toujours e
diminuant juſqu'à la puberté, qui e
la derniere ſecouſſe qu'ils éprouvent
laquelle ne finit que vers dix-huit an
Or nous ne pouvons douter que cett
révolution ne ſoit la même que pou
tous les animaux, qui acquierent d'au
tant plus ſûrement la force & la vigueu
dont ils ſont ſuſceptibles, que nou
nous mêlons moins de leur éduca
tion. Ainſi la nature ſe ſuffit à elle
même & n'a pas beſoin de notr
ſecours. Mais nous ne faiſons pa
attention que la plupart des animau
parviennent en trois, quatre ou di
ans au plus, à la perfection de leu
être; au lieu qu'il nous en faut a

ins vingt, ou même vingt-cinq,
ur gagner le même point où se trou-
nt les brutes en si peu d'années (*XX*),
st-à-dire pour que notre corps ait
quis toutes ses forces & notre esprit
ute sa maturité.

En partant de cette observation,
nt on ne peut me nier la justesse, je
utiens que l'enfant (je ne parle que
s garçons) qui n'aura été contraint
rien, de qui on n'aura exigé quoi
ie ce soit, par violence ou autrement,
'enfin on n'aura point tourmenté
squ'à six ans pour lui faire appren-
re quelque chose, n'en sera pas par la
ite ni moins docile, ni moins porté
u travail & à l'application. Je main-
iens même que ce sera tout le con-
raire, pourvu qu'en le laissant abso-
ument maître de son individu, on
e l'habitue pas à se faire obéir, &
qu'on ne lui mette d'ailleurs que de
bons exemples sous les yeux. La rai-
son que j'en donne, c'est que les fonc-
tions de l'esprit cheminent avec celles
du corps, & se développent d'autant

mieux qu'on cherche moins à le
hâter. Or celles de l'enfant de ſix ans
qui n'a jamais été gêné ni contrarié
ſont aſſez avancées pour lui fair
connoître qu'il ne peut pas faire pa
lui-même tout ce qu'il voudroit.
commence à ſentir le beſoin qu'il
de ſes pere & mere, des domeſti
ques de la maiſon, & de tout le mond
en général. Ce beſoin ſeul, qu'il n
peut plus ſe diſſimuler, non plus qu
ſa foibleſſe, en comparaiſon de ceu
qui l'environnent, ſuffit, d'après me
expériences, pour le porter à l'obéiſ
ſance, par l'utilité perſonnelle qu'i
en retire journellement. Dès ce mo-
ment elle ne lui coûte plus rien
parce qu'il s'apperçoit que c'eſt un
moyen aſſuré de ſe concilier la bien-
veillance de ceux dont il dépend. Plus
il va, plus il ſe ſent enchaîné par les
liens de cette dépendance dont la né-
ceſſité l'arrête à chaque pas, & plus
auſſi il devient obligeant, careſſant
& ſoumis pour ſon propre intérêt,
qu'il ſait mieux diſcerner que qui que

e ſoit : ſur-tout ſi on a attention de
e lui rien commander que lorſqu'il
ui eſt avantageux d'obéir. Il faut en
nême-tems le lui faire remarquer le
noins qu'il eſt poſſible, car il n'y a
lors d'utile pour lui que les réflexions
u'il fait lui-même, & elles ſont plus
réquentes chez les enfans élevés ſelon
nes principes phyſiques & moraux,
u'on ne peut ſe le figurer.

Quant au goût pour le travail &
'application, j'éprouve déja qu'il eſt
naturel aux enfans, ainſi que le deſir
le ſavoir le *comment* & le *pourquoi*
le ce qu'ils voyent, quand on ne leur
a pas rendu le travail pénible & dé-
ſagréable par la contrainte. Il ne faut
que s'occuper en leur préſence de ce
qu'on deſire qu'ils apprennent, pour
faire naître leur émulation & les por-
ter où l'on veut; moins on paroîtra
vouloir les y aider, plus ils feront
d'efforts pour ſe ſatisfaire par eux-
mêmes & indépendamment de tout
ſecours; enſorte qu'on ſera vraiment
forcé de chercher à les diſtraire de

l'étude, plutôt que de les y inviter
Cette recette me paroît sûre; je la
suis avec succès, & je ne crois pou-
voir mieux faire que de l'indiquer
pour que chacun puisse en profiter.

J'ai atteint le bout de la carriere
que je me proposois de parcourir.
Mon fils aîné n'a pas encore sept ans,
ainsi je ne suis plus dans le cas de pou-
voir appuyer d'expériences mes opi-
nions sur le surplus de l'éducation
physico-morale des enfans. Ayant pris
pour épigraphe, *Magister artium Expe-
rientia*, je ne donnerai pas mes rêves
pour des vérités, & je saurai m'arrêter
puisque l'expérience me manque.

Puisse le zele patriotique qui a con-
duit ma plume, contribuer au bien de
l'humanité, & me mériter la confiance
avec l'estime du Public, seuls prix de
mes travaux que j'ambitionne & qui
soient selon mon cœur!

Fin de la seconde Partie.

NOTES

NOTES

SUR

CET OUVRAGE.

1) *PARCE que la pureté des mœurs, ompagne de la vie ſimple & frugale de nos ncêtres, formoit pour ainſi-dire le ſol fertile ù cette plante croiſſoit & ſe multiplioit aturellement ſans preſque aucune culture.* N° 4. 'aurois pû trouver dans nos anciens Hiſto-iens bien des preuves de ce que j'avance ci; mais je me contenterai de citer ce que apporte M. Maret, Secretaire perpétuel de l'Académie de Dijon, ſur ce qui ſe paſſoit à cet égard au dixiéme ſiécle, dans l'excellent Mémoire par lequel ce ſavant Médecin détermine, *quelle influence les mœurs des François ont ſur leur ſanté;* Mémoire qui a été couronné par l'Académie d'Amiens en 1771, & que je ſuis charmé de faire connoître à mes Lecteurs. Il ſe vend chez la veuve Godart, Imprimeur à Amiens.

Voici comme s'exprime M. Maret en parlant de l'éducation des Enfans dans ces tems reculés. « Livrés à eux-mêmes preſque

» en naiſſant ; inſtruits par l'expérience
» ſur l'uſage qu'ils pouvoient faire de leurs
» forces ; expoſés dès les premiers momens
» aux intempéries des ſaiſons, & toujours
» en mouvement, les enfans acquéroient
» avec rapidité une grandeur & une force
» ſurprenantes ; aucune ligature ne gênoit
» le développement de leur corps, & la
» Nature, libre dans ſes actions, mettoit
» entre leurs membres la proportion la plus
» avantageuſe, &c. »

On verra dans la ſuite que la Méthode d'éducation que je propoſe, tend uniquement à procurer les avantages de celle de nos François du dixiéme ſiécle, dont M. Maret parle ici avec tant d'éloges.

(II) *Frappé de l'eſpece d'épidémie qui régne conſtamment ſur les Enfans du premier âge.* N°. 5. Sompſon, dans *ſes Tables de la probabilité de la vie humaine* publiées à Londres en 1742, prétend qu'il meurt la moitié des enfans avant l'âge de trois ans. M. Dupré de Saint-Maur, d'après ſes recherches dans les Regiſtres baptiſtaires & mortuaires de quelques Paroiſſes de Paris & des environs, ſoutient que ce n'eſt qu'à ſept ou huit ans que cela arrive. Celles que j'ai faites à ce ſujet, & qui ſont aſſez nombreuſes, me mettent en état d'avancer qu'il meurt avant l'âge de trois ans plus de moitié des enfans mis en nourrice,

en adoptant le calcul de M. Dupré de Saint-Maur pour ceux qui sont nourris par la mere & élevés selon la méthode ordinaire. J'ignore, à dire vrai, en quelle proportion se trouveront avec ce calcul ceux pour qui on adoptera l'Education physique que je propose. Mais ce que je puis assurer de très bonne-foi, c'est que sur plus de cent enfans sur qui elle a été pratiquée à ma connoissance, je n'ai pas appris qu'il en soit mort aucun; ils sont tous, au contraire, vigoureux jusqu'à présent, & d'une très-bonne santé, malgré les changemens que chacun croit devoir faire du plus au moins à mes préceptes. D'où je conclus que la probabilité est entiérement pour ma Méthode, & contre les usages pour lesquels le préjugé tient encore.

(*III*) *Les maillots sont la premiere, & peut-être la seule cause des ruptures ou descentes des enfans mâles en ce pays-ci.* N°. 14. On ne peut se figurer à quel point cette infirmité est commune parmi ceux de la campagne; mais ce qu'on aura bien de la peine à croire, & qui est cependant un fait très-constant, que je ne rapporte qu'après l'avoir bien vérifié, c'est qu'il y a dans presque toutes les provinces des Opérateurs qui font métier de tailler les descentes, c'est-à-dire d'enlever le testicule du côté où elle se trouve, ou même tous les deux pour peu que le gonflement devenu trop

considérable cause d'embarras à l'Opérateur; car ces Messieurs ne songent qu'à gagner leur argent le plus promptement qu'il est possible. Voici comment j'ai découvert cette horreur.

Je m'étois rendu il y a quelques années à notre Hôtel de Ville pour y assister au tirage de la milice. Je remarquai que lors de l'appel qui se faisoit des garçons de chaque Paroisse, il s'en trouvoit un grand nombre qui se prétendant exempts de tirer vu leurs incommodités, demandoient à être visités par les Médecin & Chirurgien, & qui sur le rapport de ceux-ci, étoient en effet déclarés inhabiles au service du Roi, & renvoyés comme tels. Curieux de savoir quelle étoit cette incommodité, si frequemment alléguée par des hommes grands, forts, & en apparence si bien portans, je le demandai au Subdélégué. Il me dit qu'il renvoyoit comme incapables de servir tous ceux qui avoient été taillés de la descente, c'est-à-dire châtrés tout-à-fait, ou seulement à moitié, dont j'en comptai dans une seule matinée quarante-six sur environ cent soixante garçons. (Cela fait plus du quart, & peut aller à un septiéme sur la totalité des hommes de la campagne dans les Paroisses de l'Election où j'ai été à portée de vérifier ce fait.) J'avoue que j'en fus effrayé; mais quand cette proportion, loin d'être la même dans tout

le Royaume ne ſeroit que de deux ſur cent, l'opération de la taille des deſcentes n'en ſeroit pas moins un mal qu'il faudroit arrêter dans ſa ſource, en défendant ſous des peines afflictives aux Chirurgiens de la pratiquer, & en pourſuivant ceux qui ſeroient convaincus de l'avoir faite. Il y en avoit un à Luzarches en aſſez grande réputation dans le pays, qui en a taillé à ma connoiſſance juſqu'à dix-ſept pour un ſeul jour, dans un même village à une lieue de Clermont. Il avoit gagné à ce métier un bien aſſez conſidérable, quoiqu'il ne ſe fît payer que ſix livres par chaque opération. Il eſt mort heureuſement pour l'humanité, dont il étoit certainement le plus grand ennemi, en détruiſant la population dans ſon principe.

Quant à l'exemption de ſervice qu'on eſt dans l'uſage d'accorder à ces châtrés d'un ou des deux teſticules, elle eſt, dit-on, fondée ſur ce que les ſoldats couchant deux à deux, leur camarade ne tarde pas à s'appercevoir de ce qui leur manque, & qu'ils deviennent par-là l'objet de la raillerie perpétuelle de tout le corps. Mais ce prétexte me paroît abſolument inſuffiſant pour faire accorder cette exemption. Au contraire, il me ſemble qu'il ſeroit à deſirer que ceux qui ſont tout-à-fait mutilés fuſſent Miliciens de droit, par cela même qu'ils ſont inhabiles à la propagation de l'eſpece. Quant à ceux qui ne

le font qu'en partie, je ne vois aucune raifon qui doive les exempter de tirer à la milice dès qu'ils ont la taille requife; ils font tout auffi capables de foutenir les fatigues de la guerre que les autres hommes, & doivent pour le moins fupporter cette charge de l'Etat, concurremment avec leurs compatriotes; fauf à empêcher qu'ils ne foient tournés en ridicule par leurs camarades, ce à quoi la difcipline militaire peut aifément pourvoir,

(*IV*) *Toutes les loix divines & humaines nous difent que c'eft un devoir indifpenfable de la paternité.* N°. 20. Le goût de l'oifiveté & de la diffipation, ce que les gens du monde appellent *amufement*, eft porté fi loin dans ce fiécle, fur-tout chez les gens aifés, qu'ils ne trouvent jamais le tems de vaquer aux devoirs de pere, & qu'il femble aujourd'hui que le feul à remplir foit de travailler à amaffer du bien. On fe croit irréprochable dès qu'on y emploie tous fes momens & toute l'application dont on eft capable, avec la perfuafion que c'eft ce qu'on peut faire de mieux pour fes enfans. On fe figure d'ailleurs que les foins de l'éducation d'un enfant nouveau-né font uniquement du reffort des femmes, foit que la mere l'allaite, foit qu'elle le faffe nourrir fous fes yeux; & la plupart des hommes rougiroient prefque de s'en mêler jufqu'à ce qu'il ait acquis fix

ou ſept ans. Alors on le met en penſion, ou on lui donne un inſtituteur à qui on s'en rapporte pour l'éducation morale, tandis que le Médecin ou le Chirurgien en qui l'on a confiance, gouverne le phyſique. Ce ſont tous moyens qui concourent à rendre les enfans foibles, délicats & mal élevés, à moins que le haſard ne leur donne un précepteur éclairé, ce qui eſt très rare, & qu'on ne le contrarie pas dans ce qu'il fait de bien, comme cela eſt fort commun.

Je ne puis propoſer à mes Lecteurs un meilleur modele à ſuivre à cet égard, que celui de M. le Chancelier d'Agueſſeau. Il y en aura certainement parmi eux fort peu qui ayent autant d'affaires que cet illuſtre Magiſtrat, lequel n'en a pas moins préſidé dans tous les tems à l'éducation de MM. ſes fils, & il trouvoit encore celui de travailler aux nombreux & excellens Ouvrages de tous genres que nous avons de lui.

(*V*) *Le vin ſucré qu'on donne aux enfans à pluſieurs repriſes dès qu'ils ſont nés, eſt une des principales cauſes de la jauniſſe qui leur ſurvient au troiſiéme jour.* N°. 25. M. de Buffon parle dans ſon Hiſtoire Naturelle de l'Homme, de l'uſage où l'on eſt de donner ce vin ſucré aux enfans; mais il ſemble indiquer la jauniſſe du troiſiéme jour comme leur état naturel à ce période. Elle

eſt cependant le ſymptôme d'une véritable maladie, uniquement occaſionnée par cette liqueur, ou toute autre de même nature, qui les échauffe dans un tems où ils n'ont beſoin que de délayans & de rafaîchiſſans. Il ne faut pour s'en convaincre, que ſe donner la peine d'examiner les qualités du *coloſtrum*, qui eſt la liqueur qui ſe trouve dans le ſein de la femme au moment de la couche, & qui eſt deſtinée par la Nature à former le premier aliment & la ſeule boiſſon de l'enfant nouveau-né; on verra que c'eſt une eſpece de petit-lait très-peu ſubſtantiel, doux & rafraîchiſſant. C'eſt par conſéquent contrarier la Nature & aller directement contre ſes vues, que de donner aux enfans du vin ſucré qui ne peut que leur faire du mal comme le montre cette jauniſſe, qui annonce toujours de violentes tranchées, auxquelles ſuccombent beaucoup de ces victimes de l'impéritie des Sages-femmes & des Meres en général. Je puis avancer avec certitude, & d'après des expériences ſans nombre, que ceux à qui on fait prendre ſeulement quelques cuillerées d'eau miellée avec une once de ſyrop de chicorée compoſé, mêlé avec une égale quantité d'eau, ne ſont point ſujets à cette jauniſſe ni aux tranchées qui en ſont la ſuite.

(*VI*) *Ils mouroient preſque tous, c'eſt-à-dire environ quatre-vingt ſur cent, d'une maladie*

ppellée mal de mâchoire ou tetanos. N°. 26. M. Alphonse Leroy Médecin, qui a publié en 1772 d'excellentes *Recherches sur les habillemens des Femmes & des Enfans*, y parle de ce mal de mâchoire ou *tetanos*, duquel les Négres de nos Isles de l'Amérique sont fort sujets dans les neuf premiers jours de leur vie. Il ne balance pas à attribuer cette maladie très-singuliere, & particuliere aux Négrillons, *au seul contact de l'air qui les tue*, & prétend *que la chaleur de la Mere, si elle avoit l'attention de la leur communiquer, en seroit le préservatif assuré.* En conséquence de cette hypothèse qu'il prend pour un axiome, il bâtit un système qui porte absolument à faux, le principe duquel il part étant totalement contraire aux expériences multipliées que j'ai faites à l'Amérique, pour reconnoître la véritable cause de cette maladie. Elles sont si constantes, qu'il n'y a plus à Saint-Domingue d'habitant, parmi ceux capables de donner les soins convenables à la conservation de leurs Négres, qui ne soit comme moi convaincu que le mal de mâchoire n'a d'autre cause que le manque d'évacuation du *meconium*, qui par un trop long séjour dans l'estomac & dans les intestins, y occasionne une inflammation mortelle dont le *tetanos* est le symptôme. La preuve la plus complette que je puisse donner de cette vérité, que j'ai découverte

en cherchant le préſervatif à la maladie, (car elle eſt ſans remède) c'eſt qu'il n'y a pas d'exemple qu'un Négrillon en ait été attaqué, lorſqu'on lui a fait prendre auſſi-tôt après la naiſſance, le purgatif d'une once de manne, tel que je l'ai indiqué.

J'avois cependant ouï dire, comme M. Leroy, par beaucoup d'habitans de Saint-Domingue, que les Négrillons mouroient du *mal de mâchoire*, parce que l'air les ſaiſiſſoit; mais quoique je ne ſois pas à beaucoup près auſſi inſtruit dans ſon Art, que ce Médecin qui montre beaucoup d'acquit & de connoiſſances, je n'ai jamais été la dupe de ces propos dictés par le préjugé, ſuite de l'ignorance. Je n'ai donc jamais ſoupçonné que le ſeul contact de l'air, dans un pays ſitué par la latitude de 19 dégrés 30 minutes, où l'hiver eſt de la température de notre mois d'Août, pût occaſionner une maladie mortelle à des hommes que le Créateur a deſtinés à vivre en plein air; mais j'ai été conſtamment perſuadé que le *tetanos*, auquel les Négres ſeuls ſont ſujets, avoit une autre cauſe, quelque choſe que les Chirurgiens même du pays m'ayent pu dire à ce ſujet. Il y a d'autant moins lieu de douter que le *tetanos*, ſoit le ſymptôme de cette inflammation des entrailles & de l'eſtomac portée à ſon plus haut période, qu'en ouvrant ceux qui en meurent, on les leur trouve

tout gangrenés. Cette inflammation eſt d'ailleurs la maladie la plus commune à St.-Domingue, & celle qui y tue en peu de jours un ſi grand nombre d'Européens.

C'eſt ſans doute ce qu'ignoroit abſolument M. Leroy, qui a ajouté foi à ce qu'on lui a dit à cet égard; mais il n'eſt pas moins étonnant qu'un Médecin qui s'annonce avec autant de talens, ait donné ſi légérement ſa croyance à un fait auſſi peu vraiſemblable, que celui dont il fait la baſe de ſon ſyſtême ſur la néceſſité de procurer aux enfans la chaleur de la mere; & que ſur un ſimple ouï-dire il ait publié ce fait comme une vérité inconteſtable.

Cette erreur n'eſt pas la ſeule dans laquelle M. Leroy ſoit tombé. Il a encore ouï-dire à quelqu'un que les Négres en Amérique marchoient à quatre mois; & ſans autre information, non-ſeulement il en a été convaincu comme d'une vérité, mais il s'eſt figuré qu'en ſuivant ſes préceptes d'Education phyſique, on parviendroit en France à procurer à nos enfans le même avantage, malgré la différence du climat. J'ai déja dit que j'ai habité pendant près de huit ans différentes contrées de l'Amérique méridionale. Je m'y ſuis beaucoup livré à la partie de l'Hiſtoire Naturelle qui concerne notre eſpece; je n'y ai cependant jamais vu les enfans blancs, noirs, mulâtres ou métis, de

quelque teinte qu'ils ſoient, eſſayer de ſe tenir debout ſeuls avant ſept mois, quoiqu'à quatre ils aillent aſſez vîte en ſe traînant ſur un genou & ſur les deux mains, un des deux pieds en avant; & je ne penſe pas qu'il en ſoit autrement des petits Péruviens dont parle auſſi M. Leroy.

Ces deux erreurs très-conſidérables dans un homme de ſa profeſſion, & que mes voyages m'ont mis en état de relever, prouvent aſſez combien on doit être en garde contre ce qu'on lit d'extraordinaire dans les livres nouveaux, & avec quelle réſerve il faut y donner ſa confiance. On auroit eu peine à croire qu'un Médecin eût établi une propoſition d'où il tire de ſi nombreuſes conſéquences pour l'Education phyſique des Enfans, ſans s'être préalablement aſſuré de la vérité conſtante du fait qui la lui fourniſſoit.

Au ſurplus je n'en fais pas moins de cas de l'Ouvrage de M. Leroy, qui eſt plein d'excellentes recherches ſur la matiere qu'il traite, & qui annonce un mérite réel. Je me fais certainement gloire de lui rendre cette juſtice qui lui eſt dûe à tous égards, n'étant animé envers lui d'aucun eſprit de jalouſie. La ſeule preuve & la meilleure que j'en puiſſe fournir, c'eſt ce que j'ai publié en 1770 par la voie des Affiches de Picardie, N°s. 32 & 33. ſur *le mal de mâchoire des Négres*, trois ans

vant de connoître le Livre de M. Leroy.
ai dit à ce ſujet les mêmes choſes que
: répete ici.

(*VII*) *Il eſt vrai que la groſſeſſe de ſa Mere
voit été la plus favorable & ſa couche la plus
eureuſe qu'on puiſſe deſirer.* N°. 33. Rien
'influe certainement davantage ſur la conſti-
ıtion des enfans & ſur leur caractere, que
ı bonne ſanté des pere & mere, & ſur-tout
elle dont jouit la mere pendant ſa groſſeſſe.
.ors donc qu'il eſt queſtion de comparer
ntre eux pluſieurs enfans du même âge, &
.e juger des avantages que leur a procuré
éducation phyſique qu'ils ont reçue, il faut
voir égard à l'âge du pere, à ſon meilleur
u plus foible tempérament, à celui de la
nere, aux accidens plus ou moins grands
le la groſſeſſe & de la couche dont il eſt
e fruit. Il ſuit de-là qu'un enfant engendré
l'un pere qui a plus de cinquante ans &
l'une mere délicate, dont la groſſeſſe a été
rès-douloureuſe & la couche fort laborieuſe,
ı lui-même beaucoup ſouffert & peu profité
ıvant que de voir le jour. Si donc il devient
enſuite l'égal de ſes contemporains nés de
parens dans la force de l'âge & robuſtes,
l le doit néceſſairement à ſon éducation. A
plus forte raiſon en eſt-il ainſi, lorſqu'il
eur eſt ſupérieur par toutes les facultés
corporelles. C'eſt par cette raiſon que je
propoſe mon fils aîné comme une des

meilleures peuves qu'on puiſſe rencontrer de l'excellence, & j'oſe dire, de la ſupériorité de ma Méthode d'éducation ; car il y avoit cent contre un à parier quand il eſt né, qu'il ne ſeroit pas parvenu à l'âge de trois ans, ſi on l'eût mis en nourrice & traité ſelon la routine ordinaire ; au lieu qu'il eſt d'une vigueur peu commune à ſon âge, même parmi les enfans des payſans aiſés. Son tempérament & ſon caractere ſe reſſentent à la vérité de l'état triſte & ſouffrant dans lequel ſa mere a été pendant toute ſa groſſeſſe : il eſt fluet, délicat, il a les nerfs très-ſenſibles, ce qui le rend grand pleureur, étourdi, violent, & en tout beaucoup moins gai & moins aimable que ſon frere, qui né à la ſuite d'une groſſeſſe & d'une couche des plus heureuſes, eſt d'une gaité & d'une douceur raviſſantes. Je crois cependant que les défauts de l'aîné peuvent être corrigés par une Méthode d'Éducation phyſico-morale bien appropriée à ſon caractere, & je ne ſuis pas ſans eſpérance d'y réuſſir. Mais ce n'eſt pas choſe aiſée, & il faut pour cela beaucoup de tems avec une patience à l'épreuve.

(*VIII*) *Je penſe qu'elle nous regarde comme eux, & que nous devons les imiter en cela.* N°. 36. L'inſtinct ſeul dont le Créateur nous a doués ainſi que les animaux, nous le preſcrit, & nous y obéirions tous naturellement, ſi

abus que nous faisons des facultés intellec-
uelles qu'il nous a donné au-dessus d'eux, ne
ous empêchoit d'entendre cette voix qui
ous parle intérieurement. Car je prétends
on-seulement que nous avons un instinct,
nais encore que nous avons le même que
es animaux, celui qui leur fait chercher
& discerner ce qui leur est utile, en les
réservant jusqu'à un certain point de ce qui
peut leur être nuisible, avec cette différence
que le nôtre se ressent de la supériorité de
notre essence. Leur discernement est en
effet beaucoup plus borné que ne le pensent
a plupart de leurs partisans. Le perroquet
mange avec plaisir le persil qui le tue. J'ai
vu à Saint-Domingue tous les bestiaux
chercher avec un empressement marqué, à
s'abreuver du suc de manioc, qui les
empoisonne immanquablement s'ils parvien-
nent à en manger. On y trouve dans les
savanes ou prairies naturelles, une plante
venimeuse appellée *Quebec*, qui est mortelle
pour les bœufs, chevaux & mulets, qui ne
laissent pas d'en manger toutes les fois qu'ils
la rencontrent; raison pour laquelle les habitans
s'attachent à la détruire tant qu'ils peuvent
dans leurs habitations. Par conséquent l'instinct
des animaux ne leur apprend pas mieux
qu'à nous à ne pas user de ce qui leur est
contraire, & ils y sont souvent trompés. Il
est vrai qu'il les porte à chercher ce qui

leur eſt utile, même en cas de maladie, ce en quoi je remarque que le nôtre lui eſt abſolument ſemblable. Je ſuis de plus perſuadé qu'il nous guideroit auſſi ſûrement que fait le leur, ſi nous nous attachions à le ſuivre comme eux qui ſont toujours dans l'ordre de la Nature.

La preuve de ce que j'avance ſe tire de faits très-communs, & qui ſont ſous les yeux de tout le monde. Il n'eſt point de Médecin, ni preſque perſonne un peu obſervateur, qui n'ait vû notre inſtinct ſe montrer dans certains malades, au point de les entraîner comme malgré eux vers le reméde qui devoit opérer leur guériſon, en leur donnant un appétit déſordonné, ou plutôt très-bien ordonné pour ce reméde, avec un dégoût inſurmontable pour ce qui leur étoit contraire. Le peu d'études que j'ai faites en cette ſcience me donne lieu de penſer que tous ces goûts & dégoûts conſtans des malades, ſont ſymptomatiques, & qu'on n'y donne pas en général aſſez d'attention. Je préſume qu'on y reconnoîtroit ſouvent les vrais remédes curatifs de la maladie, ſi on s'attachoit à les y chercher. Une choſe bonne à remarquer, c'eſt qu'ils ſont toujours de la claſſe des alimens, & jamais de celle des médicamens; d'ou l'on doit conclure que ce n'eſt pas dans la boutique de l'Apothicaire, mais dans ſa propre cuiſine, c'eſt-à-dire dans un régime

en entendu, que se trouvent les plus sûrs
oyens de conserver & souvent même de
tablir sa santé.

De tout cela il résulte que s'il subsiste une
ıalogie quelconque entre nous & les ani-
aux, elle réside principalement dans cet
stinct que nous avons comme eux, & qui
chez nous à peu près les mêmes effets.
ırmi le grand nombre d'exemples de cette
érité, desquels ma curiosité m'a rendu le
moin, je n'en rapporterai qu'un seul, si
appant, qu'il est, selon moi, impossible de
refuser à son évidence. J'ai vu successive-
ıent mes deux enfans, l'aîné à deux ans,
le cadet vers 18 mois, prendre un goût
ıbit pour l'oseille crue, qu'ils alloient cueillir
ans le jardin & qu'ils mangeoient par poi-
nées, en me disant que cela étoit bon. Peu
e jours après on s'apperçut qu'ils rendoient
es vers; & les acides sont vermifuges. Je
emande si cet instinct n'est pas aussi-bien
ıarqué, & s'il est d'une autre espece que
elui du chien, qui mange du chiendent pour
purger.

(IX) *Pour être en état de résister également la rigueur du froid & aux ardeurs du soleil.*

N°. 38. Lorsque j'ai donné au Public, en
770, un petit Abrégé de ma Méthode d'E-
lucation physique, par la voie des Affiches
le Picardie, ce systême nouveau a trouvé
les contradicteurs. On m'a objecté, d'après

J. J. Rousseau, que les enfans se ressentant beaucoup de la mollesse de leurs pere & mere, il convenoit de les habituer par dégrés au lavage froid. D'autres ont pensé avec Balexserd, qu'on ne devoit laver les enfans qu'après le sevrage; qu'avant ce tems l'usage en étoit dangereux; que trop fréquent il pouvoit occasionner différens accidens, ou que, dégénérant en habitude, son effet deviendroit nul, & qu'il n'en resteroit que la gêne de l'assujettissement. Mais l'expérience détruit toutes ces objections, qui ne sont que spécieuses. Plus les enfans sont nés foibles, plus ils ont besoin d'être lavés à froid, & plutôt il faut avoir recours à ce moyen certain de les fortifier promptement. C'est dès le lendemain de la naissance qu'il faut commencer, afin que le corps s'y accoutume plus facilement, n'ayant encore pris aucune autre habitude. Si celle du bain froid en rend l'effet nul, on sent qu'il ne peut en rester d'assujettissement, & qu'on peut cesser le lavage quand on veut sans aucun risque. C'est aussi ce qui arrive par une suite nécessaire de l'effet du lavage froid, qui augmente le ton, la force & l'épaisseur même de la peau à tel point, qu'elle n'a plus besoin de ce secours pour faire en tout tems ses fonctions réguliérement, & résister aux intempéries froides ou chaudes de l'air & des saisons, pourvu qu'on n'affoiblisse

s enſuite ſon reſſort par une vie molle &
lentaire, qui n'eſt point faite pour les en-
ns. J'en vois journellement la preuve ſur
miens, qui paſſent des heures entieres
prendre les exercices les plus violens,
té en plein ſoleil & tête nue, ſans être
mais mouillés de ſueur, ni en reſſentir
cune incommodité.

(*X.*) *Il n'eſt point d'autre moyen connu
donner auſſi promptement des forces à l'en-
nt nouveau né, & de développer toutes celles
'il eſt ſuſceptible d'acquérir.* N°. 38. Un
nonyme qui avoit entrepris de me réfuter,
prétendu que la force étoit l'attribut des
ocheteurs & des gens du bas peuple, qui
nt deſtinés à gagner leur vie par des travaux
énibles, mais qu'elle étoit inutile pour toutes
s profeſſions honnêtes qui conviennent aux
ommes nés dans une certaine aiſance, &
ui ont reçu une bonne éducation. Il a en-
ore ſuppoſé au lavage froid des dangers qui
'exiſtent que dans l'imagination, quand on
uit avec exactitude les autres parties de ma
néthode, & partant d'un calcul fait d'après
es fauſſes ſuppoſitions, il a dit : *il vaut mieux
iſquer d'être foible, que de n'être point du tout ;
il ne faut jamais parier la vie de cinq ou ſix
nfans, contre la ſanté de cent individus.*

Dès qu'on a acquis un peu de fortune,
n ſe croit, dans ce ſiécle-ci, ſoi & ſes en-
ans, d'une eſpece ſupérieure & toute diffé-

rente de celle des autres hommes. Les igno
rans, qui ſont en grand nombre, énivrés d
leurs richeſſes, ont la ſottiſe de ſe figure
qu'on peut être foible & de bonne ſanté
Ils ne ſavent pas que la force, la ſoupleſſe
la légéreté en ſont les vrais ſymptômes &
les plus précieux attributs. Qu'ils obſervent
ils apprendront que ce ſont les premiers d
tous les biens *, les ſeuls qui nous appar
tiennent en propre, & dont perſonne n
puiſſe nous dépouiller. Ils reconnoîtront qu
la force ſpécifique des organes, outre qu'ell
conſerve & entretient la bonne ſanté, eſ
encore le meilleur préſervatif contre les acci
dens auxquels nous ſommes ſans ceſſe expo
ſés, ainſi que contre les maladies contagieuſes

J'en apporterai pour exemple mes deux
enfans. Ils ont fait l'un & l'autre des chûte
conſidérables, parce qu'ils ſont tous deux de
la plus grande vivacité, & que je leur laiſſe
une grande liberté, ils ne ſe ſont cependan
jamais donné de coups dangereux, & c'eſ
aſſurément leur agilité & leur ſoupleſſe qu
les en ont ſeules préſervés, car ils n'ont jamai
porté de bourlets.

Il a régné ici ſucceſſivement, l'année der-
niere & la précédente, une rougeole & une
coqueluche épidémiques, qui ont duré cha-

* *Voyez* le Mémoire de M. Maret, déja cité, &
la Note N°. 9.

e au moins six mois, & dont aucun enfant
la ville ni du fauxbourg n'a été exempt,
epté les deux miens : avantage unique,
ils ne peuvent devoir qu'à la force de
r tempérament, suite nécessaire de l'édu-
ion physique qu'ils ont reçue.

La petite vérole a eu son tour cette année
73 ; elle a paru dès le mois de Février.
mme elle n'étoit pas meurtriere, Madame
Fourcroy, qui l'avoit remarqué, me dit
jour qu'elle souhaiteroit bien que nos
ans la gagnassent, afin d'en être quittes.
n'avois osé jusques-là prendre sur moi
les inoculer, vu la répugnance que leur
re y avoit ; mais ce mot lâché de sa part,
mit à mon aise. Pour en essayer, je
s un nouveau moyen, que je méditois
puis plusieurs années, & si peu apparent,
e le sujet lui-même ne peut s'en apperce-
ir. Il ne s'agit que de mettre à celui qu'on
ut inoculer, une chemise qui a passé la
irnée dans le lit d'un malade de la petite
role en suppuration ; je ne l'ai fait que
is fois à mon fils aîné, le soir en le cou-
ant, à l'insçu de sa mere. Au bout de quatre
irs, il a été pris d'une fiévre violente,
compagnée d'un grand mal de tête.

Je lui ai mis les pieds & les jambes dans
au tiede pendant une demi-heure, matin
soir. Sa boisson & sa seule nourriture ont
é pendant les trois jours qu'a duré la fiévre,

un thé de ſureau miellé, auquel j'ajoutoi
aſſez de bon vinaigre blanc, pour donne
à cette boiſſon une petite pointe acidule. Dè
que la fiévre a été tombée, j'ai apperçu
ſon viſage quelques petites taches qui m'on
annoncé le caractere de la maladie, mais que
notre Chirurgien, qui eſt notre ami, ne re-
gardoit que comme une ébullition, quoiqu'i
ait beaucoup de talens & d'expérience. Le
lendemain l'enfant étoit abſolument ſan
fiévre & crioit la faim. J'ai retranché le
vinaigre de ſon thé de ſureau, & j'y a
ſubſtitué un tiers de lait nouveau trait &
froid; & en y joignant quelques mouil-
lettes de pain, j'en ai encore fait ſa ſeule
boiſſon & ſa ſeule nourriture, juſqu'à la fin
de la maladie, ſans bouillon ni ſoupe, n
rien autre choſe, ſi ce n'eſt quelques pomme
cuites. Je voyois cependant les taches de-
venir plus nombreuſes & prendre plus de
diametre; mais comme l'enfant étoit debout,
jouoit & couroit dehors comme à ſon ordi-
naire, notre Docteur continuoit à ſoutenir
d'après le calme du pouls, que n'y ayan
point du tout de fiévre, ce ne pouvoit être
la petite vérole, dont l'enfant n'avoit pa
eu les ſymptômes, prétendant d'ailleur
qu'elle n'avoit jamais une marche auſſi lente.
Enfin, au ſeptiéme jour de la maladie, le
boutons ſe ſont étendus & gonflés de façon
à ne pouvoir plus s'y méprendre. Le mal-

ſe s'eſt de nouveau fait ſentir, & il a
llu garder le lit. Alors, ſans rien changer
régime, qui ne plaiſoit pas trop à mon
octeur, j'ai eu ſoin de faire renouveller
ir de la chambre, trois fois au moins par
ur, en ouvrant portes & fenêtres pendant
ı bon quart-d'heure, avec la ſeule pré-
ution de ne pas laiſſer mon fils expoſé
courant de l'air, & ſans le couvrir plus
ı'à ſon ordinaire. Je faiſois autant de fois
ırfumer l'appartement avec du vinaigre
ûlé ſur la pelle rouge. Je me ſuis conſ-
mment oppoſé à ce qu'on le fît ſuer à force
: couvertures & de boiſſons chaudes. J'avois
in, au contraire, qu'on le changeât ſoir &
atin de chemiſe, de draps bien ſecs, mais
ɔint chauds, & même de matelats, que
faiſois expoſer au grand air, avant que
: les remettre dans ſon lit.

Je me ſuis en tout fort écarté du traitement
néralement adopté dans cette maladie ; il
a cependant lieu de croire que j'ai eu raiſon
: préférer celui que j'ai appliqué à mon fils,
uiſque le ſeiziéme jour il étoit debout avec
eſque toutes ſes forces, au grand étonne-
ent de notre Chirurgien.

Un ſecond eſſai de même nature, fait de
ite ſur mon ſecond fils, avec une marche
ıns la maladie & un ſuccès abſolument pa-
ils, a mis le comble à ma ſatisfaction & à
:tonnement de mon Docteur. Il avoit cru

devoir me prévenir que celui-ci ayant gagné la petite vérole de ſon frere, pourroit bien n'en être pas quitte à auſſi bon marché que lui ; la violence de la fiévre, accompagnée de quelques légeres envies de vomir, le lui avoit fait juger ainſi. Mais les ſymptômes ont diſparu & la fiévre a ceſſé le troiſiéme jour, enſorte qu'il a été obligé de convenir qu'il s'y étoit trompé d'autant plus facilement, que depuis quarante ans qu'il pratique, il n'avoit jamais vu l'éruption de deux petites véroles avoir des progrès ſi lents, ſi parfaitement égaux, avec auſſi peu de malignité, ni aucun enfant qui s'en fût tiré mieux & plus promptement que les deux miens, ce qu'ils ne doivent ſans contredit qu'à la force de leur tempérament & à l'excellence du traitement que je leur ai adminiſtré, lequel j'ai puiſé dans les ouvrages de M. Tiſſot, à qui je me fais gloire d'en rendre hommage.

Si à ces conſidérations, qui doivent être d'un grand poids vis-à-vis des peres & meres qui ont une véritable tendreſſe pour leurs enfans, on joint celles tirées des avantages ineſtimables d'une ſanté ferme & robuſte dans toutes les circonſtances de la vie, on ſera forcé de convenir que c'eſt l'héritage le plus précieux qu'on puiſſe leur laiſſer, à quelque état qu'ils ſoient deſtinés. Les plus grands biens ſont en effet peu de choſe ſans la ſanté, qui nous met ſeule à portée d'en jouir.

Dissertation sur l'inoculation.

Long-tems après que j'ai eu écrit ceci, & que j'ai eu procuré la petite vérole à mes enfans par les moyens que j'ai indiqués ci-dessus, lesquels j'ignorois avoir été déjà employés avec succès, les Œuvres de M. Franklin, *Docteur ès loix, membre de l'Académie des Sciences de Paris, des Sociétés Royales de Londres & de Gottingue, Président de la Société Philosophique de Philadelphie*, &c., traduites de l'Anglois par M. Barbeu du Bourg, Médecin célebre de la Faculté de Paris, me sont tombées entre les mains. J'ai été agréablement surpris d'y rencontrer, *Tome II, pag. 138, Edition in-4°. de 1773*, une lettre de ce savant Traducteur à M. Franklin, dans laquelle la grande question de l'*Inoculation de la petite vérole* me paroît présentée sous son véritable point de vue, & traitée d'une maniere à faire grand plaisir à tout le monde. J'ai cru, par cette raison, devoir insérer ici, un extrait de cette lettre intéressante, & je le fais d'autant plus volontiers, qu'elle développe parfaitement les motifs par lesquels des peres & meres peuvent, par une tendresse bien entendue, se déterminer à procurer la petite vérole à leurs enfans, & que ma propre justification résultera de ces motifs, vis-à-vis les lecteurs judicieux & non prévenus.

Opinion d'un Médecin de la Faculté de Paris, ſur l'Inoculation de la petite Vérole.

FOND DE LA QUESTION.

» La petite vérole eſt une maladie trop » commune, pour que ſes principaux carac- » teres ne ſoient pas univerſellement re- » connus.

» On ſait que trop peu de perſonnes en » ſont exemptes, & que très-peu de ſujets » en ſont atteints plus d'une fois. On ſait que » c'eſt une maladie contagieuſe & des plus » meurtrieres. On ſait qu'elle eſt redoutable » à tous les âges, en tous tems, en tous » lieux; mais que les diverſes conſtitutions » de l'air la rendent beaucoup plus ou beau- » coup moins dangereuſe en certaines années, » en certaines ſaiſons; & que ce danger eſt » encore augmenté ou diminué conſidérable- » ment d'un ſujet à l'autre, ſuivant leurs » différentes diſpoſitions perſonnelles. On ſait » enfin que le concours de toutes ces circonſ- » tances rend quelquefois la petite vérole ſi » différente d'elle-même, qu'on a long-tems » cru devoir en diſtinguer deux eſpeces : » l'une qu'on appelloit *Benigne*, & l'autre » *Maligne*. Voilà ce que perſonne ne peut » ignorer ni conteſter, parce que c'eſt le » réſultat d'une multitude infinie d'obſerva- » tions journalieres & de mûres réflexions

» ſur les faits les mieux avérés. C'eſt auſſi ce
» que tous les hommes ſenſés, Médecins ou
» non Médecins, ont conſtamment poſé
» pour principe de leur conduite par rap-
» port à cette cruelle maladie.

» Il s'eſt trouvé dans tous les pays de
» *bons & ſages peres de famille*, qui, tou-
» jours agités d'une tendre inquiétude pour
» leurs enfans tant qu'ils n'avoient point en-
» core eu la petite vérole, & ſe promettant
» la plus grande tranquillité ſur leur ſort dès
» qu'ils auroient une fois acquitté ce fatal
» tribut, ont pris la généreuſe réſolution
» d'aller au-devant du mal lorſqu'ils en pour-
» roient avoir toutes les circonſtances à leur
» choix.

» Suivons les progrès de cette tendreſſe
» courageuſe & réfléchie. Ces dignes citoyens
» apprenoient-ils que la petite vérole d'une
» eſpèce benigne régnoit dans leur voiſi-
» nage, ils s'empreſſoient de profiter de l'oc-
» caſion pour s'affranchir d'une perplexité
» continuelle, & redimer leurs tendres
» enfans d'un péril toujours imminent, en
» l'affrontant une fois pour toutes dans la
» conjonƈture la moins déſavantageuſe. Les
» parens conduiſoient eux-mêmes leurs pro-
» pres enfans à la ſource de la contagion,
» dans la chambre, au chevet des petits
» malades de leur âge, pour recevoir dans
» ces jours propices, les influences d'un mal

» capable de leur causer tant d'allarmes en » toute autre conjoncture.

» Il est peu de pays où l'on ne cite plusieurs semblables exemples, & cette uniformité non-concertée entre des gens de » différentes nations & de différentes religions, forme un préjugé très-légitime en » faveur de cette pratique.

» D'autres braves & honnêtes peres de » famille ont été plus entreprenans : *ils ont* » *fait porter à leurs enfans des chemises qu'ils* » *avoient envoyées*, *de dessein prémédité*, *dans* » *des maisons infectées de petite vérole*, *& fait* » *tenir quelque tems entre les draps des malades pour y être plus sûrement imprégnées* » *des miasmes varioliques*; afin de ne pas manquer l'occasion de capituler avec la maladie, » lorsque par des signes non équivoques de » bénignité elle sembloit offrir d'elle-même » les conditions les plus avantageuses qu'on » pût espérer.

» Ce moyen a été pratiqué plus d'une fois » dans quelques-unes de nos Provinces, & » peut-être en beaucoup d'autres pays de » l'Europe ».

Ici l'Auteur rapporte les différentes façons dont on inocule la petite vérole chez un grand nombre de différentes nations, & après avoir renvoyé les curieux au Recueil des pieces pour & contre l'inoculation de M. de Montucla, il poursuit ainsi :

« Cet art de procurer une petite vérole
» bénigne, pour parer aux dangers de la
» petite vérole maligne, a été porté de
» Turquie en Angleterre, d'où il s'est répandu
» peu à peu dans la plûpart des Etats de
» l'Europe, & jusqu'en Amérique. Mais on
» ne sauroit dissimuler qu'il ne se soit élevé
» à son occasion de grandes disputes, qui
» ont commencé à Londres, & qui finiront
» vraisemblablement à Paris.

» La question passe aujourd'hui pour décidée
» en Angleterre : des succès constans
» y ont mis la Cour & le peuple d'accord sur
» cette pratique ; savans & ignorans, tous
» presque sans exception, lui rendent hommage.
» Nous ne sommes pas si avancés en
» France.

» Il est bien vrai que tous nos Géométres,
» qui ont appliqué à l'Inoculation leurs calculs
» de probabilités, lui ont trouvé de très-grands
» avantages. Il est bien vrai qu'elle
» a été deux fois honorée de la pluralité des
» suffrages des Médecins assemblés. Il est
» bien vrai que quatre jeunes Princes ou
» Princesses du Sang Royal, & plus de
» cent autres enfans des Maisons de Lorraine,
» de Bouillon, & autres des plus illustres
» du Royaume, ont été conservés à l'Etat
» par son moyen, sans qu'il en soit péri un
» seul de cet ordre éminent, sur qui tous
» les yeux sont incessamment ouverts. Ce-

» pendant, quoiqu'il ne ſoit pas à craindre
» qu'on proſcrive déſormais une pratique qui
» a été ſalutaire à tant de têtes ſi cheres, on
» ne doit pas ſe flatter que d'ici à long-tems
» ſon triomphe ſoit complet. Mais à quoi
» tient-il ? C'eſt ce qu'on ne ſauroit dire.

» Avec tous les bruits que l'on ſeme, tous
» les ſcrupules que l'on affecte, toutes les
» vieilles objections que l'on reproduit, il
» ne paroît pas qu'aucun des adverſaires de
» l'Inoculation ayent encore ſongé où ils
» pourroient placer la barriere qu'ils mé-
» ditent de lui oppoſer.

» S'ils condamnent l'Inoculation par une
» petite plaie artificielle à la maniere de Tur-
» quie, ils ne ſauroient approuver l'infric-
» tion à la maniere d'Irlande, & ils condam-
» neront auſſi, ſans doute, l'inſertion des
» Chinois, au moyen d'une tente de coton
» imbibée du pus variolique & introduite
» dans les narines. S'ils proſcrivent le coton
» infecté, pourront-ils permettre les chemiſes
» infectées ? De proche en proche ils doivent
» aller juſqu'à défendre de mêler des enfans
» ſains avec des enfans malades, à deſſein
» de leur faire reſpirer un air contagieux,
» quoique cela ſe ſoit pratiqué en différens
» pays, de tems immémorial, ſans re-
» proche ni contradiction.

» Mais s'il n'eſt permis de prévenir en
» aucune façon cette eſpece de danger, il

» doit en être de même de tout autre. Il
» ne feroit donc pas permis de fe jetter par
» la fenêtre d'un premier étage quand le feu
» feroit au rez-de-chauffée : il ne feroit pas
» permis à des voyageurs de s'avancer les
» premiers, l'épée à la main, contre des
» brigands prêts à les affaillir ; il ne feroit
» pas permis à un homme affligé de la pierre
» de fe faire tailler au péril de fa vie, &
» une faignée de précaution en fanté pour-
» roit paffer pour un péché des plus graves.
» Enfin, s'il eft défendu de s'expofer au
» moindre danger, dans la vue d'en éviter
» un bien plus grand, à combien plus forte
» raifon ne devroit-il pas être défendu de
» fe dévouer, fans néceffité, fans autre raifon
» que des motifs d'intérêt ou de convenance,
» à des dangers évidens & qu'on pourroit
» très-bien éviter ? C'eft pour-tant ce qui
» s'eft fait de tout tems, & ce qui fe fait tous
» les jours, près & loin de nous, fous nos
» pieds & au-deffus de nos têtes. Peut-on
» defcendre dans des carrieres, dans des
» mines, & en voir les travaux fans frif-
» fonner ? Peut-on de fang-froid envoyer
» des plongeurs à la recherche des perles
» que la mer receie dans fes profondeurs ? Il
» eft difficile de donner une fête au peuple
» d'une grande ville, qu'il n'en coûte la vie
» à quelques malheureux ouvriers ; & com-
» ment peut-on goûter des plaifirs à ce prix ?

» Il eſt impoſſible de bâtir des maiſons de » quatre ou cinq étages, & des égliſes bien » plus hautes encore, ſans beaucoup de » riſques pour quantité d'artiſans divers ; » & encore ne s'en tient-on pas là : il faut » élever un clocher ſur cette Egliſe pour » fendre les nues & provoquer le tonnerre ; » on veut que ce clocher ſoit ſurmonté d'une » croix, & on aime à voir un coq au-deſſus ; » & il y a certainement plus de riſque à » placer ce coq, qu'à ſe faire inoculer ; & » ce coq ne préſerve de rien.

» La proſcription de l'Inoculation entraî- » neroit donc, par une conſéquence inévi- » table, celle de quantité de métiers très- » communs. Ou ſi ſes plus grands ennemis ſe » trouvent obligés de la tolérer à l'égard de » ceux à qui on permet d'exercer habituel- » lement des profeſſions cent fois plus pé- » rilleuſes, tels que les plongeurs, les mi- » neurs, les couvreurs, qui paſſeroient, » ſans contredit, un mois avec moins de » dangers dans une infirmerie, que dans le » ſein de la mer, dans les entrailles de la » terre, ou dans la moyenne région de l'air, » les Anti-inoculateurs pourroient-ils s'em- » pêcher d'étendre leur indulgence en faveur » des matelots, des tondeurs des grands » arbres, des pompiers pour les incendies, » des artificiers, des charpentiers, des mâ- » çons, &c. &c. : en un mot, cette barriere

» une fois emportée, où & comment comp-
» teroient-ils pouvoir & devoir nous arrêter?
» De tous les bruits qui courent de tems
» en tems des prétendus mauvais effets de
» l'Inoculation, lorsqu'on veut remonter à
» la source, la plûpart se trouvent faux,
» & les autres fort exagérés. Je ne connois
» personne qui soit capable de les inventer
» par plaisir, ou de les accréditer par ma-
» lice, & je veux croire que chacun les
» rend à peu près comme il les a reçus; mais
» en les accueillant avec avidité, & les ré-
» pandant avec complaisance, on s'entretient
» dans l'idée que tôt ou tard une catastrophe
» arrivant à l'héritier de quelque grande
» maison, fera tomber tout-à-coup ici l'Ino-
» culation dans le plus grand discrédit; on
» se repaît depuis plusieurs années de cette
» frêle espérance, & comme on se figure
» que plus on a attendu un tel événement,
» moins il reste à l'attendre, on n'est désa-
» busé ni par le laps de tems, ni par les
» succès multipliés de l'Inoculation.

» Quant aux scrupules que l'on tâche d'ins-
» pirer sur l'Inoculation, on a beau chercher
» à allarmer les consciences timorées; ni
» la loi naturelle, ni la religion révélée, ne
» fournissent aucunes armes contre une pra-
» tique inspirée par la tendresse, exécutée
» par le courage, & dirigée par la prudence.
» Peut-on regretter que l'Infant Duc de

» Parme doive la vie à l'inoculation ? Ou
» peut-on ne pas regretter, au contraire,
» d'avoir vu périr, faute de cette précau-
» tion, l'Infant Dom Philippe ſon pere,
» Madame l'Infante ſa mere, & la Princeſſe
» Iſabelle ſa ſœur, épouſe de l'Archiduc,
» aujourd'hui Empereur, tous trois morts de la
» petite vérole à la fleur de leur âge,
» l'un en Italie, l'autre en France, & la
» troiſieme en Allemagne ?

» Toutes les objections qu'on a faites
» juſqu'ici aux Inoculateurs, peuvent ſe ré-
» duire à une demi-douzaine, que l'on a
» retournées de cent façons.

» *Premiere objection.* La Religion nous dé-
» fend de tenter Dieu.

» *Réponſe.* Faire uſage de la raiſon que
» Dieu nous a donnée pour veiller à notre
» propre ſûreté, & tâcher de diminuer la
» ſomme des maux & des dangers qui nous
» obſedent ; étudier le tems & l'occaſion
» favorables pour franchir les pas les plus
» dangereux de la carriere que nous ſommes
» deſtinés à parcourir, ce n'eſt point tenter
» Dieu : c'eſt plutôt ſeconder ſa Providence,
» comme c'eſt la ſeconder que de conſtruire
» des bateaux pour traverſer des rivieres,
» comme c'eſt la ſeconder que d'enfouir du
» bled dans la terre, après l'avoir duement
» préparé pour le faire germer.

» Il ſemble même qu'on pourroit plus

» justement rétorquer cette objection contre » ceux qui la proposent. En effet, comme » ce seroit tenter Dieu que d'attendre qu'il » envoie ses Anges pour nous soutenir sur » les flots, comme ce seroit le tenter que » de nous abstenir de labourer & de semer, » dans l'attente qu'il lui plaise de changer les » pierres en pain pour notre subsistance ; » n'est-ce pas également le tenter que de » négliger les moyens qu'il a mis en notre » pouvoir pour diminuer le risque de la » petite vérole, dans l'espoir qu'il daigne » signaler sa puissance pour nous en guérir » lorsque la maladie surviendra accompa- » gnée des plus pernicieux symptômes ?

» *Seconde Objection.* Il n'est pas permis de » donner à quelqu'un un mal dont il peut » mourir ; car, s'il arrivoit qu'il en mourût » effectivement, on seroit coupable d'homi- » cide, quand même on ne l'auroit fait que » dans l'intention d'en sauver cent autres.

« *Réponse.* Ce seroit sans doute un ho- » micide criminel de dévouer spécialement » tel ou tel homme à la mort, même pour » en sauver un cent ; mais ce n'est rien moins » qu'un crime d'exposer cent hommes à un » danger qui pourra être fatal à l'un d'en- » tr'eux, pour les soustraire à un autre dan- » ger qui seroit funeste à dix ou douze. Sup- » posons une centaine de malheureux déser- » teurs, dont il est décidé qu'on fera un

» exemple en les décimant. Si au lieu qu'ils
» doivent tirer demain dans une roue où
» il y aura dix billets noirs ſur cent, vous
» pouviez obtenir du Général de les faire
» tirer aujourd'hui dans une autre roue, où
» ſur cent billets il n'y en auroit qu'un noir,
» feriez-vous répréhenſible d'interpoſer votre
» crédit à cet effet ? Celui à qui tomberoit
» l'unique billet noir de cette roue, auroit
» peut-être tiré de l'autre roue un billet
» blanc ; mais votre intention ayant été la
» même pour lui que pour tous les autres,
» de rendre ſon ſort moins périlleux, loin
» d'avoir aucun reproche à vous faire à ce
» ſujet, vous mériteriez neuf couronnes ci-
» viques, pour avoir conſervé autant de
» citoyens.

» *Troiſieme Objection.* Peut-on ſe promettre
» que celui qu'on inocule n'aura pas la petite
» vérole une ſeconde fois ?

» *Réponſe.* On en eſt preſque aſſuré, &
» cela ſuffit pour mettre hors de doute l'u-
» tilité de l'Inoculation. Les récidives de
» cette maladie ſont des eſpeces de phéno-
» menes ſi rares, que pluſieurs Ecrivains
» ont nié qu'il y en eût un ſeul exemple
» bien conſtaté. Ce qui eſt certain, c'eſt que
» Chirac, Mead, & Boerhaave, qui étoient
» les trois plus célébres Médecins de France,
» d'Angleterre & de Hollande, ont déclaré
» tous les trois n'avoir jamais eu occaſion,

» en cinquante ans de pratique, dans des » villes telles que Paris, Londres & Amſterdam, de traiter deux fois une même perſonne de la petite vérole.

» *Quatrieme Objection.* Celui qu'on inocule » n'auroit peut-être jamais eu la petite vérole. » On a des exemples qui ne ſont pas même » fort rares, de gens qui ſont morts à quatre-vingt ans ſans l'avoir eue ?

» *Réponſe.* Celui qu'on inocule n'aura peut-être jamais la petite vérole. On a nombre » d'exemples de perſonnes qui ſe ſont fait » inoculer & qui ne l'ont pas eue pour cela. » Tous ces peut-être de part & d'autre ne » mettront pas une grande différence dans » les réſultats des calculs.

» *Cinquieme Objection.* Ne craint-on pas » d'inoculer d'autres maux avec la petite » vérole ?

» *Réponſe.* Il n'y en a pas un ſeul exemple » ſur deux à trois cens mille ſujets inoculés » en Angleterre depuis cinquante ans, d'où » l'on eſt en droit de conclure que cette » crainte eſt mal fondée.

» *Sixieme Objection.* S'il eſt permis à chacun de chercher ſes avantages, ce ne doit » jamais être au préjudice d'autrui : or, » l'Inoculation peut contribuer à répandre » la contagion de la petite vérole, & par » conſéquent nuire aux voiſins de celui qu'on » inocule après l'y avoir duement préparé,

» & qui n'y ont pas été préparés ainsi.

» *Réponse.* Lorsqu'on inocule quelqu'un, » il est juste & facile de ne surprendre per- » sonne, au moyen de quoi la contagion » n'atteindra que ceux qui voudront bien » s'y exposer, au lieu que la petite vérole » survenant naturellement lorsqu'on s'y at- » tend le moins, & étant même quelquefois » difficile à connoître dans les premiers jours, » personne ne peut se mettre à l'abri de la » contagion : conséquemment tout l'avantage » est encore à cet égard du côté de l'Inocu- » lation.

» Avant que la Faculté eût été consultée » par le Parlement, j'ai toujours regardé » l'Inoculation comme avantageuse au genre » humain, & il me paroît difficile de penser » autrement, pour peu que l'on fasse atten- » tion à son origine, à ses progrès, à ses » conséquences. L'amour paternel l'a d'abord » cherchée, comme par instinct & en tâton- » nant ; des essais gradués y ont conduit peu » à peu, & le succès l'a couronnée : la raison » l'avoue, des suffrages du plus grand poids » l'autorisent, & des objections frivoles l'ef- » fleurent à peine. Ainsi, plus j'y réfléchis, » plus je me sens affermi dans ma premiere » opinion, &c. ».

Je rapporterai ici l'approbation qu'a donné à cet Ouvrage de M. Barbeu du Bourg, M, l'Abbé Ribalier, Syndic de la Faculté de

Théologie, & Censeur Royal, dont le mérite est si connu, que son suffrage peut & doit être d'un grand poids dans le Public. Voici comme il s'exprime : « J'ai lu par » ordre, &c. un Manuscrit qui a pour titre : » *Opinion d'un Médecin sur l'Inoculation* : » J'ai trouvé cet écrit sage & bien réfléchi. » Il me semble que c'est à quoi se réduit tout » ce que l'on doit penser sur cette grande » question. Quant aux considérations tirées » de la Religion, je crois que c'est mal-à-» propos qu'on voudroit l'intéresser dans » cette affaire. Bien loin d'aller contre les » ordres de la Providence, c'est entrer dans » ses vues que de recourir à un préservatif » dont la bonté paroît constatée par des » épreuves si souvent réitérées, & par les » succès les plus constans. Tel est mon avis » particulier. A Paris, le 6 Octobre 1768. » *Signé* RIBALIER ».

Je ne puis mieux terminer ces discussions que par une énigme ou parabole adressée nouvellement par un des principaux Nababs de l'Inde à un Monarque voisin.

« Un Batelier du Gange a pensé être noyé » dans son enfance. Son grand-pere s'étoit » noyé faute de savoir nager ; sa fille aînée » s'est noyée presque sous ses yeux ; son » gendre & sa petite fille se sont noyés un » peu plus loin. Il lui reste plusieurs enfans » & petits-enfans, dont un seul a appris à

» nager. Seroit-ce mal fait à ce pere de faire » apprendre à nager au reste de sa famille ?

» Votre parabole n'est pas difficile à entendre, répondit aussi-tôt le Monarque. » Je suis moi-même ce Pere ; l'Inoculation » est l'art de nager ; la petite Vérole est le » fleuve du Gange, & tous les hommes sont » de la caste des Bateliers ».

On peut appliquer à l'inoculation, ainsi qu'à l'établissement de toute nouveauté utile, cette réflexion sensée d'un Savant, c'est que telle est la marche de l'esprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin qu'après s'être épuisé dans les fausses routes.

(*XI.*) *On doit éviter de leur donner trop à manger, & les régler pour les heures des repas, ce qui est très-possible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut.* N°. 42. Si l'enfant a une nourrice étrangere, je pense que ce qu'elle peut faire de mieux pour lui, est de suivre le conseil que donne ici M. Tissot ; mais s'il est allaité par sa mere, un grand nombre d'expériences & d'observations m'ont démontré l'impossibilité de le régler, pour l'heure de ses repas, pendant les six premieres semaines de sa vie. La premiere raison que j'en apporte, c'est que le *colostrum*, qui remplit les mammelles de l'accouchée, n'est qu'un petit lait fort peu substantiel, qui étant destiné par la nature à délayer le *meconium* & à la

faire couler par les selles, ne peut nuire à l'enfant qui doit, par cette raison, en prendre toutes les fois qu'il s'éveille pendant les huit ou dix premiers jours de sa vie.

Ma seconde raison est tirée des rapports immédiats qui subsistent, sans contredit, si intimement entre la mere & l'enfant, que ce qui est utile à l'un d'eux, ne peut être nuisible à l'autre : or il est prouvé qu'après douze heures de la couche, la mere a un véritable besoin de se débarrasser de son premier lait ; que plus souvent il est tiré & renouvellé, plus elle se trouve à son aise ; que si dans ces premiers jours l'enfant fait par hasard un somme de quatre ou cinq heures, elle se trouve gênée par la trop grande quantité de lait qui s'amasse dans son sein, au point que si l'enfant a peu de vigueur & d'appétit, comme cela arrive assez ordinairement quand il n'a pas été purgé, la mere est forcée de chercher des moyens pour se débarrasser de cette superfluité de lait, qui l'incommoderoit beaucoup sans cette précaution. Ainsi, malgré la confiance presque absolue que j'ai en M. Tissot, je me crois bien fondé à penser que ce n'est qu'après les cinq ou six premieres semaines de la couche, qu'il est possible à la mere de régler son enfant pour l'heure de ses repas.

(*XII.*) *Il n'en est pas de même de ce qui leur arrive de frappant.* N°. 53. Il est arrivé à

mon fils aîné de monter à 26 mois au haut d'une échelle double d'environ trente pieds, de ſe mettre à cheval ſur le dernier échellon, comme il l'avoit vu faire à mon Jardinier, & d'appeller ſa mere pour lui montrer combien il étoit grand. Heureuſement elle ſut cacher ſon effroi & reſta muette. L'enfant deſcendit comme il étoit monté, ſans ſe bleſſer, employant une adreſſe & des précautions qu'on n'auroit pas attendues de ſon âge. Il a recommencé depuis bien des fois de pareils eſſais en ma préſence, ſans que je m'y ſois oppoſé, & je ſuis aſſuré qu'il grimperoit à la ſuite d'un couvreur ſur le clocher le plus élevé, ſans perdre la tête & ſans qu'il lui en arrivât aucun mal.

J'ai oui-dire à des perſonnes dignes de foi, que l'illuſtre M. de Buffon avoit ſuivi une méthode fort approchante de mes principes dans l'éducation de M. ſon fils, & qu'il s'étoit donné un ſoin tout particulier, non-ſeulement pour qu'on ne lui fît peur de rien, mais encore pour que l'on ne l'avertît pas même du péril auquel il pouvoit s'expoſer, en le laiſſant d'ailleurs maître abſolu de veiller ſur lui-même comme il le jugeroit à propos. On m'en a rapporté pour preuve un fait très-ſingulier, qui me paroît mériter de trouver place ici. Cet enfant, en ſe promenant un jour à Paris ſur le boulevard, s'étoit arrêté vis-à-vis d'un carroſſe à ſix

ıevaux, qu'il regardoit attentivement venir lui à toutes brides. Comme perſonne ne ıi diſoit mot, il ſe mit en devoir de ſe ınger quand il jugea qu'il en étoit tems. Iais ayant attendu trop tard & le pied ıi ayant gliſſé, il fut culbuté, & une des oues de la voiture lui paſſa ſur le corps, ıns lui avoir heureuſement fait d'autre mal u'une violente contuſion. On le laiſſa ſe elever ſans paroître trop empreſſé de le ecourir, & ſans lui rien dire; on le ramena hez M. de Buffon, qui en gardant lui-même out ſon ſang-froid, s'abſtint de faire à ſon ils, ni à ceux qui l'accompagnoient, la plus égere réprimande ſur l'accident qui venoit le lui arriver. Loin d'en devenir plus timide, 'enfant en a ſeulement acquis un coup-œil uſte pour ſe ranger à propos & pour avoir le tems de ſe relever, en cas qu'il vînt à tomber en ſe retirant. Sur quoi je me contenterai d'obſerver que ſi tous les peres avoient la mâle fermeté de laiſſer leurs enfans ſe donner eux-mêmes d'auſſi bonnes leçons, nos neveux auroient plus d'expérience, & par conſéquent plus de ſavoir à quinze ans qu'on n'en a aujourd'hui à quarante.

Voici encore un exemple d'un autre genre, qui prouve que de petits événemens font ſouvent de grands effets ſur les enfans, & les corrigent mieux quand on ſait en tirer parti, que tous les châtimens qu'on leur inflige

mal à propos, avec de longues morales qu'il oublient l'inſtant d'après, ainſi que ce qu y a donné lieu. Nous revenions de Calai au mois de Juillet 1772, Madame de F. & moi avec nos enfans; nous arrivâmes pou dîner à Pequigny un jour de fête qu'il faiſoi fort chaud; & comme nous n'avions qu trois lieues à faire l'après-midi pour alle coucher à Amiens, nous fûmes à vêpres à Pequigny. Nous menâmes notre fils aîn avec nous, & le plus jeune qui n'avoi alors que vingt-huit mois, reſta avec la Bonne, qui l'amena à l'Egliſe quelques momens après. A peine y fut-il arrivé, que nous ayant apperçus d'aſſez loin, il la quitte pour venir nous joindre. Après être demeuré quelques minutes auprès de nous, il voulut aller retrouver la Bonne, quelque choſe que nous fiſſions pour le retenir; mais comme il ne ſe ſouvenoit pas bien où il l'avoit laiſſée, il prit mal ſon chemin & s'égara. Un Suiſſe à grandes mouſtaches, qui faiſoit juſtement en ce moment ſa ronde dans l'Egliſe pour y maintenir le bon ordre, ayant apperçu le petit garçon qui couroit, fut à lui, & en l'appellant poliſſon lui donna légérement quelques coups de ſa canne ſur les feſſes. L'enfant ſans pleurer, mais fort interdit, cherchoit à s'enfuir ne ſachant où il alloit, & le Suiſſe le ſuivoit toujours en gromelant.

ɔbſervois ce qui ſe paſſoit, & je le laiſſai
re, juſqu'à ce qu'enfin ayant jugé la leçon
ez forte, je fus tirer mon petit bon-homme
terrible embarras où il étoit, ne trouvant
perſonne de ſa connoiſſance qui voulût
ſecourir. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt
'il ne jetta pas une larme, même quand
le remis à ſa Bonne, qu'il embraſſa
ulement de tout ſon cœur; & que cette
enture a fait une égale impreſſion ſur les
ux freres, l'aîné n'ayant rien perdu de ce
ui s'étoit paſſé. Elle a été ſi profonde, que
algré leur prodigieuſe vivacité, ils ſont
evenus, à compter de ce jour là, d'une
ès-grande ſageſſe à l'Egliſe, & qu'ils ne
euvent encore voir le Suiſſe de notre Paroiſſe
approcher d'eux ſans rougir, & ſans ſe
appeller la ſcène de Pequigny, qui ne
effacera de long-tems de leur mémoire.

(XIII) *Il ſubſiſte un autre ſyſtême fort
réjudiciable aux enfans, qui eſt ſur-tout
dopté par les habitans des grandes villes, &
ui a même été recommandé comme ſalutaire
ar un homme de l'Art.* N°. 54. M. de Leurye
ils, Auteur de *la Mere ſelon l'ordre de la
Nature*, Ouvrage dont j'ai déjà parlé & qui
enferme beaucoup de bonnes inſtructions ſur
l'Education phyſique des enfans; M. D. L.,
dis je, établit dans le Chapitre XIV de ſon
Ouvrage, comme une régle invariable pour
la conſervation des enfans, *de fixer ſi-tôt*

qu'ils ſont ſevrés, la quantité de leurs repas à quatre par jour, qui ſont le déjeûner, dîner, goûter & ſouper, qui doivent être pris réguliérement chaque jour aux mêmes heures. Je ne nierai pas qu'il ne ſoit poſſible que ce précepte ne fût applicable à quelques enfans élevés à Paris. Ils y prennent en général fort peu d'exercice; ils ſont les trois quarts de la journée renfermés dans des chambres, où ils ne reſpirent qu'un air uſé qui a peu de reſſort: celui de Paris eſt par lui-même chargé d'une grande quantité de vapeurs, qui le rendent moins vif que celui de la campagne & des villes de Province. Ils ſont en un mot environnés de tous côtés d'obſtacles ſans nombre, qui s'oppoſent aux mouvemens & à la diſſipation qui leur ſont néceſſaires, ce qui les jette pour la plupart dans un état de langueur, dont ils portent les marques ſur leur viſage : il peut par conſéquent être néceſſaire de leur donner un régime approprié au genre de vie qu'on leur fait mener. Mais j'ai lieu d'être convaicu que ce régime ſeroit pernicieux pour ceux en qui l'on ne contrarie pas les opérations de la Nature, comme on le fait à Paris & dans quelques grandes villes.

(*XIV*) *C'eſt l'hiſtoire de l'eſtomac.* N°. 55. C'eſt auſſi, ſelon moi, celle de l'eſprit. Plus on ſe hâte d'appliquer celui des enfans, plus on les abrutit. J'ai remarqué cent fois,

c'eſt une vérité généralement reconnue
r tous ceux qui ſuivent & obſervent les
ſans avec attention, que tous ces petits
octeurs de 7 ou 8 ans qu'on regarde comme
s prodiges, deviennent fréquemment les
ctimes de l'épuiſement occaſionné par la
nité de leurs inſtituteurs. Ils ſont enlevés
rt jeunes par quelque maladie inflamma-
ire, ſuite du travail forcé auquel ils ont été
teints prématurément, ou tombent vers
2 à 13 ans dans une eſpece de langueur &
'anéantiſſement univerſel, qui les rendent
our la ſuite incapables d'aucun travail. Je
is pere, je ſens parfaitement combien il
ſt flatteur de voir ſes enfans applaudis; mais
 ſais que la nature de l'homme demande
ue ſes organes ayent pris une certaine
onſiſtance avant qu'il ſoit ſuſceptible d'être
ppliqué à des travaux auſſi pénibles que
eux de l'eſprit; & j'aime mieux qu'on admire
a ſoupleſſe, la force & l'agilité de mes fils, que
es prodiges de leur mémoire. Si le poulain
our devenir robuſte a beſoin qu'on le
aiſſe quatre ans à rien faire, l'enfant qui
eſt bien plus long-tems à parvenir au même
légré d'accroiſſement où ſe trouve le poulain
à cet âge, doit reſter au moins juſqu'à celui
de 12 ans à s'exercer en toute liberté, pour
être en état de ſupporter la fatigue à laquelle
il eſt deſtiné.

La preuve de cette vérité ſe démontre de

même en phyſique ſur les enfans des pauvres, que la néceſſité contraint à ſe livrer de trop bonne-heure à des travaux au-deſſus de leurs forces. Ils ſont toute leur vie fluets & ſans vigueur.

Je connois les objections ſans nombre qu'on me fera ſur mon opinion : elles paroiſſent inſurmontables à la plus grande partie des peres & meres, parce qu'ils ne ſavent que faire de leurs enfans, & qu'ils ſont perſuadés que tout eſt perdu pour leur éducation, ſi à ſept ans ils ne commencent pas à apprendre le rudiment. Cependant ces objections ne ſont que ſpécieuſes pour quiconque eſt exempt de ce préjugé. Il eſt une infinité de moyens d'occuper fructueuſement l'enfance depuis cinq ans juſqu'à douze, & de placer dans ces petites têtes, en les amuſant, un million de connoiſſances qui leur ſeront utiles toute leur vie. Mais il faut que ceux qui préſident à leur éducation, ſoient capables de chercher ces moyens, & veuillent bien ſe donner la peine de les employer ; ce qui ſera bien rare, ſi le pere s'en rapporte à cet égard aux ſoins d'un gagiſte. Celui-ci trouvera bien plus commode de donner à l'enfant une leçon quelconque, de la lui faire répéter à une heure marquée, & de le tancer ou de le châtier s'il ne la ſait pas, que d'être lui-même ſans ceſſe occupé pendant ſix ou ſept ans à étudier ſon pupille, afin

de

de le connoître à fond, & de pouvoir le conduire imperceptiblement au desir d'apprendre ce qu'il lui importe le plus de savoir. Cette méthode assujettissante n'est pas faite pour être celle du commun des Gouverneurs & Précepteurs, qui ne songent qu'à gagner leur argent avec le moins de peine possible; mais s'il s'en rencontroit par hazard quelqu'un parmi eux qui l'adoptât, il est malheureusement trop peu de peres & meres qui voulussent bien le laisser faire. La plupart d'entr'eux, à force d'être pressés de jouir, ne jouissent en effet de rien, parce qu'en toutes choses ils comptent pour rien le présent, & veulent toujours anticiper sur l'avenir. Ils sont si persuadés que *monnoie fait tout*, qu'ils se figurent qu'on doit avec de l'argent, changer la marche même de la Nature en faveur de leurs enfans. Aussi n'en est-il pas communément de plus à plaindre que ceux des riches & des gens constitués en grandes places & dignités, par la servitude perpétuelle dans laquelle ils sont tenus. L'opulence qui les attend, loin de contribuer à leur bien-être, commence par altérer leur santé dans l'enfance, vu le mauvais régime de vie qu'on leur donne, & les progrès prématurés qu'on exige de leur raison; ensorte que, soit qu'ils meurent jeunes ou vieux, ils ont rarement connu le bonheur.

Pour moi qui observe assidument les miens

depuis l'inſtant de leur naiſſance, je ne puis refuſer mon hommage à la juſteſſe des préceptes que donne J. J. Rouſſeau pour cette premiere Education phyſico morale, qui commence entre cinq & ſix ans pour finir entre douze & treize. Je me ſuis cru, il eſt vrai, bien fondé à remarquer que cet homme de génie n'avoit pas donné aſſez de tems à l'examen des enfans du premier âge, pour qu'on pût s'en rapporter à ce qu'il preſcrit ſur la maniere de les gouverner; mais je ſuis forcé de convenir, qu'en récompenſe il a bien vu ceux du ſecond, & qu'il a ſaiſi avec une dextérité admirable les rapports immédiats qui ſe trouvent entre l'accroiſſement des forces corporelles & le développement des facultés intellectuelles; d'où réſulte la néceſſité de donner tous ſes ſoins à former une bonne conſtitution phyſique, parce que le moral en dérive ſans contredit, & de lui-même ſe tourne au bien s'il n'eſt pas corrompu par l'exemple. Celui de mes deux fils que j'ai journellement ſous les yeux, me fait, à bien des égards, regarder le ſecond Livre d'*Émile*, comme un chef-d'œuvre en ce genre, quoique je n'y ſois pas par-tout de l'avis de l'Auteur.

Trop ami des paradoxes, il attribue à certaines actions des enfans une moralité qui n'exiſte que dans ſon imagination, & dont il tire de nombreuſes conſéquences

que je ne puis adopter. Cela n'empêche pas qu'il ne donne par fois d'excellentes leçons. En voici une entr'autres qui me paroît ſinguliérement propre à devenir le fondement & le principe de toute éducation.

» Pour exercer un art, dit M. R. *,
» il faut commencer par s'en procurer les
» inſtrumens ; & pour pouvoir employer
» utilement ces inſtrumens, il faut les
» faire aſſez ſolides pour réſiſter à leur
» uſage. Pour apprendre à penſer, il faut
» donc exercer nos membres, nos ſens,
» nos organes, qui ſont les inſtrumens de
» notre intelligence ; & pour tirer tout le
» parti poſſible de ces inſtrumens, il faut
» que le corps qui les fournit ſoit robuſte
» & ſain. Ainſi loin que la véritable raiſon
» de l'homme ſe forme indépendamment
» du corps, c'eſt la bonne conſtitution du
» corps, qui rend les opérations de l'eſprit
» faciles & ſûres ».

Je ſais qu'on peut objecter à M. R. que les gens les plus ſpirituels & les plus ſavans, ſont rarement ceux qui ſont le plus vigoureuſement conſtitués ; mais tant que perſonne n'aura prouvé que la force du corps ſoit un obſtacle à la perfection des opérations de l'eſprit, je me croirai toujours bien fondé à

* Voyez Emile, Tome I, *in*-12, Liv. 2, p. 323.

adopter ce précepte de J. J. R. qui veut que, conformément à l'ordre de la Nature, le physique marche le premier & précede toujours le moral. D'ailleurs tous les hommes n'étant pas destinés à passer leur vie à l'Étude ou dans le Cabinet, & un très-grand nombre l'étant, au contraire, même parmi les gens aisés, à des professions pour lesquelles une constitution forte & robuste est très-utile, pour ne pas dire nécessaire, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir d'inconvenient de la procurer telle à tous les enfans indistinctement, dans quelque condition qu'ils soient nés, vu l'incertitude de l'état que les circonstances les forceront d'embrasser.

Au surplus, c'est bien dommage que M. R. qui dit de si bonnes choses, ne se soit pas occupé davantage du soin de les rendre utiles à ses semblables ! Maître de captiver ses Lecteurs par les charmes d'une élocution attrayante & persuasive, il eût pu mieux que qui que ce soit, faire l'application de ce passage aux éducations publiques & privées, & rendre par-là un service essentiel à l'humanité; mais sa bile sans cesse exaltée, semble ne se répandre sur les mets délicieux qu'il nous présente que pour nous empêcher de les savourer & d'en faire notre aliment.

Je suis étonné cependant que depuis plus de douze ans que M. R. a publié son Émile, il ne se soit pas trouvé quelqu'homme

ntelligent qui ait établi une penſion gymnaſtique pour les enfans du ſecond âge, conformément à quelques vues ſages qui ſont répandues dans le premier & le ſecond Livre de cet Ouvrage. Je ſuis perſuadé qu'une école de cette eſpece, conduite par un maître qui auroit aſſez d'acquit & de talens pour la tenir ſur un bon pied, prendroit faveur, & ſeroit un établiſſement infiniment utile pour diſpoſer la jeuneſſe à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres. J'avoue qu'il faudroit, par ſuite, changer la marche des études dans les Colléges, en y admettant la méthode de M. l'Abbé de Radonvilliers, ou toute autre par laquelle trois ou quatre ans ſuffiroient pour apprendre ſuffiſamment le Grec & le Latin; après quoi on conſacreroit encore deux ans à travailler ſous des Profeſſeurs de Mathématiques & de Phyſique expérimentale; mais je ne fais point de doute que les Enfans qui auroient reçu une pareille éducation, n'euſſent à vingt ans une ſanté inaltérable, & ne fuſſent propres à remplir avec ſuccès tous les emplois de la ſociété.

(*XV*) *On coupe le cordon ombilical un bon doigt au-deſſus de la ligature.*

Je trouve au ſujet de cette opération, un fait très-important *dans la Gazette de Santé N°. 1.* & que je crois utile de rapporter ici. « Le fils de M. Couturier,

» Notaire de Paris, rue Saint-Victor, vint au
» monde ſans pouls, ſans mouvement au
» cœur, & comme mort. On avoit lié le
» cordon ombilical, mais ſans le couper.
» On le délia promptement, & dès que la
» communication entre la Mere & l'Enfant
» ceſſa d'être interceptée, il donna quelques
» ſignes de vie. On crut pouvoir faire alors
» une ſeconde fois la ligature, mais l'enfant
» retomba dans ſon premier état. Cet
» événement détermina enfin M. Petit,
» Auteur de cette Obſervation, à ne plus
» toucher au cordon. Il attendit ainſi trois
» quarts-d'heure, au bout deſquels l'enfant
» revint ſi parfaitement à la vie, qu'il vit
» encore, âgé de neuf ans, & qu'il eſt
» très-fort. Ces ſuccès qui ſe ſont multipliés
» depuis dans les mains de ce Médecin
» célebre, prouvent qu'il ne faut pas
» précipiter la ligature ni la ſection du
» cordon. Souvent des enfans viennent
» au monde ſans donner aucun ſigne de
» vie, ſur-tout ceux qui reſtent long-tems
» au paſſage : leur mort ſeroit certaine ſi
» on les ſéparoit trop promptement de la
» mere. M. Petit attend autant de tems
» qu'il en faut pour que la circulation de
» la Mere à l'Enfant ſoit bien rétablie, ce
» qui arrive ordinairement dans l'eſpace
» d'une demi-heure. Il importe de faire
» connoître ces vérités aux Sages-femmes de

» campagne, qui toujours empreſſées de
» délivrer la mere, font ſouvent conſiſter leur
» habileté dans la promptitude avec laquelle
» elle ont rempli cette tâche, plus ſoucieuſes
» de montrer leur adreſſe par une opération
» précipitée, que de pourvoir aux jours
» précieux de l'enfant ».

M. Alph. Le Roy, Médecin que j'ai déja cité, rapporte *au Chap. V. de ſes Recherches ſur les habillemens des Enfans*, à propos de la ligature du cordon, des expériences très-curieuſes, d'où il réſulte que cette ligature eſt abſolument inutile lorſqu'on n'emmaillote pas les enfans, & qu'il ſuffit d'en faire la ſection, *après avoir laiſſé écouler le tems convenable, & ſans rien précipiter.* Il a découvert qu'il n'y a aucune hémorragie à craindre, pourvu que la poitrine de l'enfant ne ſoit aucunement ſerrée ni comprimée; ce qui eſt bien prouvé par l'uſage où ſont des Nations entieres de couper le cordon ombilical avec une pierre tranchante, ſans aucune ligature préliminaire.

On trouve dans la *Gazette de Santé*, des 14, 21 & 28 Septembre 1775, de nouvelles obſervations très-curieuſes & très-intéreſſantes ſur la façon de lier le cordon ombilical des enfans nouveaux nés.

La premiere, ſe rencontre dans une lettre que l'Abbé de Byzance, Vicaire Général à

Mons, écrit au Gazettier. Voici comme il s'exprime :

« Lorſque l'enfant eſt reçu, avant de lier » l'ombilic, il faut, en le coupant, laiſſer » aſſez de longueur au bout qui tient au nou- » veau né, pour qu'on puiſſe le retenir avec » facilité. On a ſoin d'en exprimer une » liqueur jaunâtre, & lorſque la preſſion ne » peut en obtenir davantage, on prend une » éponge fine imbibée d'eau tiede pour en » laver cette partie juſqu'à ce que l'eau » devienne claire. On laiſſe alors couler une » goutte de ſang dont le vermeil annonce » qu'il ne reſte plus de ce ferment jaune » qu'on croit être le virus arabe. Enfin on » lie l'ombilic & l'opération eſt faite.

» Sans en garantir la réuſſite, je puis affir- » mer que de tous les enfans ſur leſquels on » l'a employée, aucun n'a eu la petite vé- » role, & qu'elle eſt pratiquée depuis plus » d'un ſiecle, peut-être, dans quelques » familles du Hainault Autrichien. Je pour- » rois même en citer une très-nombreuſe » de Mons, dont les enfans ſoumis à cette » pratique, ont été tous exempts de la petite » vérole, tandis que les autres ſont ſujets à » ce fléau ».

Cette obſervation, dit le Gazettier, confirme celle du Chevalier Digbi, lequel annonce, dans ſes Mémoires publiés en 1700,

le dégorgement du même cordon comme un remede pour empêcher, à la naiſſance d'un enfant, qu'il n'ait en toute ſa vie *la petite vérole, la rougeole & autres maladies qui proviennent de la putréfaction du ſang menſtruel.*

« Lorſque l'enfant eſt né, y eſt-il dit, & » que la Sage-femme va lier le cordon, il » ne faut pas qu'elle ſerre d'abord le fil avec » lequel elle le doit lier; mais, étant prête » à nouer, elle fera monter & ſortir avec » ſon pouce tout le ſang qui ſera à la racine » du nombril, lequel, s'il y demeure, cauſe » toutes les galles, cloux, abcès & apoſ- » thumes qui viennent aux enfans & même » aux adultes, parce qu'étant corrompu, il » ne peut ſe convertir en ſubſtance, mais » au contraire gâte le bon, & qu'il faut de » néceſſité qu'il s'exhale par ces ſortes de » vilainies que nous voyons tous les jours, » qui tirent leur origine du ſang menſtruel ».

M. Salchon, Médecin à Meldorff dans le Duché de Holſtein, annonça en 1769, comme un préſervatif contre les ravages de la petite vérole, la pratique de faire paſſer le ſang vers le placenta au moment de la naiſſance des enfans, & conſigna cette méthode dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

Une pareille découverte étoit trop importante pour que ſon Auteur ne fût pas attentif à en obſerver le ſuccès; & c'eſt par

neuf années consécutives d'expériences que ce Savant s'en est assuré. De 290 enfans nés à Meldorff, & sur lesquels on a pratiqué cette méthode, aucun n'a été attaqué de la petite vérole pendant les épidémies de cette maladie qui ont regné en 1771 & 1776.

Voici, d'après M. Salchon lui-même, comment on procede à cette opération. « Il faut, dit-il, repousser prudemment, » mais promptement, & le plus complétement qu'il est possible, vers le placenta » le sang contenu dans le cordon des enfans, » au moment qu'ils sont nés, ensorte que » la portion de ce cordon qui est attachée » au fœtus après la section, soit évacuée » du sang, du serum & des autres liqueurs, » autant qu'il se peut, & n'appliquer la » ligature suivie de la section, qu'après » cette évacuation ».

Je ne puis, à cette occasion, me dispenser de parler d'un singulier usage qui se pratique dans plusieurs villes du Brabant & du Hainault Autrichien, comme je l'ai su par M. le Comte de Robiano, Receveur Général des Etats de Brabant à Anvers, avec qui je suis en correspondance de lettres depuis plusieurs années au sujet de l'éducation physique de ses enfans, dans laquelle j'ose dire qu'il a eu les succès les plus satisfaisans en suivant les conseils qu'il m'a demandés en différens tems & en pratiquant ma méthode au mépris

des préjugés sans nombre du pays qu'il habite. « Cet usage, dit M. de Robiano, est
» d'envelopper le ventre des enfans dans
» une bande de quatre doigts de large, pour
» contenir le nombril, sur lequel sont appli-
» quées deux compresses en huit doubles,
» l'une découpée par le milieu pour entourer
» le cordon ombilical, & l'autre pour le
» couvrir, après avoir préalablement plongé
» la premiere dans de l'huile de lampe. Au
» cinquieme jour ce morceau du cordon
» tombe, & l'on a grand soin de poser tous
» les jours à cet endroit, deux nouvelles
» compresses; la premiere imbibée de l'huile
» susdite, tant qu'on n'y trouve plus du tout
» de sang, ensuite on met sur la premiere
» compresse un peu de vin blanc, & après
» quelque tems des compresses seches, de
» façon que l'enfant garde cette ceinture
» pendant cinq ou six mois ».

Consulté par M. de Robiano, l'un des plus tendres peres que je connoisse, sur ce que je pensois de ce long pansement du nombril, qui me paroissoit lui déplaire beaucoup, tant par sa malpropreté que par le tourment qu'il occasionne aux enfans; je lui ai répondu que non seulement il étoit absolument inutile, comme le prouvoit l'usage général que j'ai ci-dessus indiqué, mais encore que je le regardois comme fort dangereux; 1°. parce que l'huile, par sa graisse,

bouchant les pores de la peau, empêche la transſpiration de ſe faire dans la partie qui en eſt couverte & peut même y occaſionner de l'inflammation; 2°. parce que l'huile de lampe répand une odeur très-forte, qu'il ne peut être que mal ſain de reſpirer pour un enfant qui vient de naître.

« Il me fait encore bien de la peine, ajoute » M. de Robiano dans la même lettre, de » voir pincer les ſeins à ces petites créatures, » je ne ſais ſi c'eſt auſſi la mode chez vous. » Ces femmes prétendent que ſi on ne leur » preſſoit pas les ſeins, qui ſont un peu durs, » deux fois par jour, il s'y formeroit des » abcès, parce qu'il en ſort deux ou trois » gouttes blanches quand on leur fait cette » opération ».

Je ne crois pas avoir beſoin de m'étendre beaucoup pour faire ſentir le ridicule ou plutôt le danger de ce pincement habituel & journalier des ſeins d'un enfant mâle ou femelle, il peut en réſulter de la meurtriſſure & même de la mortification dans cette partie délicate, ce qui engendreroit de grands accidens. D'ailleurs ces deux ou trois gouttes de liqueur blanche qu'on tire deux fois par jour de ces ſeins, y attirent perpétuellement de nouvelles humeurs & forment une eſpece d'excrétion dont la ſuppreſſion peut avoir des ſuites fâcheuſes.

(XVI) *On ne peut croire combien l'odeur*

fétide qui s'exhale des déjections des enfans peut leur devenir funeste. N°. 68. Elle leur est mortelle si-tôt qu'ils se trouvent plusieurs rassemblés dans le même lieu, comme le prouve incontestablement le peu de succès qu'ont eu les différens établissemens qui ont été tentés pour y élever des enfans naissans, soit en leur faisant téter des chevres, soit en leur donnant du lait de vache. On s'est persuadé que ces différens alimens leur étoient contraires, qu'ils étoient insuffisans pour remplacer le lait de femme, dont les enfans ne pouvoient absolument se passer. Mais j'en ai vu plusieurs venir à souhait, & prendre même un accroissement très-prompt en tétant des chevres, & d'autres s'élever fort bien avec du lait de vache nouveau trait, quoiqu'on le leur fît prendre seulement à la cuiller. Je suis donc convaincu que la mort des enfans placés dans ces établissemens, a eu pour principale cause la putridité de l'air qu'ils respiroient, & que par cette seule raison on ne parviendra jamais à en élever plusieurs réunis dans une même chambre, sur-tout si on a soin de les y tenir bien chaudement, comme on l'a toujours pratiqué.

(*XVII*) *Gourmes, Croutes de lait, ou Feux sauvages.* N°. 97. M. de Leurye fils, Maître en Chirurgie, parle dans la seconde Partie de *la Mere selon l'ordre de la Nature*, des maladies des enfans. Il n'a pas oublié

de mettre dans cette classe les Croutes laiteuses, qu'il attribue principalement à un vice du lait de la Nourrice, & aux crudités contenues dans les humeurs de l'enfant, en convenant que la maladie peut avoir lieu quoique la nourrice soit de bonne santé, & il finit par regarder ces croutes comme une *crise de la Nature*. Aussi conseille-t-il de n'y rien faire si l'enfant est à la mammelle. Mais la maladie qu'il décrit, supposé que c'en soit une, ne ressemble pas à celle dont je parle. Il paroît que la matiere qui sort des gales qu'il a vues, n'est point du pus, & qu'elle n'a qu'une odeur aigre ; au lieu que celles auxquelles mes enfans, & plus de trente autres élevés comme eux, ont été sujets, rendoient un véritable pus verdâtre mêlé de sang, & d'une odeur insupportable, sur-tout celles qui étoient placées sur la tête.

Cette différence très-remarquable entre ces deux espèces d'éruptions, & le terme presque certain auquel a lieu celle des enfans élevés selon ma Méthode, est, je crois, une grande preuve de sa supériorité sur toutes celles qui ont été proposées jusqu'ici. 1°. En ce qu'elle prépare & favorise puissamment *la crise de la Nature*, que M. D. L. n'a pu méconnoître pour le principe de cette dépuration du sang, en annonçant que *plus elle se fera lentement*,

plus l'on sera certain de la bonne santé de l'enfant. 2°. En ce qu'elle commence régulierement entre quatre & cinq mois, temps où elle s'opere avec plus de facilité & de succès, suivant M. D. L. lui-même, puisqu'il convient qu'alors cette éruption est bénigne, & qu'il n'y a rien à y faire, mais que lorsque l'enfant a quatre ou cinq ans, elle n'est pas sans danger. 3°. En ce qu'elle se fait plus abondamment, plus longuement & plus complettement chez les enfans soumis à mon Education physique, que chez ceux élevés différemment. 4°. En ce qu'elle démontre que les gourmes ne sont point une maladie occasionnée par le vice du lait de la mere, ni par d'autres causes qu'il seroit superflu de rechercher, mais qu'elles sont une révolution constante & uniforme de la Nature dans les enfans en qui on n'a pas contrarié ses opérations. C'est donc inutilement que les gens de l'Art veulent l'employer ici. En vain prescrivent-ils de rafraîchir *la Nourrice pour donner à son lait une vertu plus balsamique, & de la purger ensuite.* Envain aussi veulent-ils *faire prendre de l'eau de rhubarbe à un enfant qui tette*; toute sa pharmacie est dans le tetton de sa Nourrice qui lui suffit, & elle dérangeroit sa santé avec celle de son nourrisson par des remédes pour le moins superflus lorsqu'elle se porte bien.

(*XVIII.*) *On ne peut avoir trop d'indulgence pour les enfans du premier âge.* N°. 105. C'eſt un principe des plus eſſentiels de l'Education phyſique & morale des enfans, que juſqu'à ce qu'ils ayent pouſſé leur vingt-quatriéme dent, toute la mauvaiſe humeur qui ſe manifeſte en eux, ſoit par des cris, des pleurs, de l'obſtination même & de la mutinerie, eſt uniquement occaſionnée par leur diſpoſition intérieure, & la révolution du développement de leur individu. Ce n'eſt qu'après des obſervations continuelles & réfléchies, que je ſuis venu à bout de découvrir cette vérité, qui me paroît avoir été totalement ignorée de nos anciens & nouveaux Orthopédiſtes, mais ſur laquelle des expériences nombreuſes & réitérées chaque jour, ne me laiſſent plus aucun doute. Je conviens qu'elle contrarie directement les opinions preſque généralement adoptées par les peres & meres qui paſſent pour les plus ſages & les plus ſenſés, ainſi que par l'univerſalité des Gouvernantes & Précepteurs.

A peine les enfans commencent-ils à parler, qu'on veut qu'ils obéiſſent ſur le champ & ſans réplique, aux ridicules fantaiſies de tous ceux qui s'arrogent le droit de leur commander. Si, emportés par leur étourderie naturelle, ils n'écoutent pas attentivement à cinq ans les ordres qu'on leur donne, ou ces longues morales qu'on leur débite ſans

cesse à tout propos, & auxquelles il est de fait qu'ils ne comprennent rien, ce sont, au dire de tous ces gens qui se prétendent fort raisonnables, des enfans gâtés à qui l'on souffre tout, & qu'ils ne balancent pas d'annoncer comme devant être par la suite de mauvais, ou, tout au plus, de médiocres sujets, parce qu'on ne leur a inspiré aucune docilité, & qu'en leur laissant prendre toutes sortes de mauvais plis, on a perdu un tems précieux pour leur éducation morale.

Ecoutez tous ces pédans, tous ces raisonneurs ineptes, qui n'ont jamais connu ni seulement voulu étudier la Nature, contre laquelle ils déclament sans cesse, ils ne manqueront pas de vous assurer d'un ton grave qu'on ne peut trop tôt contraindre les enfans à pratiquer la vertu par les plus petits objets, sans prendre garde eux-mêmes que cette contrainte perpétuelle, en rendant aux enfans la vertu désagréable, produit constamment un effet opposé à celui que les Maîtres s'étoient proposés. Toujours en colere contre le genre humain, qu'ils sont désespérés de ne pouvoir subjuguer à leur gré, ils ne respirent que tyrannie & vexations. De-là celles qu'ils exercent ou qu'ils recommandent d'exercer assiduement & dès l'âge le plus tendre, sur les malheureux esclaves de la vanité & de l'ineptie de ces éducateurs ignorans ou de mauvaise foi.

Si je répete ici, après l'avoir déja dit ailleurs, que les enfans sont fréquemment victimes de l'amour-propre de ceux qui en prennent soin, c'est à cause de l'importance dont il est, pour le bien de l'humanité, de démontrer au Public cette vérité, dont je me suis convaincu par des observations réitérées, sur des faits qui se passent journellement à la vue de tout le monde, & auxquels on ne donne cependant pas une attention suffisante.

M. de Turenne disoit plaisamment, que sur le grand nombre de querelles entre les Muletiers & les Mulets, dont il avoit été témoin dans ses campagnes, il en avoit vu fort peu *où les Mulets n'eussent pas raison.* Je dirai de même que dans les disputes & querelles entre les enfans & les grandes personnes, il est bien rare que le tort ne soit pas du côté de celles-ci, parce qu'elles regardent les enfans comme leurs égaux, au lieu de les traiter comme des fous, & d'avoir pitié d'eux en ne faisant aucun cas de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent.

Il n'est cependant pas de si mince servante qui ne veuille dominer despotiquement sur l'enfant qu'on lui a confié ; de qui la petite vanité ne soit révoltée dès qu'il lui désobéit, & qui ne cherche à l'en punir de quelque façon que ce soit ; trop heureux l'enfant, si la brutalité de sa Gouvernante ne lui in-

flige pas un châtiment dont les ſuites lui deviennent funeſtes, comme cela arrive plus ſouvent qu'on ne ſe l'imagine !

Perſonne ne diſconviendra, ſans doute, que ce défaut ne ſoit commun parmi les gens du peuple ; mais malheureuſement ceux d'un étage ſupérieur n'en ſont pas tous exempts. On veut toujours mettre les enfants à ſa propre place ; & ſans conſidérer qu'ils different encore plus de l'homme fait par leur façon de penſer que par leur taille, on ſuppoſe à leurs actions une moralité dont ils ſont abſolument incapables, ainſi que des intentions qu'on leur prête gratuitement juſques vers huit ans, plutôt ou plus tard, ſuivant leur bonne ou foible conſtitution.

Deſire-t-on de s'en convaincre comme j'ai fait ? Qu'on leur laiſſe une liberté abſolue, & qu'on prenne la peine de les examiner attentivement & ſans prévention pendant quelques jours : on verra que ce ſont des eſpèces de fous qui vont, viennent, courent, ſautent, parlent, crient, pleurent ou éclatent de rire ſans aucun but moral ; enſorte qu'ils n'ont réellement pas plus de mérite à proférer quelques paroles, que l'on admire mal à-propos, par le ſens hors de leur portée qu'on y donne, que de tort quand ils lâchent quelques ſottiſes dont on eſt offenſé ſans ſujet, puiſque tout cela leur eſt indifférent, & que ce ſont de véritables perroquets qui répetent

au hasard ce qu'ils ont entendu. On verra toutes les parties de leur corps s'agiter en tout sens avec une violence qui ressemble à l'effet d'une convulsion perpétuelle, & tous ces mouvemens irréguliers s'augmenter jusqu'à un certain période avec leur vigueur & leur bonne santé, sans qu'il soit possible d'en découvrir d'autre cause que l'instinct intérieur qui les y porte, indépendamment de leur volonté. Nous avons sur ce point une analogie parfaite avec les jeunes animaux, qui se conduisent en tout comme les enfans, ce qui prouve que leur accroissement se fait par des loix qui leur sont communes, lesquelles ne sont autres que celles de la création.

C'est donc Dieu lui-même, auteur de la Nature, qui a donné aux enfans cet instinct qui les guide, & auquel ils obéissent sans réserve, tant qu'on n'y met point d'obstacle. C'est donc se révolter contre les decrets de la Providence, qui a tout prévu & tout fait pour notre utilité, que de travailler à intervertir un ordre établi par elle de toute éternité. Blâmer les opérations de la Nature, soutenir qu'elle nous porte uniquement vers le vice & la paresse, sans produire en nous rien de bien; essayer de la réformer, au gré de notre caprice, par des institutions prématurées, c'est donc visiblement agir contre l'Etre suprême & s'opposer manifes-

tement à sa volonté, qu'on tâche vainement de méconnoître. Il a voulu que nos facultés intellectuelles se développassent comme les corporelles, par des degrés successifs, lents & presque insensibles : que l'enfance ne fût occupée que d'exercices, de jeux & de ris jusques vers 8 à 10 ans ; & notre impatiente vanité, sous le spécieux prétexte d'un *mieux*, qui est le plus grand ennemi du bien, croit avoir le droit de l'environner à l'âge le plus tendre, d'entraves de toutes especes, & de l'accabler presque en naissant de liens & de contraintes. En un mot, notre aveuglement sur cet article est porté à l'extrême. Car nous avons beau voir des milliers d'enfans être moissonnés chaque jour par les effets de notre rebelle impéritie, notre cœur endurci & notre esprit obstrué d'amour-propre, nous suggerent toujours des prétextes pour nous aveugler sur la punition de notre entêtement à troubler la marche de la Nature ; mais ce châtiment n'en est pas moins réel ni moins frappant pour un observateur attentif & non prévenu *.

Si à ces observations, qui sont purement physiques, nous joignons celles que nous fournissent les effets divers des différentes especes de gouvernemens, sur les Nations qui y sont soumises, nous appercevrons

---

* Voyez la Note 14.

bientôt combien ils influent ſur leurs mœurs & leur caractere. Or, s'il eſt démontré, par une expérience conſtante & univerſelle, que les peuples régis par le deſpotiſme, ſont en général mous, lâches, ignorans, pareſſeux & livrés à toutes ſortes de vices & de débauches, & qu'au contraire les hommes vertueux, actifs, braves & laborieux, qui ont une ame forte & un eſprit élevé, ſe trouvent principalement chez ces Nations dont la liberté n'eſt ſoumiſe qu'aux loix qu'elles ſe ſont impoſées elles-mêmes pour leur avantage réciproque : j'en conclus que c'eſt détruire dans les enfans la plupart des diſpoſitions qu'ils pourroient avoir à des ſentiments nobles, bienfaiſants & magnanimes, que de les réduire en naiſſant à une obéiſſance ſervile, qui eſt un véritable eſclavage ; car la liberté eſt le premier don du Ciel, comme le premier germe de la vertu.

Que les Inſtituteurs de tous genres commencent donc par étudier l'hiſtoire naturelle des enfans ; qu'ils apprennent à lire dans ce livre ſacré, qui ne renferme point d'erreurs : ils reconnoîtront que les idées naiſſent dans ces jeunes cerveaux avec une abondance prodigieuſe, & s'y ſuccedent avec une telle rapidité, qu'elles ſe détruiſent ſans ceſſe mutuellement ; ce qui fait que les enfans ne ſont, par tempérament, ſuſceptibles d'aucune application. Ils découvriront

que c'eſt un torrent qui coule paiſiblement, quoique dans un canal étroit, tant que rien ne ſuſpend ſon cours, & que ſi quelque obſtacle lui fait réſiſtance, il ſe déborde avec fureur & ravage toutes les productions que favoriſoit la fraîcheur de ſon voiſinage. Ils ſeront enfin forcés de convenir que telle eſt la tête des enfans du premier & du ſecond âge, juſqu'à ce que la fougue de leur ſang venant à ſe tempérer par un certain dégré de développement dans leur individu, ils commencent d'eux-mêmes à combiner des idées, & à ſe fixer ſur quelques objets.

Tout ceci eſt par conſéquent une opération purement phyſique de la Nature, qu'il n'eſt pas en notre pouvoir d'accélérer impunément. Cette efferveſcence du ſang, qui porte les enfans à la folie, eſt de même eſpece que celle qui produit les gourmes. L'une & l'autre ſont ſalutaires lorſqu'elles ſe font dans le terme preſcrit par la Nature. Mais ſi elles ont été interrompues par l'action de quelque repercuſſif ou retardées par quelque cauſe que ce puiſſe être, l'humeur fermentée pendant trop long-tems, acquiert un caractere de malignité dont les effets ſont dangereux & ſouvent funeſtes.

C'eſt à vous, peres & meres tendres & ſenſibles, que j'adreſſe ce conſeil important. Ne mettez pas votre gloire à avoir des enfans doux, tranquilles, ſouples, ni fort inſtruits

à huit ans, mais à les voir vifs, gais, même un peu turbulens jusqu'à cet âge, parce que ce sont en eux les meilleures marques d'une bonne santé. Cette grande fougue une fois passée, ils se calmeront peu à peu. Il ne leur en restera qu'une louable activité qu'ils porteront vers le travail, & ils vous donneront toute sorte de satisfaction. Mettez-vous cependant toujours à leur portée, en ne leur parlant qu'une raison qu'ils puissent entendre. Gênez-vous, contraignez-vous pour leur cacher vos défauts, & ne leur mettez sous les yeux que de bons exemples; car la nature les a fait de grands imitateurs, au lieu qu'ils n'écoutent gueres des préceptes qu'ils n'entendent pas. Si ma Méthode n'est pas si commode pour vous que cette routine toujours enseignante & dogmatique suivie par le plus grand nombre, l'effet en est plus assuré, & vous en recueillerez comme moi des fruits délicieux.

J'ai d'ailleurs pour garant de mon opinion cet axiome de Philosophie, *nihil est in intellectu, quod priùs non fuerit in sensu*, & ce passage d'Horace: *Segnius irritant animos demissa per aures, quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus*... qui sont en tout conformes au résultat de mes expériences.

Je me crois cependant obligé d'observer que tout ce que je prescris ici, a trait principalement à l'éducation des garçons.

Le

Le développement de leurs facultés intellectuelles eſt beaucoup plus tardif que celui des filles, qui ont ſur eux une grande avance du côté du raiſonnement. Elles ſont d'ailleurs deſtinées par le vœu même de la Nature, à un genre de vie paiſible & ſédentaire, qui les rend ſuſceptibles d'application bien plutôt que les garçons. La premiere & la plus grande diſſipation des filles eſt dans leur petit babil, auquel les ouvrages du ſexe ne mettent point d'obſtacle, ce qui fait que l'on peut commencer à les y occuper dès l'âge de quatre ans. Ce ſeroit même perdre un tems précieux que d'attendre plus long-tems ; car j'en ai vu qui, à huit ans, rendoient déja des ſervices eſſentiels à leurs pere & mere, au lieu que les garçons ne ſont à cet âge que de vrais poliçons qui ne ſont encore bons à rien.

(*XIX.*) *Leurs os mêmes ſe ramolliſſent & deviennent flexibles.* N°. 106. M. A. Le Roy, dans ſes *Recherches ſur les habillemens des femmes & des enfans*, Livre plein d'excellentes inſtructions, dont je ne puis trop recommander la lecture, quoique je ne ſois pas en tout de l'avis de l'Auteur ; M. Le Roy, dis-je, commence la troiſiéme Partie de ſon Ouvrage, par *l'examen de quelques conformations vicieuſes cauſées par les vêtemens.* Voici comme ce Médecin s'exprime ſur les dangers qu'on court en voulant apprendre à marcher aux

enfans, ſurtout pendant la criſe de la dentition.
» Cette méthode d'apprendre à marcher aux
» enfans, déja dangereuſe par elle-même,
» le devient encore davantage par l'habitude
» où l'on eſt de la mettre principalement
» en uſage dans le tems de la dentition ; la
» fiévre qui s'allume alors, devroit cependant
» aſſez indiquer que la Nature vaque avec
» peine à la ſecrétion importante du principe
» terreux. Tous les vaiſſeaux ſanguins qui ſe
» portent aux os ſont tellement engorgés,
» que les os prennent une couleur rougeâtre,
» & qu'ils deviennent *mols & flexibles* par
» l'abondance du liquide qui s'y porte. La
» plethore qui exiſte, cauſe quelquefois
» des convulſions, & le plus ſouvent une
» *diarrhée qui eſt un moyen dont la Nature*
» ſe ſert avec avantage. L'enfant ſouffre, il
» pleure, il crie : la nourrice attendrie
» cherche à le calmer ; elle le promene, elle
» le ſoutient : l'enfant ſe refuſe à ſes ſoins ;
» en proie à ſa douleur, il s'abandonne à
» toute ſa peſanteur. Les os de ſes jambes,
» qui ſont preſque *dans un état de ramolliſ-*
» *ſement* par la grande quantité de ſang qui
» y aborde, ſe courbent en différens arcs...
» Tant il eſt vrai qu'il faut connoître la
» Nature, & que l'intention la plus pure,
» lorſqu'on n'agit pas ſelon ſes vues, devient
» ſouvent funeſte, &c...

On voit par ce paſſage du Livre de M. Le

Roy ; qu'il a reconnu comme moi, ce ramolliſſement des os pendant la dentition, ainſi que la néceſſité de livrer les enfans à leur propre inſtinct, tant que cette criſe n'eſt pas finie.

J'avois beaucoup ſoupçonné cet effet ſurprenant de la révolution des dents, lorſqu'elle commença à agir ſur mon fils aîné. Il étoit doué d'une vigueur ſi prématurée, qu'il marchoit ſeul à dix mois, & qu'à quatorze il faiſoit déja des courſes prodigieuſes pour ſon âge. Ce fut à ce terme que nous fûmes bien étonnés de le voir non-ſeulement ne plus marcher, mais jetter des cris perçans chaque fois qu'on vouloit le mettre debout, en même-tems que le lavage, ou plutôt le bain d'eau froide, qui faiſoit auparavant ſes délices, lui devint en horreur, ce qui a duré au moins ſix mois. Comme je l'étudiois avec une application toute particuliere, je veillois ſoigneuſement à ce qu'il ne fût pas contrarié ſur ces deux points. Il ne lui eſt arrivé aucun accident, au moyen de la patience que j'ai eue de le laiſſer maître de ſa perſonne, & à vingt mois il a recommencé à courir, & l'uſage de ſon bain froid comme auparavant.

La même aventure arrivée à mon ſecond fils, a confirmé le ſoupçon que j'avois de cette eſpece de ramolliſſement des os des enfans pendant la dentition, ſur lequel un grand nombre d'autres obſervations ne m'ont

laiſſé intérieurement aucun doute, mais dont, n'étant pas homme de l'art, je n'aurois jamais oſé parler que conjecturalement, ſans les remarques de M. Le Roy, ſur l'autorité de qui je fais un grand fonds en cette partie.

J'ai ſu par les Papiers publics, que conformément à la Doctrine du même Médecin, *ſur la néceſſité qu'il y a pour les meres de communiquer leur chaleur à leurs enfans nouveaux-nés, en les faiſant coucher avec elles*, on avoit diſcuté de nouveau dans une Thèſe cette queſtion, *An recens natorum ſanitati recubare cum matribus conducat?* en concluant pour l'affirmative de la propoſition. Je ſuis certainement bien éloigné de vouloir me meſurer avec un Médecin qui montre autant d'érudition & de ſçavoir dans toutes les parties de ſon art que M. L.; mais comme je puis douter raiſonnablement qu'il ait fait ſur l'hiſtoire naturelle des enfans, des études auſſi étendues que les miennes, avec des obſervations auſſi nombreuſes, je me crois bien fondé à penſer que ſon ſyſtême étant abſolument contraire au réſultat de mes expériences, péche néceſſairement dans l'application générale qu'il veut en faire. Il eſt tout au plus ſuſceptible d'utilité dans quelques cas particuliers où la chaleur de la mere, plus naturelle & moins âpre que celle du feu ou des couvertures, pourroit peut-être produire un bon effet.

(*XX*) *Il nous faut au moins vingt ans pour nous trouver physiquement au même point où sont la plûpart des animaux à quatre ou cinq.* N°. 118. Il n'y a pas trente ans que les plus grands connoisseurs en chevaux & Directeurs des haras du Limosin, étoient déja persuadés que l'empressement que l'on avoit dans les autres Provinces de tirer trop tôt du service de ces animaux, étoit la seule raison pour laquelle ils y devenoient si-tôt vieux & caducs. Ces connoisseurs prétendoient que le cheval n'a vraiment acquis toutes ses forces que lorsqu'il finit de marquer, & que ce n'est qu'à huit ans qu'il est en état de supporter la fatigue sans que sa santé en soit alterée. Aussi n'en exigeoient-ils aucun travail jusqu'à six ou sept ans, qu'ils commençoient à accoutumer leurs chevaux à porter la selle. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le tems où j'étois en Limosin, qui étoit en 1739, on y trouvoit communément des coureurs qui, à trente-cinq ans, alloient encore très-vîte sans faire un faux pas ; au lieu que nos meilleurs chevaux Normands & Boulonnois sont des rosses à quinze ans, parce qu'à trois ils tirent déja la charrue.

Il en est de même des bœufs dans l'Angoumois & dans la Xaintonge. On y observe que plus tard on les met sous le joug, plus ils deviennent propres à la fatigue & plus ils durent.

Si nous portons nos obſervations ſur le regne végétal, & ſurtout ſur les arbres, avec leſquels nous ne ſommes pas ſans quelque analogie, nous verrons que les plantes élevées ſur couche, & qu'on a eu grand ſoin d'avancer en les préſervant du froid avec des chaſſis, des cloches, ou des paillaſſons, ſont foibles, délicates, & ſont de peu de durée. Nous verrons que les arbres qu'on veut trop tôt porter à fruit, ſoit en réchauffant le pied avec du fumier, ſoit en les taillant courts de bonne heure, ſans permettre à la ſéve de s'étendre à ſon aiſe, & aux branches de croître & de ſe développer à un certain point ; nous verrons, dis-je, ces arbres devenir foibles & rabougris, & périr en fort peu d'années. Il n'y a point de jardin où l'on n'en trouve journellement des exemples.

Je conclus de tout ceci que l'indiſcrétion avec laquelle nous cherchons à jouir de tout prématurément, fait qu'en effet nous ſacrifions tout à nos préjugés ou à notre fantaiſie, que nous ne jouiſſons de rien, & que tout ſe détruit ſucceſſivement ſous nos yeux ſans avoir pris ſon accroiſſement naturel.

Il en eſt malheureuſement de même de nos enfans ; les trois quarts périſſent, parce que notre impatience a voulu qu'ils fuſſent des hommes faits à douze ans, au lieu d'attendre qu'ils en euſſent vingt-cinq pour arriver à ce point.

LETTRE

De M. DE FOURCROY, au Directeur des Annonces de Picardie.

Du mois de Juillet 1771.

LES succès, Monsieur, dont sont couronnées constamment les peines & la vigilance des meres, qui, dociles à la voix de la Nature, entreprennent de nourrir elles-mêmes leurs enfans, & suivent les principes d'éducation physique que j'ai publiés dans mes Lettres, doivent être un grand motif d'encouragement pour celles qui auroient encore quelque doute à cet égard. J'ai actuellement connoissance de plus de soixante enfans à qui cette méthode réussit également bien, malgré les modifications que chacun veut y mettre de son chef. Mais je me crois obligé d'avertir que plus on suivra ma méthode avec exactitude, plus les progrès de la force des enfans seront surprenans. J'en ai vu quelques-uns qu'on avoit lavés avec de l'eau tiede pendant près de trois mois, par une pitié de Nourrice très-mal entendue, qui leur seroit devenue funeste, si je ne l'eusse reconnu au premier coup d'œil, en les voyant. Ils étoient pâles, mous, ne pouvoient se soutenir sur leurs jambes, & étoient cent fois en pire état que s'ils n'eussent point été lavés du tout. Je suis venu à bout de faire passer dans l'ame des gens chargés d'en prendre soin, mes craintes sur les suites de ce lavage chaud. Ils ont heureusement pris confiance dans les observations que je leur ai fait faire. Le lavage froid a été mis réguliérement en usage; & au bout d'un mois seulement,

ces enfans ont repris le dessus, & sont devenus méconnoissables, par la vigueur singuliere qu'ils ont acquise en si peu de tems. Comme nous voici sur la fin de l'été, & que, lorsque le froid commence à se faire sentir, il n'est que trop ordinaire de trouver chez les dames, cette pitié qui les porte à faire au moins dégourdir journellement l'eau destinée à laver leurs enfans, parce qu'elles en ignorent le danger; que d'ailleurs les hommes, dans ce siecle-ci, sont, en grande partie, pour le moins aussi douillets qu'elles, & aussi peu instruits; j'ai pensé, par amour pour l'humanité, qu'il ne seroit pas inutile de rapporter l'exemple ci-dessus, pour la conservation & l'avantage des enfans. S'ils sont nés forts & d'une bonne constitution, on peut se dispenser de les laver, sur-tout si c'est la mere qui les nourrit; mais si on veut leur procurer le bien être qui résulte de la propreté, il faut les laver avec de l'eau froide, dès le second jour de leur naissance, ou ne les point laver du tout, si on ne se sent pas la force de le faire à froid : ils ne laisseront pas de bien venir, si on a l'attention de ne les pas emmailloter, de les couvrir fort peu, & de les faire vivre au grand air le plus qu'il est possible; car, après cela, le point essentiel pour leur santé, est de teter le premier lait de leur mere, qui, en satisfaisant à ce devoir, conserve la sienne, ainsi que ses attraits, & n'a rien à redouter des suites de couches, si fâcheuses pour les femmes en général, lorsqu'elles mettent leurs enfans en nourrice *.

Parmi les raisons qui les y engagent communément, j'en vois une prépondérante qui en détourne un grand

---

* *Je tiens de plusieurs grands Médecins, que les maladies auxquelles les femmes sont sujettes dans l'âge critique, ne sont souvent si longues & si dangereuses qu'à cause d'une humeur laiteuse, qui, se trouvant mêlée dans le sang, occasionne des dépôts & des accidens de toute espece.*

nombre du penchant naturel qu'elles pourroient avoir à allaiter leurs enfans; c'eſt la crainte des maux douloureux qu'éprouvent, au bout du ſein, quelques-unes de celles qui nourriſſent. L'attachement reſpectueux que j'ai voué toute ma vie au beau ſexe, & ſur-tout à ces courageuſes meres de famille, qui ſavent ſacrifier ſi généreuſement une partie de leur repos & des plaiſirs mondains à des plaiſirs plus purs & plus durables, ceux de nourrir & d'élever leurs enfans, me détermine à ne rien négliger pour leur en procurer le moyen, & pour lever, autant qu'il peut être en moi, tous les obſtacles qui s'y oppoſent.

J'oſe me flatter, M., que le Public eſt à préſent perſuadé, par le peu que je lui ai donné, que je n'avance rien que d'après des expériences faites avec ſoin & ſouvent réitérées. C'eſt un ſyſtême dont je me ſuis toujours bien trouvé, *experientia, magiſter artium;* & c'eſt encore d'après ce principe que j'oſe aujourd'hui lui propoſer une confiance abſolue pour un remede dont j'ai fait un uſage continuel depuis près de vingt ans, ſans qu'il ait jamais manqué ſon effet entre mes mains, & dont on trouvera ci-après la recette.

Madame de Fourcroy l'a éprouvé ſur elle-même pluſieurs fois, & en a toujours été ſoulagée très-promptement. Quand je l'ai épouſée, elle avoit au ſein pluſieurs petites glandes, qui étoient devenues très-douloureuſes. L'application de ce Baume a ôté la douleur en moins de vingt-quatre heures, & les glandes ont diſparu au bout de quelques jours, & ne ſont jamais revenues depuis. Elle a eu dans le nourriſſage de ſes deux enfans, à différentes fois, ſoit mal au bout du ſein, ſoit des nœuds de lait engorgé gros comme le poing; & comme elle eſt fort dure à elle-même, jamais elle ne m'en diſoit mot, juſqu'à ce que je m'apperçuſſe des maux qu'elle ſouffroit, qui devenoient tels, qu'elle ne pouvoit quelquefois pas lever le bras ſans crier. Malgré ce retard, elle s'eſt toujours trouvée ſoulagée au bout de trois ou quatre heures,

& parfaitement guérie deux ou trois jours après, en graissant seulement la partie malade avec ce Baume, une ou deux fois en vingt-quatre heures, & appliquant par-dessus quelques doubles de Papier joseph, avec des compresses, ou une serviette ouvrée, pour que le tout se tînt chaudement.

Je ne crois pas trop dire, en avançant que plus de trente femmes ont été guéries de même de pareilles incommodités, par les soins de Madame de Fourcroy, qui n'en refuse ni n'en manque aucune.

Voilà des faits généralement connus dans ce pays-ci, d'après lesquels je puis promettre un pareil soulagement à toutes les Dames qui seront dans le cas d'en avoir besoin, & qui y auront recours. Un avantage singulier de ce remede, c'est que ni son goût ni son odeur n'empêchent pas l'enfant de prendre, comme à l'ordinaire, le bout du sein, quoiqu'il en soit tout barbouillé; & qu'il procure du bien être en l'appliquant.

Les vertus de ce Baume admirable ne se bornent pas à cette espece de maux. Je puis dire, d'après des expériences sans nombre, & répétées presque chaque jour, qu'il n'en est point d'extérieurs qu'il ne guérisse en peu de tems; brûlures récentes ou anciennes, qui veulent dégénérer en ulceres; entorses, luxations, meurtrissures, plaies, blessures, ulceres même invétérés, éréfipelles, tumeurs, gerçures, engelures, pustulles, panaris, douleurs de rhumatisme & autres, de quelque espece qu'elles soient, & en quelque partie du corps qu'elles soient placées; tout cede & se guérit promptement, si l'on graisse la partie malade avec la barbe d'une plume trempée dans le Baume, de la maniere ci-dessus décrite, bien entendu que, si les plaies sont profondes, on l'y fait pénétrer, & qu'on panse avec les plumaceaux, compresses & bandes nécessaires pour tenir le tout en état.

Je rapporterai, à ce sujet, un seul fait très-singulier, que je pense pouvoir faire quelque plaisir à ceux

qui liront ceci. Une Sage-femme de ce pays-ci, dont le mari, ancien Chirurgien, vivoit alors, avoit depuis trois mois un panaris au doigt *index* de la main droite, qui la faisoit beaucoup souffrir, & que son mari traitoit inutilement depuis tout ce tems, quoiqu'il lui eût fait déja plusieurs opérations. Elle fut appellée pour accoucher la femme de mon Perruquier, qui, lui voyant ce doigt gros comme le poing, & fort embarrassée pour faire sa besogne, lui demanda ce qu'elle avoit. Sur le compte qu'elle lui en rendit, il lui dit que je l'avois guéri en huit jours, d'un panaris, qui, à la vérité, n'étoit ni si considérable ni si ancien que celui-là; mais qu'il étoit persuadé que je la guérirois de même, si je voulois l'entreprendre. En effet, elle vint me trouver pour m'y engager. Je lui répondis que mes soins étoient pour les pauvres, & qu'étant riche, & femme d'un homme de l'art, ce seroit donner un vilain soufflet à la réputation de son mari, que d'avoir recours à moi. En un mot, cette femme est déja d'un certain âge; son doigt étoit dans un très-mauvais état, & je n'avois point envie de me charger de l'événement, d'autant qu'elle me dit que depuis trois semaines elle souffroit horriblement, & ne dormoit ni jour ni nuit. Les Dames ont le cœur tendre, & Madame de Fourcroy, qui étoit une de ses pratiques, se laissa gagner par ses complaintes, & me gagna à son tour. Bref, je la pansai le même jour, vers les onze heures du matin: elle revint le lendemain, à pareille heure, me dire que je lui avois racheté la vie, & qu'elle avoit dormi toute la nuit d'un sommeil fort tranquille; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-tems. Au bout de dix jours il sortit de son doigt un bourbillon, qui étoit un vrai quiste, qui y laissa un trou à placer une noisette. Quand la plaie fut une fois de niveau, & que la guérison me parut assurée, cette femme me proposa de lui donner de mon Baume dans une bouteille, pour se panser elle-même, & s'éviter la peine de venir chez moi; j'y consentis,

ſous la condition que ſon mari s'en ſerviroit pour le ſoulagement des pauvres, en lui recommandant à elle de ſe purger dans la ſemaine. Plus de quinze jours ſe paſſerent ſans que j'entendiſſe parler d'elle. L'ayant rencontrée parfaitement guérie, & lui ayant fait, en paſſant, quelque reproche, elle vint le lendemain me faire ſes remercimens; mais j'ai ſu que ſon mari ne vouloit pas faire uſage de ce remede, parce qu'il guériſſoit trop promptement, & qu'il n'y avoit pas de l'eau à boire à s'en ſervir, pour un homme de ſon état.

Cet exemple fournit ſur le ſort de la pauvre humanité une foule de réflexions, que je laiſſe faire à chacun des Lecteurs, ainſi que ſur le degré de confiance qu'ils peuvent avoir en ce topique, dont voici la recette.

Pour quatre livres d'huile d'olives, de la meilleure,

N°. 1.

Angelique de Bohême..... Racine de Scorſonere *.... Fleurs de Millepertuis..... Baies de Liere............	*De chaque, réduit en poudre, deux onces.*

N°. 2.

Thériaque............... Extrait de Génievre...... Saffran en poudre.........	*De chaque, deux gros.*
Aloës Sucottin en poudre..	*Un gros.*
Oliban.................. Benjoin.................. Storax...................	*De chaque, en poudre, un gros & demi.*

N°. 3.

Térébenthine de Veniſe...	*Dix onces.*

* *C'eſt le Salſifis d'Eſpagne.*

On met d'abord infuſer dans l'huile les poudres des plantes, N°. 1, pendant douze à quatorze heures, ſur un feu aſſez vif pour entretenir l'huile en ébullition dans un vaiſſeau de cuivre, ou plutôt de fer, obſervant qu'il ne ſe trouve qu'environ à moitié plein, en ce moment, parce que les drogues du N°. 2, font gonfler très-vîte & monter la liqueur qui ſe répandroit ſans cette précaution.

Il faut avoir un ſoin tout particulier de remuer ſans ceſſe cette compoſition, avec une palette de bois, depuis l'inſtant qu'on la met ſur le feu, & tant qu'elle reſtera dans le chaudron, juſqu'à la fin de l'opération, ſans quoi les poudres ſe précipiteroient, brûleroient en un inſtant, & tout ſeroit perdu.

Au bout de ces douze à quatorze heures, on retire la compoſition de deſſus le feu; on la remue encore pendant un bon quart-d'heure, & on la verſe dans un vaiſſeau de terre neuf verniſſé.

Le lendemain on remet le tout ſur le feu, dans le même chaudron, non lavé ni écuré, en remuant toujours l'eſpace de trois à quatre heures. Au bout de ce tems, on l'en retire, pour y ajouter les drogues du N°. 2, qu'on laiſſe encore bouillir ſur le feu, en remuant toujours pendant ſept à huit heures; après quoi, on paſſe la compoſition à travers une bonne ſerviette, bien forte, pour en ſéparer le marc.

On lui laiſſe paſſer la nuit dans un vaiſſeau de terre; & le lendemain, en la remettant ſur le feu, dans le même chaudron, on ajoute la Térébenthine, N°. 3, qu'on laiſſe cuire (avec l'attention, comme deſſus, de toujours remuer) juſqu'à ce que la fumée qui s'éleve, n'ait plus l'odeur particuliere de la Térébenthine. Alors le Baume eſt fait: on le deſcend de deſſus le feu, & on le verſe dans la terrine, pour le laiſſer dépoſer pendant deux ou trois jours; après quoi on le paſſe à la chauſſe, ou à travers une ſerviette, & on le garde en bouteilles bien bouchées. Il peut s'y conſerver des ſiecles ſans aucune altération; il m'a ſemblé même qu'il acquiert plus de

vertu en vieilliſſant. C'eſt pourquoi, je conſeille aux perſonnes qui entreprendront de le faire par elles-mêmes, de tripler la doſe d'huile, & celle des drogues, attendu qu'il n'en coûte pas plus de ſoins & très-peu de bois de plus, pour une grande quantité que pour une petite. J'invite même celles qui voudront être sûres d'en avoir du bon, d'en prendre la peine, en achetant les drogues chez un Apothicaire fidele & bien connu.

Je ſuis forcé de dire, à ce ſujet, qu'il a été fait pluſieurs fois de ma connoiſſance par des Apothicaires de Paris, qui n'y ont point réuſſi. Ces Meſſieurs, qui ſont de l'Art, veulent toujours ajouter quelque choſe du leur, aux recettes qu'on leur donne. Quelques-uns ſubſtituent une drogue qu'ils ont à une autre qui leur manque, prétendant qu'elle a les mêmes vertus, & doit produire le même effet. D'autres prétendent qu'une ſimple infuſion à feu doux eſt préférable à cette longue ébullition que je preſcris comme une partie eſſentielle de la manipulation de ce remede. Mais il eſt aiſé d'appercevoir qu'ils ne ſont en cela guidés que par des vues d'intérêt; 1°. parce qu'il leur en coûte beaucoup moins de bois ou de charbon qu'à moi; 2°. en ce qu'ils épargnent les frais de trois journaliers que je paie pour tourner & agiter ſans ceſſe ma compoſition, avec le ſoin de veiller ſur eux; 3°. & enfin parce que l'évaporation étant moindre par leur procédé que par le mien, ils ont moins de déchet & une plus grande quantité de Baume à vendre. Comme ils ſont Marchands, pour gagner, pluſieurs emploient, ſans ſcrupule, de vieilles drogues ſans qualité, ou n'apportent pas, dans la manipulation, tout le ſoin néceſſaire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les eſſais que j'ai eus de ce Baume, fait par ces Artiſtes, ne reſſembloient point à celui que j'ai fait cinq fois en vingt ans, tant pour moi que pour mes amis. Il faut, pour qu'il ſoit beau, qu'il paroiſſe d'un verd-brun, en le verſant, & qu'en le mettant ſur le linge il ſoit d'un

rouge très-foncé. S'il a l'odeur ou le goût d'empyreume, c'eſt une preuve qu'il n'a pas été remué avec aſſez d'aſſiduité; les poudres ont été brûlées, & il n'eſt bon à rien. Il en eſt de même, s'il a un goût d'huile forte ou rance; cela annonce qu'on en a employé de la commune, au lieu d'en avoir de la meilleure; ce qui eſt très-eſſentiel, ainſi que d'avoir toutes drogues excellentes & bien choiſies. Du reſte, il eſt très-aiſé à faire, & il n'eſt perſonne qui n'y réuſſiſſe, en ſuivant exactement la recette que je donne. C'eſt ce que je conſeille, plutôt que de le prendre chez aucun Apothicaire. Celui que vend M. Brongniart, à qui j'en ai donné la recette, n'a aucune des vertus de celui que je fais moi-même. J'ai remarqué que le ſien, bien loin de ſe conſerver comme le mien, eſt ſujet à ſe moiſir quand la bouteille eſt entamée, & qu'il ſe trouble & ſe met preſque en maſſe ſi on l'expoſe à la gelée, ce qui n'eſt jamais arrivé à celui pour lequel on a ſuivi ma recette avec exactitude, d'où il eſt aiſé de conclure que ces défauts ne proviennent que de ce que la compoſition n'a pas été ſuffiſamment déflegmée, ni reçu le degré de feu néceſſaire.

L'Auteur de cette admirable compoſition *, qui gagnoit ſa vie à la débiter, ainſi que quelques autres médicamens, prétendoit que ce Baume, pris intérieurement, étoit preſque une panacée univerſelle. Ce que je ſais certainement, c'eſt qu'il étoit à Marſeille lors de la peſte, & qu'il m'a dit s'en être préſervé par l'uſage de ce remede. J'ai connu un homme riche, déja d'un certain âge, qui par ſon ſecours a été tiré d'une maladie chronique fort opiniâtre. Il prenoit de ce Baume par reconnoiſſance, de tems en

---

* *Il s'appelloit M. le Chevalier de la Borde, & le gardoit ſous un grand ſecret. Il eſt mort il y a plus de 20 ans : je l'ai ſue depuis par un très-grand haſard.*

tems, & a poussé sa carriere jusqu'à 98 ans, sans aucune incommodité.

La dose est depuis une cuillerée à café, jusqu'à une grande à bouche : alors il lâche un peu le ventre, sans tranchées. On le prend le matin, à jeun, dans une demi-cuillerée d'eau, de thé, de vin ou de bouillon, sur laquelle on le fait nager; on boit un verre d'eau par-dessus, ou un bouillon fort léger, & une heure après, on peut déjeuner.

Je n'entrerai pas dans le long détail des effets merveilleux que l'Auteur prétendoit qu'il produisoit, administré par lui intérieurement; parce que je n'en ai jamais essayé l'usage, ni sur moi, ni sur personne; c'est à Messieurs les Médecins à juger des cas où il peut être utile : cependant je garantis tous les effets extérieurs que j'ai ci-dessus rapportés, (lesquels ont lieu sur les animaux, comme sur les hommes) parce qu'une expérience constante me les a démontrés tels. En un mot, je n'ai jamais entrepris aucune cure, à laquelle je n'aie réussi; car je m'abstiens en général de traiter tous les vieux maux, ni même les douleurs de rhumatisme; non que je craigne de ne pas les guérir, mais parce que je crains de déplacer l'humeur qui se porte au dehors, de la répercuter dans la masse du sang, & qu'il n'en résulte quelque dépôt à l'intérieur. Il est souvent utile de savoir vivre avec ses infirmités, & de prendre patience; j'y exhorte surtout les vieillards.

J'observerai que l'application de ce Baume occasionne ordinairement autour de la plaie une espece de petite éréfipelle, & teint les chairs d'un rouge foncé, qu'on pourroit prendre pour de l'inflammation, lorsqu'on ne s'y connoît pas : il ne faut pas en être effrayé; ce n'est rien, & la guérison n'en sera pas moins prompte.

Il y a long-tems que je pense que qui n'est bon que pour soi, n'est bon à rien, & qu'en conséquence je répands cette recette, autant qu'il m'est possible, à cause de l'utilité qui peut en résulter,

ſur-tout pour le ſoulagement des pauvres. C'eſt pour la rendre encore plus générale, que je me fais aujourd'hui, Monſieur, un grand plaiſir de vous l'adreſſer pour la publier, avec ma Lettre, par la voie de vos feuilles. C'eſt un tréſor dont je veux enrichir premiérement mes compatriotes, & ſucceſſivement toute l'humanité, s'il eſt poſſible. Il eſt vrai que ce remede ne laiſſe pas que d'être cher, tant par le prix des drogues qui le compoſent, que par les ſoins qu'il demande; puiſqu'il faut pluſieurs perſonnes qui ſe relaient pour l'agiter ſans ceſſe, pendant plus de trente heures qu'il reſte ſur le feu; mais il devient à bon marché, par la petite quantité qu'il en faut pour guérir une plaie, même très-conſidérable. Ainſi, les perſonnes charitables trouveront par-là le moyen d'exercer, à peu de frais, leur bienfaiſance; & les reſpectables meres de famille, celui de ſe livrer, ſans inquiétude, au penchant qui les porte naturellement à en remplir tous les devoirs.

Quant à moi, je me tiendrai pour heureux, ſi j'ai contribué à leur en augmenter la facilité, & ſi elles me ſavent quelque gré de cette preuve de l'attachement & du reſpect que je leur ai voués.

APPROBATION.

J'AI examiné par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Les Enfans élevés dans l'ordre de la Nature, &c. par M.* DE FOURCROY, *Conſeiller du Roi en ſon Bailliage de Clermont en Beauvoiſis.* Cet Ouvrage, rempli d'excellens préceptes, eſt très-digne d'être imprimé. A Verſailles, ce 8 Janvier 1783. LASSONE.

Le Privilege de cet Ouvrage ſe trouve au Manuel ſur l'Eau.

TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table des matieres.

A PARIS, de l'Imprimerie de P. G. SIMON & N. H. NYON, Imprimeurs du Parlement. 1783.

